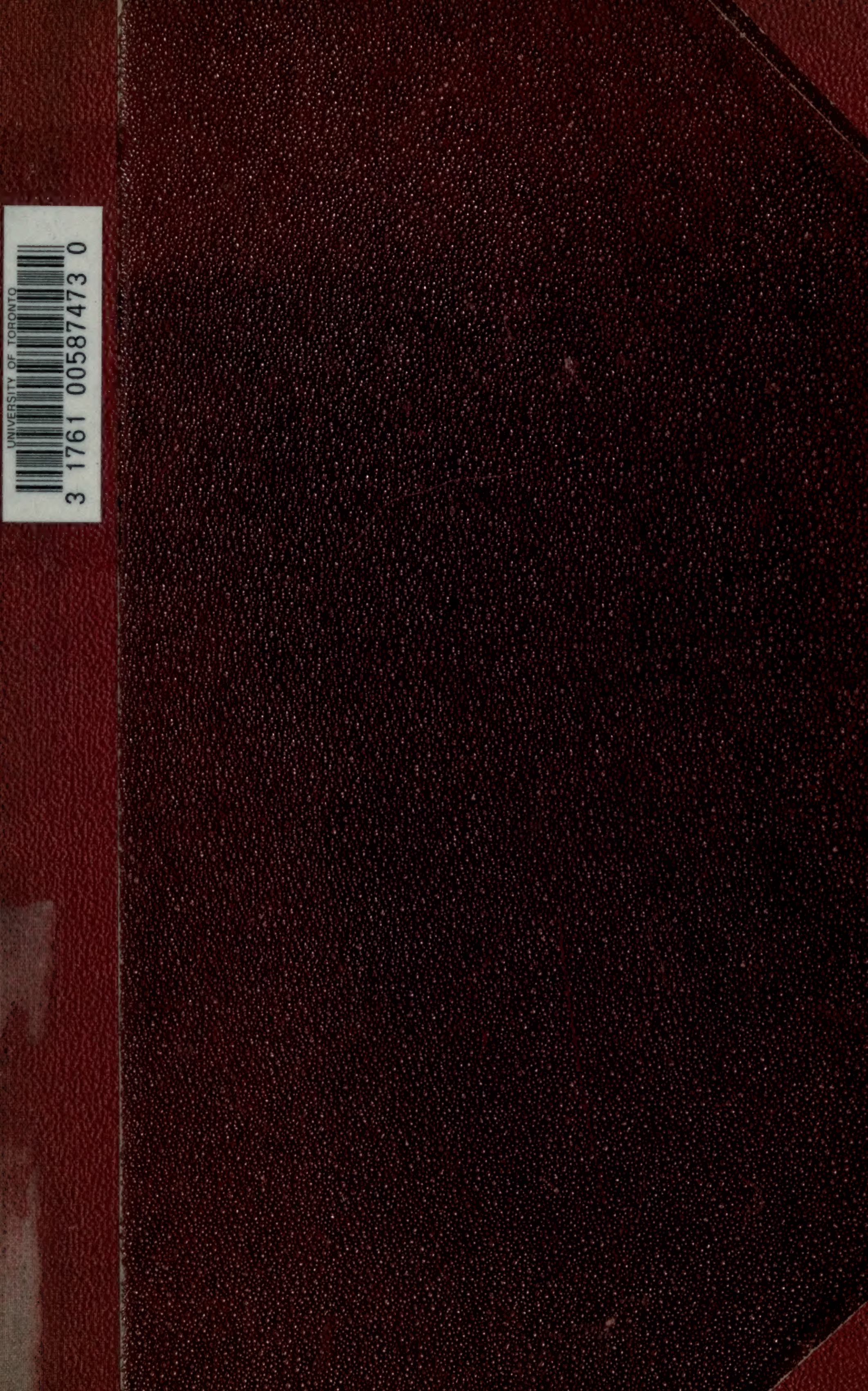
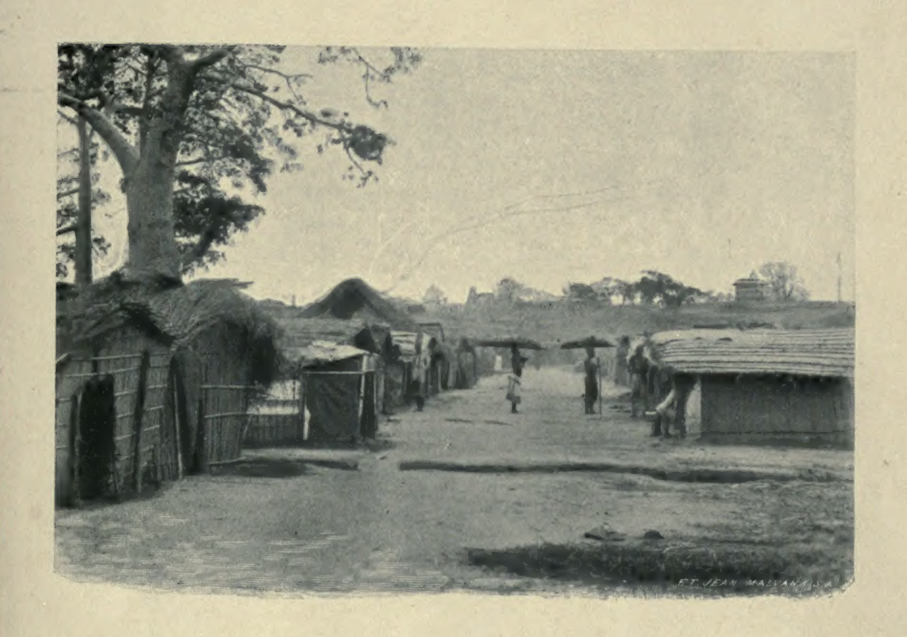

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00587473 0

VOYAGE AU CONGO

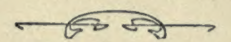
Lettres d'une Sœur de Charité de Gand

VOYAGE AU CONGO



LETTRES

d'une Sœur de Charité de Gand



BRUXELLES
IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE
Charles BULENS, Editeur
Rue Terre-Neuve, 75

—

1905


LIBRARY
FEB 11 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

Aux Amis des Missions du Congo



N entend volontiers parler de ce qu'on aime. Les Belges aiment leurs Missions congolaises et ne se lassent point d'en écouter ou d'en lire des récits.

Les catholiques de tous pays d'ailleurs s'intéressent à la lutte sublime entreprise contre tant d'obstacles par nos zélés missionnaires, hommes vaillants, héroïques jeunes filles. Lutte pour la vie!... non pour leur propre vie matérielle qu'ils s'en vont immoler avec joie, mais pour la vie surnaturelle de la grâce qu'ils veulent porter à des millions d'âmes.

Les Missions sont une œuvre divinement rédemptrice; ne nous étonnons donc pas de la voir marquée du sceau de la croix. Un jour viendra où Dieu, glorifié par la constance de ses serviteurs, les glorifiera à leur tour; les successeurs de ces martyrs de la foi et de la charité moissonneront dans la joie ce qui est semé dans la souffrance.

En attendant, soutenons le courage de ces héros par nos prières, nos aumônes, notre sympathie. La sympathie est par elle-même une puissance; qui l'ignore?... Et pour cultiver en nous cette sympathie généreuse, ne manquons aucune occasion de nous familiariser avec les œuvres

accomplies loin de nous par nos frères et nos amis, exilés volontaires.

Quand l'écho des désastres produits par le récent tremblement de terre dans l'Inde est parvenu en Belgique, nos cœurs s'en sont d'autant plus émus que les villes et les villages éprouvés par ces terribles catastrophes nous étaient connus, grâce aux annales et revues diverses sur ce pays tout couvert de nos Missions.

Le *Voyage au Congo* se compose, comme le *Voyage aux Indes*, de lettres écrites par une Sœur de Charité de Gand à sa Supérieure et à ses Consœurs de la Maison mère. Elles sont publiées dans le même but : faire plaisir aux Sœurs des différents couvents de la Congrégation des Sœurs de Charité, à leurs élèves et aux amis de l'Institut. D'autres personnes encore, croyons-nous, les liront avec intérêt.

Les publications sur l'Etat Indépendant abondent, il est vrai; mais les hommes et les choses ne restent pas stationnaires au Congo, et dans chaque relation nouvelle, nous pouvons trouver quelque détail inédit, quelque bonne inspiration en faveur d'œuvres dignes entre toutes d'être connues, aimées et développées.

Puisse-t-il en être ainsi quant à ce modeste volume, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes!





Vue de Santa-Cruz de Ténériffe.



PREMIÈRE LETTRE

Santa-Cruz de Ténériffe. — Cathédrale et jardins publics. — Usine à vapeur ambulante — La Fête du Sacré-Cœur sur mer. — Court arrêt à Dakar.

A bord de l'*Anversville,* 9 juin 1904.

NOTRE correspondance s'est bornée jusqu'ici à des cartes postales; un ciel sans nuages, une mer sans limites et quasi sans vagues, prêtant peu aux descriptions.

Hier après-midi, première escale à Santa-Cruz de Ténériffe. A 2 heures déjà, la plupart des passagers sont sur le pont, lunettes de tout calibre à la main, se réjouissant de voir enfin la terre. Nous voguons à quelques centaines de mètres des falaises et bientôt on distingue la grande croix de fer qui domine la ville. Les canots de transport n'arrivent pourtant qu'à 4 heures.

Les RR. PP. Baten et Corman, les deux Frères, les Franciscaines et nous quatre, nous prenons place dans une grande barque. Pour Mgr Van Ronslé, ce serait une fatigue superflue : Sa Grandeur connaît Ténériffe de longue date.

Un bout de mer calme comme un lac à traverser, et nous voilà sur le quai encombré de badauds ; ils ne connaissent que l'espagnol ; inutile donc d'en prendre un pour guide. Nous nous dirigeons vers la cathédrale. Elle ne manque pas de richesse ; le maître-autel est tout d'argent ; sept lampes allumées, suspendues à la voûte, nous font supposer que le Saint Sacrement est dans le tabernacle, mais il repose dans une des chapelles latérales. Celles-ci sont nombreuses ; nous en remarquons une où l'autel et les murs sont décorés de sculptures en bois de cèdre, dues à un artiste dont le portrait peint orne la chapelle.

Mgr VAN RONSLÉ.

Nombreuses aussi les statues de la sainte Vierge et des saints ; ces derniers sont représentés d'une façon qui nous permet à peine de les reconnaître ; mais ce qui passe tout sous ce rapport, ce sont les anges adorateurs, costumés à l'espagnole : robe rouge, jaune ou bleue avec écharpe de couleur tranchante.

Au sortir d'une seconde église moins remarquable, dédiée à saint François Xavier, nous voyons deux religieuses pauvrement vêtues, qui viennent sur le seuil de leur porte avec quelques bambins. Comme nous faisons mine de nous approcher, elles se retirent dans le vestibule de leur petit logis, craignant sans doute l'invasion d'une troupe aussi nombreuse. Quelqu'un de nous essaye toutefois de leur parler et parvient à comprendre qu'elles instruisent les enfants dans cette maison et soignent les malades dans l'hôpital voisin.

Ce que nous voyons de plus joli dans la ville, ce sont les terrasses faisant office de jardins publics : parterres

tout fleuris, somptueux palmiers, autres arbres magnifiques dont les puissantes ramifications rappellent les géants de l'Inde, mais dont le feuillage diffère peu de celui des orangers. Les fillettes qui s'amusent à petit bruit dans ces jardins, viennent nous saluer gracieusement, les bras croisés et serrés contre la taille.



Le port de Ténériffe.

Les rues de Santa-Cruz ont un pavement propre à user en trois jours les plus solides chaussures : des galets de toute forme, disposés sur une surface très décidément concave. Nous prolongeons notre promenade le long des rochers. Ils ont été fortement entamés pour divers travaux publics et, parmi les sentiers aux buissons épineux, courent de nombreux rails pour les trams.

Chemin faisant, j'amène le R. P. Baten à parler de sa chère Mission de l'*Umangi* qu'il va revoir. Il ne dit pas ce qu'il y a souffert déjà de fatigues et de privations, mais cela se devine aux détails qu'il donne sur l'établissement des fermes-chapelles en cette région lointaine. Une trentaine de stations étaient fondées quand le Père Baten devint malade; il se traîna pendant plus d'un an,

avant d'être obligé par l'obéissance à retourner en Belgique, et sa santé ne semble pas encore brillante. « Je puis vous assurer, nous dit-il, qu'il m'en coûta bien plus d'abandonner la Mission que de quitter famille et patrie. Le jeune Père envoyé pour me remplacer est mort au bout de quelques semaines; un seul missionnaire est resté chargé de toute la besogne. Que seront devenus mes chers catéchumènes?... » Voilà bien encore un de ces héros inconnus du monde, mais grands devant Dieu!

Notre exploration se termine à la grande croix aperçue du bateau : *O crux ave!*... Quant au Pic de Ténériffe, des nuages s'obstinent à nous en dérober le sommet.

Aujourd'hui nous avons fait, sans quitter l'*Anversville*, une expédition intéressante. En compagnie du Commissaire et du R. P. Baten nous avons visité l'*usine à vapeur* du steamer. Une boule d'étoupe dans chaque main pour ne pas nous graisser les doigts, en avant le cortège! Non, je me trompe, c'est *en arrière!* qu'il faut dire, puisqu'il s'agit de descendre à reculons trois escaliers de fer, d'une douzaine de marches chacun. Nous voici au milieu des énormes machines qui permettent au vaisseau de franchir les mers en moins de jours qu'il ne fallait jadis de mois. Singulière sensation lorsque, parmi toutes ces chaudières, on pose les doigts sur la machine à glace...

Il ne fait rien moins que froid dans le voisinage de la principale chaudière à vapeur, et les pauvres ouvriers, chauffeurs et graisseurs, sont bien à plaindre.

Mais qu'est-ce que cette ouverture d'un mètre de haut sur moins encore de large? C'est le couloir de l'*enfer*, il faut y passer aussi. Guidés par un ouvrier muni d'une lampe, nous traversons ce petit tunnel — fort court, heureusement, car la chaleur y est suffocante — et nous arrivons aux grands fours et à la cave au charbon. La provision a été renouvelée à Ténériffe; c'est colossal, ce qu'il en faut à chaque voyage!

A l'extrémité du bateau, nous voyons les rouages qui

mettent les hélices en mouvement. Cela suffit; les ballots et les caisses descendent seuls plus bas encore.

Vendredi 10 juin.

Sainte fête du Sacré-Cœur! Bien que nous n'ayons pas, comme vous, messe chantée, exposition du Très Saint Sacrement et salut solennel, il y aurait ingratitude à nous plaindre. Chaque jour jusqu'ici, trois messes et la sainte communion. Oh! que Dieu est bon! Aujourd'hui Il nous a mieux traitées encore.

A 10 heures, les Pères et les Sœurs étant réunis au petit salon, Mgr Van Ronslé a bien voulu réciter tout haut les prières du Chemin de la Croix, les litanies du Sacré-Cœur de Jésus et un acte de consécration à ce Cœur adorable. Puis, les Pères s'étant retirés, nous avons chanté avec les Sœurs franciscaines les litanies de la sainte Vierge et deux cantiques. *A la source bénie...* doux souvenir! il me semblait aller, comme autrefois, avec les enfants de Courtrai, à la Grotte, au cher Sépulcre.

La Mère Camille, des Franciscaines, est une personne charmante et distinguée; seule de sa petite caravane, elle est religieuse de chœur; ses compagnes sont des Sœurs converses. Nous nous réunissons souvent sur le pont pour causer ensemble tout en nous occupant à un ouvrage manuel. — Sachant que ce jour est notre fête principale, Mère Camille a eu l'aimable attention de disposer dans notre cabine de petites surprises : quelques douceurs et un affectueux billet pour chacune. Voilà comment leur commun amour pour Jésus unit les âmes religieuses. A notre tour, nous fêterons *Sœur Antonia* lundi prochain.

11 juin.

Hier, nous avons passé le Cap Blanc (20° lat. N.). Nouvelle promenade sur le bateau; une ascension cette fois, pour voir de près les gigantesques ancres. Chacune des

chaînes qui les attache mesure 540 pieds et les anneaux en sont d'une grosseur énorme (27 centimètres de circonférence).

Nous sommes sur la côte du *Sénégal*; vers le soir, nous atteindrons *Dakar* où l'on remettra les correspondances. On ne s'y arrêtera que le temps voulu pour laisser descendre M. et Mme Syllie et M. Siffer. Monseigneur nous a présenté ces passagers et quelques autres au début du voyage. Le commandant Syllie, qui a fait déjà plusieurs termes au Congo, est un homme de six pieds de haut, à l'air grave et bon ; sa petite femme est une Bruxelloise de 23 ans, intelligente, courageuse et tout à fait sympathique. Mariée depuis quelques mois, elle a tenu à suivre son mari, bien qu'il entreprenne un fameux voyage : jusque dans l'*Ituri*, proche du grand *lac Albert*; il y conduira les chevaux qu'il doit acheter au Sénégal. Le capitaine Siffer est depuis plusieurs années le compagnon inséparable du Commandant.

Il paraît que le climat du Sénégal est des plus pernicieux et la chaleur plus redoutable qu'au Congo; espérons que Dieu préservera de tout mal ceux qui nous quittent pour y passer quelques semaines. Mme Syllie eût voulu une image de nos Missions ; je n'ai pu lui offrir qu'une médaille et un petit crucifix; elle les a acceptés avec reconnaissance, disant qu'elle n'avait qu'un crucifix de bois et que le mien résisterait mieux au voyage.

On est au Cap Vert, entre l'île de *Gorée* et *Dakar*, donc il est temps de finir. Je vous envoie avec ceci des cartes-vues où je n'ai que le temps d'inscrire votre adresse : si nos cœurs étaient *en vue*, vous les verriez tout pleins de votre souvenir!





DEUXIÈME LETTRE

Escale à Sierra-Leone. — Freetown. — Une promenade qui souffre violence. — Opinion sur les avocats. — Le déjeuner des nègres. — Deux passagers nerveux. — Secundi. — Accra.

A bord de l'*Anversville*, 12 juin 1904.



UJOURD'HUI dimanche, une des trois messes a été célébrée, à 10 heures, au grand salon. Après le premier déjeuner, les garçons ont dévissé une table pour l'adosser au piano et y dresser l'autel. Il était joli notre autel improvisé, couvert d'une belle draperie, orné de palmiers et de fleurs. Malheureusement, peu de passagers se sont rendus à l'appel du clairon annonçant l'auguste sacrifice...

Vers 11 heures, nous chantons les litanies de la sainte Vierge, au petit salon des dames. Bien que la brise soit assez forte, nous faisons nos autres exercices de piété sur le pont, chacune en son particulier; la voix des grandes eaux accompagne notre prière. A mesure que le navire trace son sillon, la mer lance en mugissant son écume toute blanche; c'est sa manière de chanter les louanges de Dieu : *Lætentur cœli et exultet terra — Commoveatur mare et plenitudo ejus.* — Toute créature a sa partie dans ce concert de reconnaissance à la gloire du Créateur; seul l'homme ingrat se prive de cette joie...

Lundi soir, 13 juin.

Il n'est que 6 heures et le soleil descend sous l'horizon ; moi aussi, je descends pour causer avec vous.

Ce matin, à 11 heures, nous écrivions au salon, quand le Commissaire du bord nous crie par la fenêtre : « Mes Sœurs, vous perdez ce qu'il y a de plus beau ! » Nous courons sur le pont ; en effet, on arrive à *Sierra-Leone* et le panorama est splendide. Plus de rocs arides, mais une belle et fraîche verdure, au sein de laquelle s'étagent une foule de constructions blanches, avec de hautes montagnes à l'arrière-plan.

Les nègres ne se contentent pas d'amener leurs barques ; ils viennent sur le steamer même assaillir les passagers et les presser de leur donner la préférence. Quand le R. P. Baten, à la tête de notre petite troupe, veut descendre l'escalier, une dizaine de ces diables l'entourent en criant au plus fort le nom de leurs embarcations respectives : *Léopoldville*, *Matadi*, *Charity*, etc. Il s'en faut de peu que le pauvre Père ne soit à l'eau sans barque aucune. Désespérant d'échapper à leur étreinte, il songe à remonter, mais la poussée n'est guère moindre derrière lui. On fait manœuvrer les ombrelles comme armes de défense, on crie résolument : *Charity!* pour annoncer le choix du bateau, et enfin nous voilà installés. Quelques instants après, nous mettons pied à terre à *Freetown*, capitale de la colonie.

Le soleil est d'une ardeur extrême ; le ciel, le gazon et les arbres ont ces teintes intenses qui provoquent parfois un sourire incrédule en face d'une peinture exposée en Belgique : « Invraisemblable », disons-nous, habitués que nous sommes au bleu turquoise et au vert tendre. L'ombre est rare à cette heure ; nous avons cru nos ombrelles suffisantes et les casques n'auraient pas été de trop. Nous pressons le pas pour arriver au couvent des Pères du Saint-Esprit, où l'on désire se procurer des hosties et des cierges. Le Supérieur nous reçoit avec une

urbanité parfaite; il n'a qu'un seul compagnon pour le moment. Leur maison est assez grande, mais paraît bien pauvre; les corridors en étant étroits et à l'abri du soleil, il fait frais à l'intérieur du couvent.

Nous regrettons de ne pouvoir, faute de temps, nous rendre chez les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, ni voir les jardins publics, réputés plus beaux que ceux de Ténériffe. Quant à l'église catholique, elle est fermée à cette heure.

Ce que nous voyons au passage diffère autant de Santa-Cruz que l'Espagnol de l'Anglais et me confirme dans l'idée de la supériorité des Anglais comme colons. Au lieu des cailloux qui font trébucher, large voie bien unie, d'une terre pierreuse et rougeâtre; de solides rails de chemin de fer avoisinent le port.

En fait d'animaux, nous ne rencontrons que des chèvres minuscules. Les petites voitures sont poussées par des nègres; nous remarquons même un gentleman nonchalamment étendu sur une sorte de litière portée par quatre noirs.

Par terre, un petit étalage de fruits, nouveaux pour nous : des *mangues*, trois pour un sou; des *avocats*, grand fruit brun dont j'ignore le nom scientifique.

Nous sommes rentrés au bateau pour le second déjeuner; les avocats en forment le dessert. C'est excellent, on nous l'assure; ne demandant pas mieux que de le croire, nous essayons au sucre, puis au sel, et restons incrédules.

— Garçon, comment faut-il traiter les avocats ?

— On les coupe en deux, et la sauce (huile et vinaigre, poivre, sel et moutarde) se fait dans le creux du fruit qui se mange à la cuillère.

Seule, j'ai la persévérance de tenter un troisième essai et je trouve la sauce très bonne.

On ne peut se remettre en route qu'à 3 heures; outre la provision d'eau à renouveler (un bateau plein d'eau douce la fait passer par des tuyaux dans le réservoir du steamer), il faut prendre à bord une centaine de nègres qui

feront les gros ouvrages d'ici à Banane et déchargeront les marchandises à l'arrivée. Cent cinquante à deux cents se sont précipités sur le pont dans l'espoir d'être choisis ; vous comprenez s'ils se bousculent en attendant le triage.

14 juin

Ce matin, scène amusante à contempler — de loin. Distribution aux nègres de leur ration de riz et de viande. On n'a pas encore eu le temps sans doute d'établir un règlement, car le désordre est indescriptible. Munis de bassins en métal, ils se précipitent vers l'immense marmite et veulent être servis tous à la fois. Ils se poussent, se culbutent, grimpent les uns sur les autres, répandent le riz par terre. De temps en temps, sabre de bois! un noir frappe de çà et de là dans les groupes, avec une planche emmanchée d'un bâton.

Enfin, le partage est terminé et ceux qui ont apporté caisse ou corbeille en tirent leurs richesses. Les plus raffinés ajoutent du sel ou du curry à la pitance reçue ; la plupart mangent simplement avec les doigts : quelques-uns se servent d'une cuillère pour mettre le riz dans le creux de la main avant de le faire passer dans leur large bouche.

Ils ont couché sur le pont inférieur, puis de grand matin ont frotté le dit pont avec des pierres ou des coins de bois, avant le lavage à grande eau ; maintenant ils apportent dans des paniers posés sur leurs têtes et suspendent aux cordages la lessive qu'ils ont faite pour les blancs.

Tandis que nous étions au salon tout à l'heure, une dame anglaise, possesseur d'un perroquet qu'elle ramène au Congo, vient nous dire que son Coco est *quite nervous* tant il s'est effrayé d'une barque descendant contre les hublots. C'est qu'en effet, on descend à la mer tous les canots de sauvetage pour s'assurer de leur bon état. Des farceurs cherchent à faire accroire que ce n'est pas une simple manœuvre, mais que l'eau a pénétré dans le bateau qui menace de couler à fond. Un passager qui gobe la chose en est tout pâle de frayeur.

Jeudi 16.

Hier la mer a été mauvaise et mes Consœurs un peu indisposées; *all right* ce matin.

La *Côte d'Or* apparaît à l'horizon. On passe *Axim.* Court arrêt à *Secundi;* des agents de l'Etat viennent parler au Capitaine. Les deux grandes barques qui les ont amenés sont manœuvrées chacune par dix noirs revêtus d'un bel uniforme bleu foncé; l'extrémité de leurs rames est trilobée et peinte en blanc.



DÉBARQUEMENT A ACCRA.

Nouvelle façon de monter et de descendre : on s'assied sur un fauteuil d'osier et, à l'aide d'une poulie, on est transbordé sans le moindre désagrément.

Le temps est parfait aujourd'hui : soleil magnifique dont le vent tempère la chaleur. Nous voguons en vue de *Cape Coast;* on n'arrête pas à *Elmina.*

A 6 heures, arrivée à *Accra.* L'abordage y étant difficile, on jette les ancres à une certaine distance de la ville; nous distinguons toutefois une grande église... Serait-elle catholique?

Les rameurs ont le même costume ici qu'à Secundi; ils fraternisent avec leurs compatriotes accourus sur le pont, par une danse dans leur pirogue et un chœur original.

Samedi 18 juin.

On passe l'Equateur à midi. La burlesque cérémonie usitée jadis à cette occasion est tombée en désuétude; elle sera remplacée ce soir par un concert auquel nous nous dispenserons d'assister.

Lundi 20 juin.

Dans quelques heures nous serons à Banane. Je termine donc cette lettre avant de quitter l'*Anversville*, sur lequel nous avons fait une si heureuse traversée. Répétons pour que l'Océan le redise au ciel et à la terre : Oh! que Dieu est bon! Et que nos chers Supérieurs, et nos Sœurs, et tous ceux qui prient pour nous, sont bons aussi! Nous les aimons de plus en plus.





TROISIÈME LETTRE

Banane. — Avenue royale de Moanda. — Ce qu'on a fait en si peu d'années. — L'école. — Cinquante feux de bois pour la cuisine. — Produits indigènes. — Travaux et chansons. — Préparation du manioc. — Jeunes cannibales à christianiser. — Le village de Saint-Louis. — A la porte du petit magasin. — La grand-messe du dimanche. — Station balnéaire en toute saison. — Le phare de Moanda. — Une antilope-cheval.

Moanda, 24 juin 1904.



UNDI, vers 4 heures, l'*Anversville* jetait ses ancres sur la côte du Congo Belge. Cette côte offre à *Banane* un aspect vraiment grandiose; contrairement à ce que ferait supposer le nom de la ville, ce sont des cocotiers qui en forment surtout le féerique décor.

Le commissaire de Banane, M. le docteur Carré, vient aussitôt à bord, saluer Sa Grandeur Mgr Van Ronslé et le prier de descendre pour quelques heures chez lui. M. Carré a remplacé depuis peu le docteur Etienne, qui est allé se reposer en Belgique, laissant à tous, à nos Sœurs en particulier, un si bon souvenir.



Vue de Banane. — Allée de Palmiers.

L'offre du Commissaire est acceptée. Pour nous qui désirons être le soir même à *Moanda*, il n'y a pas de temps à perdre. Laissant le gros de nos bagages sur le steamer, nous prenons place aussi dans le canot et, quelques instants après, nous foulons la terre congolaise.

Une superbe allée de palmiers conduit à la demeure du Commissaire. A droite et à gauche, des parterres encadrés d'une triple rangée de grands coquillages blancs; près de la maison, le buste du Souverain et, en lettres gigantesques aussi formées de coquillages, le monogramme de *Léopold*.

Prenant congé de sa Grandeur et du Commissaire, nous suivons avec les deux Pères la route fort agréable le long de la mer. Bientôt apparaît un cavalier venant à notre rencontre : c'est le R. P. Boumans, Supérieur de la Mission; il est suivi de noirs qui portent des hamacs. Désappointé d'apprendre que Monseigneur n'ira pas présentement à Moanda, il veut au moins le voir quelques instants. Les RR. PP. Baten et Corman rebroussent chemin en sa compagnie et ce n'est pas sans regret que nous leur adressons nos adieux et nos remercîments pour leurs bons offices pendant la traversée.

Le soleil n'est pas loin de se coucher sur les flots; on peut se débarrasser des casques et des ombrelles et les déposer dans les hamacs ; mais le R. P. Boumans, qui revient bientôt vers nous, nous presse d'y monter nous-mêmes, ne fût-ce que pour contenter les porteurs. Il faut se résigner à un premier essai de locomotion africaine.

Le phare de Moanda se fait voir depuis longtemps et la course dure toujours; enfin vers 7 h. 1/2, nous nous engageons dans un sentier à travers les herbes. Au bout de ce sentier se dessinent des formes blanches : nos Sœurs sont là! Inutile de vous décrire la rencontre.

La lune éclaire notre entrée dans la Mission. — Est-il prince d'Europe qui arrive à son palais par une aussi belle avenue?... A la suite des palmiers, une centaine de manguiers rejoignent en voûte leurs hautes branches.



GROUPE DES SOEURS DE MOANDA.

Passant devant les installations des Pères, nous arrivons à celles des Sœurs; la véranda n'a pas été difficile à orner : quelques grandes feuilles de palmier suffisent à tout garnir.

Après une fervente visite au Saint Sacrement et une joyeuse causerie, nous faisons grand honneur au souper.



MAISON DES SOEURS DE MOANDA.

Hâtons-nous de dire que toute la petite communauté est sur pied et que Mère Josepha, malgré ses douze ans et demi de Congo, donne l'exemple de la bonne santé.

Le repas terminé, on fait défiler devant nous les enfants; peu s'en faut que je ne prenne les plus grandes pour des hommes. Un pagne les enveloppe depuis le haut de la poitrine jusqu'aux genoux, retenu sous les aisselles d'une manière quelconque et à la ceinture par une liane, une courroie, une rangée de perles même. Elles portent aussi des colliers de perles quand elles en possèdent, mais surtout le scapulaire et le chapelet dès qu'elles sont baptisées.

Comme vous le savez, laissant aux Pères de Scheut les constructions qu'elles habitaient d'abord, les Sœurs occupent depuis 1895 l'ancienne maison de *Nemlao*, transportée ici par voilier. Elles y sont assez commodément. La sainte messe est célébrée dans leur petite chapelle, quand les deux missionnaires sont à Moanda; sinon elles se rendent à la chapelle des Pères où les enfants assistent journellement au saint sacrifice.

Mardi nous explorons en partie la vaste propriété concédée par l'Etat pour la colonie scolaire des filles : deux cents hectares à défricher. Incroyable le travail accompli en dix ans! Tout ce terrain était couvert de bois habités par les léopards et autres fauves; les Sœurs et les enfants, aidées de quelques hommes, en ont transformé bout par bout la majeure partie en plantations de manioc, d'arachides, de café, de haricots, etc.

Chaque matin, la Supérieure, accompagnée des Sœurs qui doivent présider à l'ouvrage, fait l'appel nominal des enfants, au nombre de deux cent quarante; puis elle les partage en groupes et les envoie à la culture ou à d'autres occupations. Plusieurs aident Sœur Gontilde à la lessive, au repassage, à la couture, Sœur Africaine à la cuisine, etc. Le travail des champs se borne en ce moment à l'extraction des arachides et du manioc, le sol étant complètement desséché.

Mercredi et les jours suivants, la curiosité nous mène un peu partout: rien qui ne soit pour nous neuf et intéressant. Disons que la bonne volonté des Sœurs n'est en défaut nulle part, mais qu'elles manquent de locaux convenables. Un seul dortoir mérite son nom; les autres sont des chimbeks où les nattes de papyrus et les toits d'herbes doivent être sans cesse réparés. Espérons que les ressources permettront bientôt des constructions plus stables et mieux aménagées.

Pour le catéchisme, les enfants sont divisées en deux catégories : chrétiennes et païennes. L'instruction religieuse leur est donnée par les Pères, par Mère Josepha et

les Sœurs. C'est dans l'ancien réfectoire, hangar garni de plusieurs rangées de bancs, c'est-à-dire de planches clouées sur des troncs d'arbre, que la Mère donne ses leçons. Assise sur le banc le plus élevé, un bébé de 2 ans perché à ses côtés, elle fait réciter la lettre du catéchisme. Si poussins et canetons, désireux de s'instruire, s'introduisent sans bruit dans le hangar, on ne s'en émeut guère; mais si leurs parents moins respectueux veulent vider querelles et procès au sein de la pieuse assemblée, il faut les chasser à coups de feuilles de bananier. J'y ai prêté la main

La basse-cour est donc tout proche? — Elle est un peu partout : avec des centaines de poules et de canards, comment y regarder de si près! La volaille peut d'ailleurs se prévaloir de son importance au Congo où elle joue un si grand rôle dans l'alimentation. — Les dindons et les oies importés l'an dernier s'acclimatent bien et les pigeonniers sont pleins de beaux oiseaux belges et africains, de jolis pigeons verts entre autres.

Mais revenons aux enfants. Outre le catéchisme, on leur enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, etc. Une grande difficulté, c'est qu'il faudrait bien les instruire en deux langues simultanément, la plupart des fillettes venant du Haut. C'est ce que Sœur Iris tâche de faire; je le constate par l'inspection de son tableau noir, où figurent aussi quelques mots français. Cette bonne Sœur paraît bien familiarisée avec le congolais. Je lui ai entendu faire tantôt, au catéchisme, une petite exhortation sur la prière; elle parlait sans hésitation et ses élèves l'écoutaient fort attentivement.

J'ai mentionné l'ancien réfectoire des enfants; elles y prenaient jadis, en trois repas, la nourriture qui leur était préparée ; il paraît qu'elles préfèrent le système actuel. — Une fois le jour, on leur distribue soit un kilo de manioc, soit du riz, parfois des noix de palme, du poisson ou un peu de viande. Elles y joignent du gibier de leur façon : grenouilles, sauterelles, rats, etc. Le midi

et le soir, elles installent sous les hangars de leur place de jeu, des feux de bois autour desquels elles se réunissent par petits groupes pour faire leur cuisine. Ustensiles : tout ce qu'elles trouvent en fait de pots et de vieilles boites à biscuits ou à conserves.

Le manioc est très nourrissant. Quelques filles sont chargées d'en pétrir de grosses boules bien blanches, des *chikwangues* d'un kilo, que la Sœur pèse à la bascule et jette à bouillir dans une énorme marmite.

Bouilli, le manioc a une saveur un peu amère; frit par tranches, je vous assure qu'il n'est pas à dédaigner; il pourrait au besoin remplacer les tartines. Mais nos Sœurs ont du pain fait d'un mélange de farine d'Europe et de fécule indigène (maïs et manioc); il est bon, quoique un peu lourd, et vite desséché, cela se conçoit.

Pour la nourriture, elles ne sont pas à plaindre, grâce aux bonnes pommes de terre que vous leur envoyez et aux légumes qu'elles parviennent petit à petit à récolter. — Outre les produits de la basse-cour, elles ont la viande de chèvre, de mouton et de porc; de bon poisson, parfois des crabes et des moules. Celles-ci, recueillies au bord de la mer, ont la coquille d'un violet nacré; elles sont bonnes, mais extrêmement petites. Les huîtres, par contre, — plus rares — sont énormes. On m'en a fait manger une : le goût est plutôt d'une moule, mais la forme est bien celle de l'huître et le noir d'ébène des coquilles s'écaille au bout de quelque temps, pour faire place au blanc strié.

Quant aux fruits, bien que ce ne soit pas la saison d'abondance, ils ne manquent jamais. La divine Providence sait qu'ils sont indispensables en pays chaud. — Les *papayes* et les *cœurs-de-bœuf* sont pour moi deux excellentes nouvelles connaissances.

Par des sentiers frayés dans la brousse, nous allons visiter le groupe d'enfants qui, sous les ordres de Sœur Pudentienne, réparent la clôture des terrains de la Mission. Des coutelas, des bêches et des houes : voilà leurs

instruments. Il s'agit de creuser un profond sillon et d'y planter de grosses lianes, solidement reliées par des cordes, pour barrer le chemin aux voleurs bipèdes et quadrupèdes. Travail de longue haleine qu'elles exécutent en chantant. Que chantent-elles? Tout ce qui s'est passé ou se passe sous leurs yeux. Les couplets ou récitatifs, inventés sans la moindre hésitation, incombent à une ou deux narratrices; le chœur répond par le sempiternel refrain : *Valé, valé, élé, élé, valé, é, é, valé!* qui doit correspondre à notre *tra la la.*

Mère Josepha nous conduit ensuite jusqu'à la *Moanda*, voir celles qui retirent le manioc mis à tremper dans la rivière. Charmante promenade à travers le bois. Nous arrivons à une clairière : c'est le potager où l'on essaye patiemment choux, carottes, navets et autres légumes, ainsi que le tabac. Les salades, les tomates et les radis sont les plus faciles à réussir; mais tout cela demande de grands soins d'arrosage.

Les enfants ont sorti de l'eau les grands sacs d'où elles retirent les carottes de manioc, pour les déposer dans des tombereaux ou des corbeilles, sur des feuilles de bananier. Rien de frais et de joli comme ces feuilles qu'on vient de laver : on dirait du papier de soie vert-émeraude.

Les sacs vidés, les travailleuses se jettent dans l'eau jusqu'au-dessus de la tête. Leurs pagnes secs les attendent sur un arbre au sortir du bain; ceux qu'elles avaient sur le corps, bien tordus et roulés sur la tête, servent de coussinets pour y poser leurs charges. En avant le cortège du retour! Sans surveillance, la tentation de voler du manioc serait presque irrésistible. Difficile à extirper, ce péché d'habitude... Parfois elles dérobent les petites provisions les unes des autres; il s'ensuit des colères et des vengeances, réminiscences des cruautés dont elles ont été témoins jadis. Une de ces vengeances à empêcher, serait d'enfoncer du piment dans les yeux des coupables, supplice causant d'atroces souffrances.

Dernièrement sont arrivées quelques enfants des *Bazo-*

kos, tribu arabe du Haut. Un homme qui les avait vues là-bas, assurait qu'elles y avaient journellement mangé de la chair humaine. Parfois, dans leurs jeux, elles reproduisent une scène fréquente chez les cannibales : désigner par avance quelle part de la victime doit échoir à chacun. Et voilà les enfants dont il faut, à force de patience, faire de bonnes chrétiennes!... Prions pour ceux et celles que Dieu daigne appeler à cette sublime tâche, et demandons-Lui de multiplier le nombre des missionnaires.



GROUPE DE FILLETTES PORTANT L'EAU.

Je vous parlais tantôt de charges posées sur la tête : la coutume, à cet égard, est la même ici qu'en Orient. Nous nous amusons à le constater quand les fillettes vont chercher leur provision d'eau pour la journée. Qu'il s'agisse d'une grande cruche ou d'une simple bouteille, elles la maintiennent en équilibre sans y toucher de la main. L'autre jour un petit garçon nous apportait sur sa tête... un billet

On nous présente la filleule de S. A. R. la Princesse Elisabeth. Elle a bonne figure et on la dit bien sage. Le docteur Etienne a pris sa photographie pour l'offrir en hommage à la Princesse.

Hier, nous avons vu le petit village de Saint-Louis qui confine à la Mission. Il ne compte que quelques familles, ayant pour chefs d'excellents chrétiens qui ont épousé des filles élevées par nos Sœurs; aussi ont-ils tous une sorte de culte filial pour Mère Josepha. *Ma Mère* est d'ailleurs le nom sous lequel elle est connue partout à la ronde.

Les chimbeks du village sont divisés en deux compartiments et un peu mieux conditionnés que les huttes indiennes. Devant ces demeures, sont assis autour d'un feu de bois des bébés de 2 ou 3 ans, que leurs anges gardiens doivent empêcher d'être brûlés vifs.

Je ne vous ai pas encore parlé du *marché*... Chaque jour les indigènes des environs viennent à la Mission offrir leurs marchandises; il faut tout acheter, sinon ils partent mécontents et ne reviennent pas quand il en serait besoin.

Ma Mère étant installée dans son magasin général (2 à 3 mètres carrés), les vendeurs se présentent à tour de rôle devant la porte avec du manioc, des noix de palme, du poisson, une poule, une chèvre, etc.; le marché ne se conclut pas toujours sans débats. Notez qu'ils n'acceptent, en fait de monnaie, que des pièces d'un franc ou de cinquante centimes, de préférence ces dernières. Je me suis amusée à contempler ce trafic!

Les enfants — et les bestiaux — aiment beaucoup les noix de palme qui ne coûtent pas cher, puisqu'un seul *régime* en contient des milliers. On en extrait aussi une bonne huile pour l'éclairage. Quant au vin de palme, il s'obtient en pratiquant des incisions dans le stipe du palmier auquel on suspend des bouteilles pour recueillir le précieux suc. Nos Sœurs n'en usent pas comme boisson, il leur sert seulement de ferment pour le pain.

La distillation du vin de palme donne un alcool de très bonne qualité; les indigènes préfèrent toutefois le *malafu* d'Europe (genièvre); mais il serait dangereux sinon coupable de favoriser ce penchant.

27 juin.

Le premier de nos dimanches au Congo a été plus consolant que ceux de l'*Anversville*. Messe basse de grand matin; messe chantée à 7 heures. La chapelle des Pères est trop petite pour contenir l'assistance. Outre le personnel de la Mission et les gens de Saint-Louis, des chrétiens et des catéchumènes sont venus de plusieurs lieues de distance, car Moanda est la seule station catholique du district. Même à Banane, il n'y a encore ni église ni prêtre.

Les garçons et les filles de la Mission sont à genoux par terre, comme de coutume, sauf ceux qui sont capables de chanter en latin et qui se rapprochent de l'harmonium. Derrière les enfants, les hommes à droite, les femmes, avec leurs bébés, à gauche. Je me trouve entre ces deux groupes. Les hommes sont plus vêtus que les femmes; les uns ont chemise et pantalon mis à l'européenne; les autres, un grand pagne de couleur avec pan volant blanc par-dessus. Ainsi est costumé mon plus proche voisin, André, le gardien du phare. Le plus gentil marmot qu'on puisse voir, âgé de quelques mois à peine, tient étroitement embrassés les mollets paternels, en attendant que sa maman arrive. André — qui a un livre — est le principal chantre noir; mais la voix ferme et vibrante de Mère Josepha domine toutes les autres.

Sermon d'une dizaine de minutes, en fiote. Communion pour une dizaine de nos grandes filles. Après la messe, cantique en congolais; paroles traduites du français et même air que le vieux chant : « De Marie, qu'on publie la gloire et les bienfaits. » Ah! si vous aviez été là, vos cœurs se seraient fondus d'émotion, comme le mien. N'était-ce pas la réalisation de ce que le prêtre venait de lire à l'autel : « Voici la vraie fraternité qui abolit le crime »? Au dernier évangile, il me semblait entendre Notre-Seigneur Lui-même dire à ces petits enfants noirs : « Cinq passereaux se vendent pour une obole et cepen-

dant mon Père en prend soin; ne valez-vous pas plus qu'une foule de passereaux ?... »

Dans la matinée, nous accompagnons aux bains de mer la bande joyeuse de fillettes. A l'embouchure de la Moanda, les eaux forment une sorte de petite baie peu profonde. L'opération du bain et du changement de pagne se passe fort modestement et ne dure que quelques minutes. — Quand les Sœurs viennent se baigner en cet endroit (mesure hygiénique hautement recommandable), une maisonnette située à quelques pas leur sert de cabinet de toilette. Je vous recommande la station balnéaire de Moanda en toute saison!

A 6 heures, salut solennel. Chants latins, congolais et français. Chaque dimanche, si possible, un des missionnaires donne une conférence spirituelle aux Sœurs.

Aujourd'hui nous avons fait l'ascension du *phare* dont la construction a coûté 80,000 francs, plus les peines et les fatigues qui ne s'évaluent pas. Le terrain sablonneux de la côte ne se prêtant pas à la fabrication des briques, il a fallu les faire venir du Mayumbe. La lanterne du fanal avec ses puissants miroirs et réflecteurs est une vraie merveille. On l'allume à 6 heures du soir pour l'éteindre à 6 heures du matin.

Au retour, nous nous trouvons en face d'une fameuse pièce de gibier : une antilope-cheval. Les antilopes ordinaires n'ont que la taille des grandes chèvres auxquelles elles ressemblent par leur pelage; celle-ci, d'espèce beaucoup plus rare, est d'un gris foncé et pèse 100 kilos. Blessée d'une balle de fusil et achevée à coups de couteau, la bête a été transportée ici par plusieurs hommes ; ils l'ont étendue sur une grande natte. Le R. P. Boumans vient assister au dépeçage. On enlève d'abord les cornes, puis la peau qui pourra servir à faire des tambourins; enfin la chair est coupée par grandes pièces; Sœur Africaine se chargera des subdivisions. Nous pourrons manger de l'antilope à toute sauce, j'allais dire plusieurs jours durant, mais la viande ne se conserve guère en ce pays.

Voilà notre première semaine au Congo, assez sinon trop longuement décrite. Avec cette description, l'*Anversville* vous portera tout ce que nos cœurs ne pourront jamais assez dire de notre tendre et respectueuse affection pour vous.

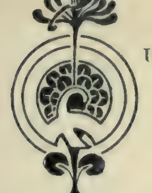




QUATRIÈME LETTRE

De Moanda à Banane. — De Banane à Boma. — Le plus beau des fleuves et le moins commode des bateaux. — Boma en fête. — L'excellent curé d'une très pauvre église. — La Croix-Rouge. — L'hôpital des noirs. — Colonie scolaire des garçons. — La tombe du R. P. Dedeken. — La Montagne du Saint-Esprit. Le marché couvert. — Boma est-elle une ville européenne?

Boma, 5 juillet 1904.



UELQUES détails sur nos exploits de la seconde semaine.

Dimanche, 3 juillet, le R. P. Boumans a la bonté de célébrer à 3 heures du matin la sainte messe à laquelle les chrétiens qui doivent nous accompagner assistent avec nous.

Bientôt après, nous montons en hamac, ayant soin de bien nous couvrir, car la brise de mer nous cingle le visage. Aussi près de l'eau que possible, se mouillant les jambes par libre choix, nos hommes partent au trot, chantant ou jouant de la flûte. Nous avons plus envie de geindre que de chanter nous, étendues sans pouvoir nous remuer et secouées de la belle façon! Je finis cependant par m'assoupir et reviens du monde des rêves, quand les longues feuilles de palmier me frôlent les yeux et que le nom de *Banane* résonne à mon oreille.

Tandis que j'essaye de me tenir en équilibre sur mes

jambes engourdies, j'entends une voix : « Ne restez pas au froid, ma Sœur; montez ici. » M. Louton, chef de la Poste, chez qui l'on s'est renseigné pour le départ, a fait savoir qu'il tenait à nous offrir le déjeuner; c'est lui qui m'appelle du haut de sa véranda. J'y monte donc; Sœur Azélie et Sœur Archange me rejoignent bientôt. Tandis qu'il achève une besogne pressante, notre hôte vraiment trop obligeant nous fait servir un déjeuner complet.

Vers 7 heures, M. Louton nous conduit au bateau *Prince-Baudouin*, petit steamer où deux passagers blancs et quelques noirs montent avec nous. Si l'on n'est « jamais mieux que lorsqu'on est mal », nous n'aurons pas à nous plaindre : huit ou neuf heures à passer sur le pont, assises entre les bagages, sans même un banc à dossier...

Inutile de vous parler de la beauté et de la largeur de l'incomparable fleuve. Le bateau vogue constamment à quelques mètres de la rive droite, longeant les grands arbres dont le feuillage, poudreux à cette saison, contraste avec la fraîche verdure des plantes rampantes qui se baignent dans l'eau. On serait tenté d'attirer à soi quelque branche flottante, mais gare! il peut y avoir là-dessous autre chose que des canards sauvages. *Pif! paf!* notre Capitaine tue raide un crocodile qui témoignait certaine envie de faire notre connaissance. Plus loin, c'est un hippopotame; mais le monstre n'apparaît qu'une seconde pour replonger dans les profondeurs du *Congo*.

Deux courts arrêts à des postes de l'Etat. A 3 h. 1/2 on est en vue de Boma. « Voyez là-bas, dormant encore dans le port, l'*Anversville* qui nous a enlevées à notre patrie! » disent mes jeunes compagnes. Ce n'est pas qu'elles aient des regrets, les courageuses enfants, mais le sacrifice se fait sentir, d'autant plus méritoire. Oh! quelle grâce que la vocation de missionnaire! Qui répond généreusement à cet appel de choix, doit entrer bien avant dans les tendresses du Cœur de Jésus!



Pier de Boma.

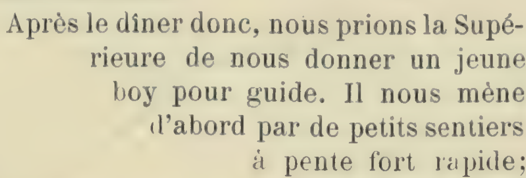
Nous descendons. Toute la population de Boma est sur pied, à cause des fêtes annuelles pour l'anniversaire de l'Etat Indépendant (inauguré le 1[er] juillet 1885). Des centaines de drapeaux bleus et tricolores flottent de toutes parts et la fanfare exécute ses plus brillants morceaux, dans une enceinte barricadée où les nègres se livrent à des jeux populaires d'importation belge : mâts de Cocagne, courses en sacs, etc.

A la Cure, nous sommes reçues d'abord par un Père Trappiste, qui, en attendant le bateau pour *Natal* (Afrique Australe), jouit ici de l'hospitalité du R. P. Croonenberghs. Le Curé lui-même ne tarde pas à se présenter : une bienveillance simple et digne à la fois nous met bien vite à l'aise avec lui. Il nous fait conduire à la Croix-Rouge, chez les Franciscaines où nous sommes attendues: un vrai château que leur demeure ! Moanda est une maison de Nazareth en comparaison(1). On nous accueille en amies et nous sommes heureuses de revoir l'aimable Mère Camille et deux autres de nos compagnes de voyage.

Avec quel bonheur nous bénéficions ici de l'exposition journalière du Saint Sacrement, de 6 h. 1/2 à 10 heures du matin ! Nous ne manquons pas, pendant ces heures d'Adoration, de vous recommander toutes à Notre-Seigneur. Ce matin (mardi), au sortir de la chapelle où il était venu donner le salut ou bénédiction, le R. P. Croonenberghs nous demande si nous avons déjà vu quelque chose de Boma. Sur notre réponse négative, il nous engage à visiter la *Colonie scolaire* des garçons. On nomme ainsi l'établissement des Missionnaires de Scheut, où l'Etat envoie les garçons rachetés ou reçus en ôtage,

(1) L'hôpital de la Croix-Rouge n'était desservi d'abord que par des infirmiers noirs. A la prière du Comité directeur d'Anvers, les Sœurs de charité de Gand le réorganisèrent complètement en 1896; mais l'année suivante, appelées à d'autres œuvres, elles remirent celle-ci aux mains des Franciscaines de Marie.

comme il envoie les filles à Moanda. C'est entre les jeunes gens de ces deux colonies que se concluent les mariages chrétiens. Les garçons doivent recevoir l'instruction dont ils sont capables, apprendre un métier, être dressés au maniement des armes, car dès l'âge de 14 ans, la plupart passent dans l'armée. La *Force publique* joue un grand rôle au Congo; aussi le clairon dispense-t-il à peu près de pendules les habitants de Boma.



Après le dîner donc, nous prions la Supérieure de nous donner un jeune boy pour guide. Il nous mène d'abord par de petits sentiers à pente fort rapide; après avoir passé les rails d'un nouveau chemin de fer (vers le *Mayumbe*), nous nous trouvons au fond d'une vallée verdoyante; encore un bout de chemin pierreux à remonter et une avenue bien plantée nous indique la *Colonie*.



Eglise de Boma.

Le R. P. Moretus, directeur, en qui l'amabilité s'unit à la distinction, nous conduit d'abord aux écoles où les enfants sont instruits en français, par des maîtres noirs, anciens élèves, sous la direction des Pères; puis aux ateliers, où nous voyons à l'œuvre tailleurs, scieurs, charpentiers et maçons. Figurez-vous que les missionnaires — deux Pères et un Frère — doivent avec de pareils apprentis

élever de grandes constructions; chercher à plus d'une lieue de lourdes pierres, fabriquer avec quelques brouettes de chaux un mortier qui ne tient guère, scier de grands arbres..., etc. Voilà certes une œuvre qui mérite toute la considération de l'Etat et dont les patients organisateurs doivent être rangés parmi les principaux auxiliaires de la civilisation au Congo.

Le Frère Léon vient de ramener les gamins porteurs de pierres. Il réunit pour la leçon de musique une quarantaine de garçons : fanfare parfaitement dressée, lisant la musique à livre ouvert. Ils exécutent d'une façon remarquable plusieurs beaux morceaux; pour finale la *Brabançonne* qui fait battre nos « cœurs bien nés ».

7 juillet.

Nous comptions sur un bateau pour Matadi dans le courant de cette semaine; il n'y en aura pas avant samedi. L'hospitalité nous est gracieusement continuée ici et le R. P. Croonenberghs continue de son côté à se montrer bien obligeant. Sur son invitation, nous allons le trouver à la Cure mercredi matin et nous attendons à l'église qu'il ait fini son catéchisme. C'est cette pauvre petite église que notre auguste Souverain souhaite voir remplacée par une cathédrale digne de la capitale de l'Etat Indépendant. Puisse ce noble vœu se réaliser bientôt !

Le catéchisme terminé, nous visitons d'abord le magnifique jardin du vice-gouverneur, M. Costermans. Réunion des plus belles plantes, artistement disposées et soignées dans la perfection; jet d'eau, statues. La proximité de la *Rivière des Crocodiles* donne toute facilité pour l'arrosage de ce jardin et du potager situé un peu plus loin.

Mais le vrai but de notre promenade est l'hôpital des noirs élevé par les soins du gouvernement, c'est un vaste édifice très bien aménagé. Il abrite en moyenne cent soixante malades. Répartis d'après la nature de

leur maladie en une douzaine de grandes salles, ils y ont des lits de bambous montés sur fer. Le pavé de ciment est traversé tout du long, au milieu des salles, par une rigole pour l'écoulement de l'eau et nous sommes charmées de voir qu'on ne la ménage pas dans le nettoyage : véritable inondation partout,

Une quinzaine de malades du sommeil. Les uns se traînent encore jusqu'au grand robinet dans la cour ; les autres, portés dehors sur un radeau, y reçoivent l'ablution de quelques seaux d'eau. Que le premier échantillon de la terrible maladie nous fait mal au cœur et comme nous voudrions pouvoir aider ces pauvres gens !

Chaque matin, deux Franciscaines se rendent à l'hôpital; elles distribuent des remèdes dans le petit dispensaire et parcourent les salles. Après quoi les malades, sauf la visite journalière du curé et du médecin, sont abandonnés aux infirmiers noirs sous la surveillance d'un blanc. Les Sœurs une fois parties, ces mercenaires s'en vont bientôt dans leurs propres chimbeks. Pendant la nuit, personne. Au matin, on porte les morts dans une grande salle où leur cadavre est disséqué si le cas paraît intéressant. Quel contraste avec les hôpitaux de Belgique où nos chères Sœurs ont le bonheur de se dévouer jour et nuit!

Aujourd'hui nouvelle exploration; cette fois le bon Frère Auguste (qui a fait la traversée d'Anvers à Banane avec nous) est de la partie. Visite à l'ancien cimetière où nous prions sur la modeste tombe du R. P. Dedeken. Il y a eu dix ans au commencement de cette année qu'il partit en tête de la première caravane des Sœurs destinées au Haut-Congo. Les intéressantes lettres de Sœur Godelieve nous ont appris à connaître et à aimer cet intrépide et zélé missionnaire, mort à Boma en 1896.

Du cimetière, nous nous dirigeons vers la *Montagne du Saint-Esprit*, ainsi nommée de la station qu'y avaient fondée, avant l'arrivée des missionnaires de Scheut, les Pères (français) du Saint-Esprit. Charmante promenade

pour des jambes de 25 ans! Si je ne veux pas arriver un quart d'heure après les autres, il faut que je traduise en action toutes les parties de l'énigme du sphinx... Au sommet de la montagne est sis un village chrétien. Maisonnettes en bambous assez spacieuses et propres; l'intérieur tapissé de quelques images pieuses et de fragments de journaux belges illustrés. Mais l'ascension n'est rien au prix de la descente! Je tombe sur Sœur Azélie; elle tombe sur Sœur Archange qui tombe à peu près sur Frère Auguste, lequel manque tomber sur M. le Curé.

Nous devons être rentrées à 10 heures; il y va de notre *salut*. Avant le dîner, je demande à visiter l'hôpital de la Croix-Rouge. Il a dû coûter des sommes considérables : quatre pavillons en briques, sur colonnes de fer, avec vérandas, reliés entre eux par des passerelles en fer. Chaque pavillon ne comprend que deux appartements composés d'une bonne chambre et d'un cabinet de toilette. Il est rare que tout soit occupé. Un joli jardin entoure les pavillons.

Je ne puis oublier de vous dire que nous sommes allées acheter quelques menus objets dans deux factoreries. On y trouve un peu de tout, mais à des prix très élevés. Presque toutes les nationalités sont représentées dans ces établissements et nous nous étonnons de voir qu'il n'y ait pas plus de magasins belges.

Quant au marché couvert, il est au rebours de ceux d'Europe; les vendeurs au milieu de l'enceinte et les acheteurs tout autour, derrière les comptoirs en bambous, où ils reçoivent dans des récipients de tout genre les fruits et les légumes achetés. Bonne mesure de police pour empêcher le tumulte.

En somme, croire que Boma, justement fière d'ailleurs de ses grandes constructions et de ses beaux jardins, ressemble à une ville européenne, serait se tromper étrangement. Les habitations sont isolées; les unes en bois et fer, les autres en briques, les plus récentes en pierres taillées sur place; mais toutes offrent le même genre

d'architecture : vérandas en bas et à l'étage, escaliers extérieurs aux différents côtés de la façade. Les rues sont de larges routes non pavées; les plus proches du port, plantées d'arbres magnifiques.



Vues de Boma.

Des légions de travailleurs sont constamment occupés à en faire de nouvelles, rude labeur à cause des nombreux accidents de terrain. Il ne faut, en effet, pas quitter Boma pour rencontrer des montagnes d'où la vue embrasse un vaste horizon, des vallées encore pleines de verdure, des carrières en exploitation.

Nous avons vu une centaine de noirs extrayant les pierres que la dynamite avait fait sauter par grands blocs. Ces explosions ne doivent pas être sans danger; il est vrai qu'il n'y a pas d'habitations fort proches. On fait dans la pierre de profondes entailles où l'on introduit de longues mèches; à un signal donné, le feu est mis à toutes ces mèches à la fois; ceux qui les ont allumées ont le temps de fuir.

Vendredi soir.

Nous partirons demain matin par le *Héron*. Ce même bateau retourne ici le lendemain et va porter la correspondance au Congo portugais. Je compte donc vous envoyer cette lettre *via Lisbonne*; je la confierai à saint Antoine sous l'invocation empruntée à ses Litanies : « Saint Antoine, gloire du Portugal, votre patrie, priez pour nous. »





CINQUIÈME LETTRE

Matadi. — Un quiproquo — L'hôpital des noirs. — Les Sœurs de Charité à Kinkanda. — Hôpital de la Compagnie du chemin de fer. — Education gratuite des filles. — La chapelle conventuelle et paroissiale. — Baptême et mariage. — Avantages et désagréments de la saison. — Justification du nom de Matadi.

Kinkanda, 12 juillet 1904.



ous voici depuis trois jours en famille. Le *Héron*, par lequel nous sommes venues, est un assez grand bateau, où nous avons fait bien à l'aise une route tout autre que la précédente. De Boma à Matadi, les deux rives du Congo n'offrent que des montagnes, tantôt nues et arides, tantôt couvertes de palmiers, de cocotiers, etc., et d'une brousse où nul être humain n'a peut-être encore pénétré.

A midi, nous entrons dans la rade de Matadi ; un Père Rédemptoriste nous y attend. A ma question, s'il est le Supérieur, je crois comprendre qu'il répond en flamand n'être qu'un simple Père, « een simpel pater ». Nous arri-

vons bientôt à la résidence où les autres religieux achevaient leur dîner et où l'on nous presse de commencer le nôtre. Je m'informe derechef du Père Supérieur.

« Ne vous ai-je pas dit que je suis *un Simpelaere ?* » demande en riant celui qui est venu nous recevoir. Le quiproquo s'explique : c'est en effet le R. P. Simpelaere, Supérieur des Rédemptoristes au Congo.



RADE DE MATADI.

Vers 4 heures, il veut bien nous conduire à l'hôpital des noirs, situé sur la route de Kinkanda. Cet hôpital, desservi par des infirmiers noirs, est beaucoup plus petit que celui de Boma. Les Pères le visitent chaque jour; nous sommes frappées de l'air paisible et content des malades et touchées de voir comme ils sourient au bon Père Supérieur qui a pour chacun d'eux un mot ou un geste bienveillant.

Il ne nous reste ensuite que trois quarts d'heure de montée pour atteindre *Kinkanda*. Bientôt les fillettes de

la Mission accourent à notre rencontre et ce sont des « Mbote ma Sœur » sans fin. Mère Marie et les Sœurs apparaissent à leur tour ; les démonstrations affectueuses occupent quelques instants et nous voilà au couvent, à la chapelle, aux pieds du bon, du très bon Jésus !

Le lendemain dimanche, jour de récréation en notre honneur ; promenade générale jusqu'au village de Kinkanda. Les enfants paraissent un peu plus civilisées qu'à Moanda et le système d'éducation diffère en quelques points.

Ce n'est pas ici une colonie subsidiée par l'Etat ; celui-ci profite de l'offre charitable qui lui a été faite d'élever gratuitement des filles à Kinkanda.

De temps en temps, Mère Marie en reçoit une petite troupe ; elles sont déjà plus de cinquante. On leur bâtit présentement un dortoir et une autre salle qui servira d'école et aussi de réfectoire, car on leur donne ici dans des assiettes le riz et les autres aliments qui composent leurs repas.

En attendant le nouveau réfectoire, elles mangent assises par terre, en face du lieu de récréation des Sœurs. Après leur dîner, elles s'amusent là tranquillement à enfiler des perles ou à jaser ; le soir, elles vont se livrer plus loin à de joyeux ébats.

L'œuvre principale pour laquelle les Sœurs ont été appelées à Kinkanda en 1892 est le service de l'hôpital de la Compagnie du chemin de fer. Je m'intéresse beaucoup aux détails que j'apprends ici au sujet des débuts de l'établissement. On s'y souvient avec reconnaissance de l'excellent accueil fait aux Sœurs par le directeur de la Compagnie, M. Charmanne, et par les autorités de Matadi. Rien n'avait été négligé pour rendre aussi confortable que possible leur demeure où elles furent conduites presque en triomphe. M. Ange Buysse fut leur premier aumônier.

Le chemin de fer ayant atteint son terminus en 1899, les prêtres séculiers du diocèse de Gand, qui avaient si généreusement répondu à l'appel de leur évêque, Mgr Stil-



Groupe des Soeurs de Kinkanda.

lemans, en faveur du Congo, rentrèrent en Belgique. Leur mémoire est restée en bénédiction sur le continent noir (1).

Ils furent remplacés à Matadi, à Kinkanda et dans les stations établies sur la ligne, par les Révérends Pères Rédemptoristes dont chacun connaît le zèle apostolique.

Depuis 1892, plus de mille malades ont été soignés à Kinkanda. Beaucoup se sont remis, sinon complètement, assez du moins pour être à même de rentrer dans leur patrie. Consolation suprême : sauf de très rares exceptions, ceux qui ont succombé sont morts dans les meilleures dispositions, munis des sacrements de l'Eglise dont ils avaient eu parfois le malheur de vivre longtemps éloignés.

Lundi, visite à l'hôpital; il fait très bonne impression. Pour le service des blancs, deux pavillons comprenant ensemble huit appartements. Il n'y a que trois malades pour le moment. L'un d'eux est un jeune Italien qui a eu la jambe fracassée; longtemps on a craint devoir en faire l'amputation; aujourd'hui il peut espérer marcher à béquilles. A l'instar des écoliers désireux de vacances, il annote ses jours de réclusion : 140 déjà. Pauvre garçon, puisse-t-il les mettre à profit comme jadis saint Ignace ! Pendant plusieurs mois, il a eu le courage d'écrire à sa famille d'un ton badin, sans mentionner son terrible accident, mais un sien compagnon, retourné à Turin, y a porté la funeste nouvelle. Sa mère et sa sœur lui envoient des revues pieuses et des cartes pleines de reconnaissance pour les religieuses qui le soignent. Que de prières et de larmes sans doute pour le cher enfant prodigue !...

A mesure que la civilisation progresse au Congo, les plus intelligents parmi les noirs acquièrent assez d'instruction pour obtenir des postes dans les différentes administrations. Plusieurs sont entrés dans celle du

(1) Voici les noms de ces prêtres dévoués : MM. Jean et Philippe Janssens, A. Buysse, O. D'Hooghe, E. Behiels, A. Bert, J. D'Haese.



Hôpital. — Pavillon des Noirs.

Chemin de fer; c'est pourquoi la Compagnie a construit ici, en 1902, un troisième pavillon spécialement destiné aux employés indigènes blessés ou malades. Il ne laisse rien à désirer.

Mère Marie se rend plusieurs fois par jour à l'hôpital; Sœur Jeanne ne le quitte guère. Le R. P. Van Cleemputte y remplit la fonction d'aumônier.

Quant au docteur Bourguignon, il est d'un dévouement parfait. Non seulement il visite chaque jour les malades, mais pour peu qu'il y ait un cas grave, il s'en informe presque à toute heure par le téléphone. Le docteur compte seize ans de Congo, au cours desquels il a rendu d'inappréciables services à Matadi et à Kinkanda; religieux et laïques sont unanimes à lui rendre ce témoignage.

La chapelle du Couvent, où les malades convalescents viennent à la messe le dimanche, est en même temps église paroissiale. Nous y assistons à une double cérémonie : baptême d'un homme et d'une femme, ainsi que de leur bébé; puis mariage des susdits père et mère. Après quoi, Léopold, Claire et la petite Josephine, parrain, marraine, témoins et amis s'en retournent au village tout paisiblement, presque en silence.

13 juillet.

Nous célébrons en union avec vous la fête de Révérend Père pour laquelle j'aime à croire que vous avez beau temps. Ne pensez pas que nous souffrions d'une chaleur excessive; nous sommes encore en saison sèche, un hiver relatif. Le matin et le soir, il fait frais; la nuit, on supporte une couverture; les anciennes Congolaises en prennent même plusieurs. Durant le jour, on ne sort jamais sans être muni du casque et parfois en surplus de l'ombrelle; nul besoin de parapluie, car il ne tombera pas une goutte de pluie avant la fin de septembre; il en résulte une désespérante sécheresse du sol.

Le nom de *Matadi* veut dire *pierres*, et vraiment la ville et ses environs méritent cette appellation ; nous le constatons à chaque promenade. Il pleut des pierres; c'est-à-dire que les pluies torrentielles de l'été en mettent à nu des quantités sur les chemins et les champs; souvent d'énormes et de fort belles; on dirait qu'il y a eu des



Pont de Kinkanda. — Maison du Jardinier.

éboulements de rochers en ces parages. Un marbrier ferait fortune ici... à la condition de supporter le climat et de trouver des acheteurs pour ses chefs-d'œuvre.

15 juillet.

Déception ! Nous comptions recevoir plusieurs lettres ; elles ne sont pas arrivées; peut-être nous les avez-vous adressées ailleurs qu'à Kinkanda. Je vous avoue qu'un nuage de tristesse a passé sur mon cœur, mais j'ai eu honte de ma lâcheté; nos Sœurs missionnaires vivent de

privations, et moi j'irais jeter les hauts cris pour la première !...

Le R. P. De Clercq, Provincial des Missionnaires de Scheut, descendu chez les Pères Rédemptoristes de Matadi, est venu nous faire visite ; c'est avec lui que nous voyagerons vers le Haut-Congo; nous partirons lundi matin. Je laisse une à une mes compagnes de route : Sœur Roch à Moanda, Sœur Azélie ici; mais je suis consolée en voyant chacune si heureuse dans sa nouvelle résidence. Sœur Corine qui paraît bien remise, Sœur Archange et moi, voilà donc le trio qui, pendant les semaines suivantes, bénéficiera de vos prières pour les voyageuses.



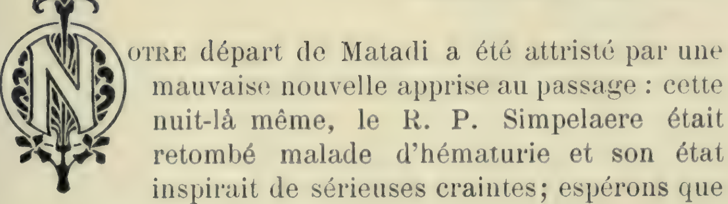


MATADI.

SIXIÈME LETTRE

Chemin de fer. — De Matadi à Tumba. — Ki Santu et ses merveilles. — Scène du train manqué. — Le pont de l'Inkissi. — Train spécial. — Déraillement inoffensif. — Arrivée à Léopoldville. — Petite méprise.

Léopoldville, 22 juillet 1904.



NOTRE départ de Matadi a été attristé par une mauvaise nouvelle apprise au passage : cette nuit-là même, le R. P. Simpelaere était retombé malade d'hématurie et son état inspirait de sérieuses craintes; espérons que cette fois encore il pourra être sauvé.

La merveilleuse voie ferrée du Congo a été maintes fois décrite. Je l'appelle merveilleuse surtout à cause des difficultés presque insurmontables qu'il a fallu vaincre et qui ont coûté la vie à tant de pauvres travailleurs. Comme beauté, elle me semble au-dessous de celles de la Suisse et de certaines parties de l'Inde.

On avance lentement et l'on s'arrête souvent. Les

RR. PP. De Clercq et Van Cleemputte sont montés avec nous ; ce dernier descend à la petite station de *Monolithe*, ainsi nommée d'un grand fragment de roche. A une autre station, nous rencontrons le R. P. Deloddere, frère de notre Sœur Gérardine ; il paraît bien portant et est heureux de recevoir de bonnes nouvelles de sa sœur.

Il n'y a régulièrement que trois trains de voyageurs par semaine et le voyage entre Matadi et Léo se fait en deux journées. A 5 h. de relevée donc, arrêt à *Tumba* où tous les voyageurs ont à se caser pour la nuit. Nul embarras pour nous : les Pères Rédemptoristes viennent chercher à la gare le R. P. De Clercq et les Sœurs de Charité et leur hospitalité est parfaite.



Le long de la voie.

Le lendemain matin nous reprenons le train, mais vers 9 h. 1/2 nous descendons à nous trois, non loin de Ki Santu. Deux Sœurs de Notre-Dame sont là pour nous prendre et nous conduire à la Mission située à une vingtaine de minutes de la ligne. La Supérieure et les autres Sœurs viennent à notre rencontre ; on s'embrasse fraternellement et c'est avec une visible émotion que la Révérende Supérieure, Sœur Ignatia, reçoit le baiser que m'a donné pour elle, à Anvers, Mme De Jonghe, sa mère bien-aimée.

Que vous dirai-je de notre petit séjour dans cette belle

Mission des Jésuites et des Sœurs de Notre-Dame, sinon que nous sommes ravies de la cordialité de l'accueil et enchantées de tout ce que nous avons vu. Après nous avoir montré en détail les installations des filles et leurs divers travaux, la Supérieure a fait demander aux Révérends Pères Jésuites que nous puissions visiter aussi la colonie des garçons.

Le mercredi matin, à 8 heures, le R. P. Butaye vient lui-même nous chercher. Aussi bon que savant, il nous consacre la plus grande partie de la journée, parcourant avec nous les ateliers et les écoles dont l'organisation est au-dessus de tout éloge. C'est le R. P. Butaye qui a composé les livres classiques, entre autres une grammaire et un dictionnaire complets pour le Haut-Kikongo, langue parlée entre l'Inkissi et Léopoldville. Sous sa direction, les livres s'impriment par de jeunes apprentis noirs, à l'aide d'une magnifique presse; un atelier de reliure est joint à l'imprimerie.



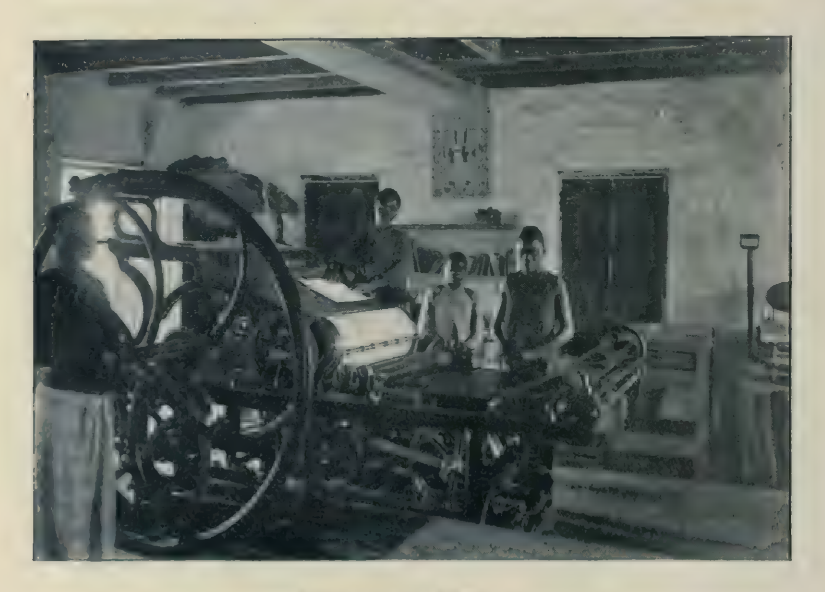
Vue de Tumba.

Ce n'est pas le jour de la leçon de musique, mais on nous régale d'une répétition extra des morceaux qui s'apprennent pour le 15 août.

Après cette sérénade, c'est au tour du Frère Gillet de nous faire voir ses cultures tant décrites et louées dans les Annales. Vraiment elles le méritent et il en fait les honneurs d'une façon qui double le plaisir des visiteurs.

Il ne se borne pas à vous montrer en bloc d'immenses plantations, mais détaille *con amore* la variété des espèces.

En fait de bananiers, par exemple : banane des Indes, de la Chine, banane d'argent, banane pomme, banane de Cuba, « qu'on ne trouve en nul autre endroit du Congo ». De même : papayer d'Afrique, papayer de Ceylan, papayer



Imprimerie de Ki Santu.

laiteux ; orange sanguine, oranger à feuilles de myrte, etc., etc.

Acajou, palissandre, balata du Brésil, arbre à thé, benjoin, vanillier, anis, sagoutier, tamarinier et cent autres choses !

Au potager, à côté des légumes européens, le topinambour, le haricot bulbeux dont on mange non le fruit, mais le tubercule, la chouchoute dont toutes les parties sont comestibles, le chou caraïbe avec tige analogue à celle du céleri et feuilles à goût d'épinards ; plus un tas de racines de gingembre.

Les fleurs ne font pas défaut; citons seulement les aristoloches, les œillets de Chine et une douzaine de variétés de dahlias. Le terrain est excellent; le Frère a soin, du reste, de l'irrigation; son jardin est entouré d'un fossé où l'eau ne manque jamais et où le cresson est toujours vert.

Fait remarquable pour un collectionneur : Frère Gillet n'est point avare de ses trésors. Sachant que Sœur Corine retourne à Saint-Trudon, il lui demande à chaque pas : « Le Père Senden a-t-il ceci et cela ? » Puis il se met à bêcher, à déraciner, à couper des jets, à cueillir des fruits et donne ordre à ses boys de tout rassembler pour que nous l'emportions.

— Il est de la famille de Mère Colette, dis-je à Sœur Archange.

— Tiens, je ne le savais pas, me répond-elle ingénument; ce n'est qu'au bout d'un moment qu'elle saisit ma pensée...

Il fait soir quand nous revenons de notre exploration.

Jeudi matin, vers 7 h. 1/2, la Révérende Sœur Ignatia et Sœur Philomène nous conduisent au point où l'on nous a descendues l'avant-veille avec promesse de nous reprendre au retour. Assises sur les caisses, longtemps nous y attendons ensemble l'arrivée du train. Enfin, le sifflet se fait entendre, chacun se lève et se tient prêt. Le train arrive à pleine vitesse et... ne s'arrête pas ! Alors se passe une scène dont les journaux congolais — s'il y en avait — ne manqueraient pas de s'égaudir.

Cinq religieuses, les bras en l'air, agitant leurs casques et leurs parapluies; sept ou huit enfants, bagages sur la tête, rageant de dépit; toutes criant au plus fort : « Arrêtez! Arrêtez ! » Les deux compartiments pour voyageurs sont bondés; en première et en seconde, blancs et noirs contemplent stupéfaits ce tableau d'effarement. Les uns ôtent leurs chapeaux pour répondre à ce qu'ils croient être une ovation; les autres nous prennent sans doute pour des égarées... d'esprit. Sœur Philomène court

après le train, espérant encore qu'il s'arrêtera; Sœur Corine, blanche comme un linge, pleure en silence; Sœur Archange s'écrie avec désespoir que nous manquerons aussi le bateau; Mère Ignatia se reproche de ne s'être pas fait donner une assurance plus formelle de l'arrêt du train.

Après toutes les attentions que la divine Providence a eues déjà pour nous, je ne puis, pour ma part, ni m'inquiéter ni me désoler. Dans ces wagons au complet, qu'eût-



Le train près de Ki Santu.

on fait de nos personnes et de nos charges de fleurs et de fruits? Nous serons mieux casées demain.

— Mais il n'y a pas de train régulier demain.

— Alors le bon Dieu en donnera un spécial pour nous.

Nous allons de pied à *Gongolo*, en traversant le magnifique pont de fer sur l'*Inkissi* (100 mètres de longueur), afin de nous renseigner auprès du noir chef de la petite station.

Il n'y aura plus ce jour-là que des trains de marchandises. Tenez! en voilà un où il n'est pas possible de nous admettre; il porte les chevaux et les chameaux de M. Syllie; le Commandant devait se trouver sur notre train manqué. Mais il est question d'un train spécial; des

informations seront prises par téléphone et l'on nous en fera savoir le résultat.

Il est midi quand nous rentrons à Ki Santu ; la réponse y arrive peu après. Oh ! que Dieu est bon ! Oui, un train réservé à certaines autorités ; mais vu notre juste réclamation, nous pourrons y prendre place le lendemain matin, vendredi. Nous allons directement à *Gongolo* cette fois.



Pont sur l'Inkissi.

Une dame et deux hauts fonctionnaires du Congo français, occupant le compartiment unique et réservé, s'étonnent de nous y voir monter ; mais le motif de cette intrusion leur étant expliqué, ils se montrent fort polis.

A 3 heures, nous sommes à *Ndolo*, dernière station avant Léopoldville. Le chef de gare vient dire aux voyageurs français que le train les conduira d'abord à *Kinchassa*, frontière, puis reviendra pour nous mener à Léo. Fort bien. On attache la locomotive à l'arrière

du train pour le faire changer de rails. Crac! il en change si bien que nous voilà hors de tout rail, immobilisés sur place. Nos illustres compagnons de voyage sont obligés de descendre et d'aller à pied à Kinchassa, et nous restons seules dans notre wagon décidément *spécial*. La locomotive et les rails sont un peu endommagés; la réparation prend du temps, mais qu'importe? Personne ne pleure cette fois; Sœur Archange est même de très joyeuse humeur : un petit déraillement sans accident, n'est-ce pas un article amusant pour le *Journal de Voyage ?*

Mgr Derickx.

A 5 heures, nous arrivons à Léo où les RR. PP. De Clercq et Beel nous attendaient depuis longtemps. Le R. P. Calon, supérieur et curé, nous reçoit fort bien et nous invite à prendre possession de l'appartement destiné aux étrangers, car l'hospitalité fait ici partie du règlement journalier.

Seule pour un moment dans la chambre, j'y vois entrer un voyageur qui enlève sa valise posée sur un des lits, en disant : « Pardon, je ne savais pas que la place était déjà prise. » Je m'excuse à mon tour et cours dire au Supérieur qu'il y a là quelqu'un, un Frère, je crois,... qui semble surpris de notre installation. Le prétendu Frère n'est autre qu'un Préfet apostolique en costume de voyage : Mgr Derickx, de l'ordre des Prémontrés. Il a logé ici la veille, mais nous cédant obligeamment la chambre, il ira dès ce soir sur le steamer *La Flandre*, qui doit l'emmener demain matin. Nous aussi, nous partirons demain; c'est la *Ville-de-Bruges* qui nous emportera sur le grand fleuve, où la bénédiction de Dieu et celle de nos bons Supérieurs continueront à nous suivre, nous en avons la ferme confiance.





SEPTIÈME LETTRE

Trois bateaux en trois jours : Catastrophe sur le premier, refuge sur le second, embarquement définitif sur le troisième. — Rencontre de la « Flandre ». — Le R. P. De Clercq. — Illusion d'optique. — Kwamouth. — Sur le Kassaï. — Berghe-Ste-Marguerite. — Chasse malheureuse — Une forge improvisée — Heureux effet de l'ignorance : dîner d'éléphant. — Cortège et pêche aux flambeaux. — Un chef de poste modèle. — Magasin de caoutchouc. — Un nouveau Robinson.

A bord de la *Ville-d'Anvers*.
Journal du 23 juillet au 9 août 1904.

Comment *Bruges* est-il remplacé par *Anvers?* Ce n'est pas une petite histoire!... Remontons au samedi 23.

Après avoir assisté à l'embarquement, sur *La Flandre*, du commandant Syllie et de ses douze chevaux, — scène curieuse et amusante, à cause de la résistance des bêtes, — nous partons à notre tour. La *Ville-de-Bruges* est un steamer de moyenne grandeur et nous n'y sommes pas mal. Rien de marquant avant le second déjeuner.

Vers 3 heures de l'après-midi, un grand choc fait tomber avec fracas une douzaine de fusils suspendus sur le pont. Chacun est debout, l'œil et l'oreille au guet; en un clin d'œil, tous les noirs saisissent leur petit bagage



Port de Leopoldville

et sautent dans la baleinière qui nous accompagne. Qu'est-il arrivé ?...

Bien que le *Congo* soit si formidablement large (40 kilomètres dans le *Stanley-Pool*, que nous traversions tantôt), peut-être même à cause de cette largeur, il est fort peu profond à cette saison et semé d'écueils, parmi lesquels une extrême vigilance ne met pas à l'abri de fatales surprises. Notre steamer a donné sur une roche et y reste accroché; il est troué en plusieurs endroits et l'eau envahit une des cales encombrées de marchandises. Deux pompes fonctionnent aussitôt sans relâche, mais l'eau entre plus vite qu'elle ne sort. Le sifflet d'alarme retentit, le drapeau blanc est hissé en signe de détresse, un coureur dépêché par la rive jusqu'au poste de téléphone le plus proche; mais point de secours possible avant le lendemain !

Le R. P. De Clercq, qui a conduit maintes fois comme capitaine le steamer des Missions, déclare qu'il n'y a pas pour les passagers péril en la demeure : assis sur le rocher, le bateau ne peut plus descendre et l'eau ne peut monter jusqu'au pont. Nous confiant en la divine Providence, nous nous remettons tranquillement sur nos chaises longues, à considérer le triste spectacle du déchargement : des centaines de caisses et de ballots d'étoffe qu'il faut, par la baleinière, déposer sur le rivage. Que de marchandises seront avariées ! Ce ne peut être de l'eau seulement que le liquide qui sort en fontaine, pendant un temps considérable, de plusieurs caisses... Nos bagages sont dans la cale restée sèche.

A 9 heures, nous allons au lit; le bruit d'une sirène nous en fait bientôt sortir. Qu'est-ce à présent? Un bateau qui stationnait au poste du téléphone, vient voir ce qu'il peut faire pour nous. Rien, si ce n'est peut-être nous broyer, car il a l'air de venir à pleine vapeur, droit sur nous; aussi notre équipage se met-il à pousser de grands cris pour l'avertir de modérer son allure. Ayant constaté notre infortune et son impuissance, il s'en retourne.

Le dimanche 24, après avoir tenté vainement de boucher les déchirures du steamer, — dont une est longue d'un mètre et demi — on se décide à décharger le reste



POSTE TÉLÉPHONE. — SUR LE FLEUVE.

du cargo. Quinze de nos caisses sont jetées parmi une foule d'autres dans la brousse du rivage.

A 5 heures après-midi, arrive enfin le *Kempenaar*, ayant à bord M. Jessen, commandant du port de Léopoldville. Il descend, examine, entend les explications du Capitaine... Venant ensuite vers le R. P. Provincial et nous, il nous demande de la façon la plus aimable si nous désirons passer immédiatement sur son bateau. Nos bagages de cabine étant emballés depuis le matin, l'offre est acceptée avec empressement.

Le *Kempenaar* ne fait pas de voyages réguliers ; c'est un steamer de réserve, vrai bijou de propreté et de bon aménagement. On nous y donne l'appartement qu'occupent à l'occasion le Gouverneur et son Secrétaire : deux chambres et un cabinet de toilette; le Père reçoit aussi une bonne cabine. Bientôt on dresse la table où le Commandant, le Capitaine et son second viennent dîner avec nous. Nous faisons honneur au repas en proclamant qu'il fait honneur au cuisinier.

« Eh bien ! dit le Commandant, je veux vous présenter cet artiste. » Et il se met à héler le *cook* qui monte lestement. C'est un bambin d'une douzaine d'années que M. Jessen a pris tout enfant et qui fait à merveille son ménage. Une petite tape sur la joue le rend plus heureux qu'un prince.

M. Jessen (protestant) est Danois; les Scandinaves sont en majorité dans la marine congolaise. Il a passé quinze ans au Congo, après avoir fait à peu près le tour du monde. Donc mainte aventure à raconter en assez bon français; il connaît d'ailleurs sept ou huit langues. Mais voyez quelle rencontre : Mme Jessen, tombée malade à Boma en 1896, a été soignée à l'hôpital de la Croix-Rouge par Sœur Corine. La Sœur se rappelle parfaitement toutes les circonstances de la maladie et de la mort de cette jeune dame, notamment comment elle fut baptisée par le R. P. Wolters, sur ses propres sollicitations et avec le plein assentiment de son mari. Le brave homme pleure à

l'évocation de ces souvenirs et remercie encore avec effusion Sœur Corine.

Lundi, jour de stoppage sur le *Kempenaar*. On attend incessamment la *Ville-d'Anvers* et voici que *La Flandre* arrive jeter l'ancre au même endroit. Partie avant nous, comme je l'ai dit, elle a dû se rendre tout d'abord à Kinchassa. Agréable surprise : Mgr Derickx, M. et Mme Syllie nous font une visite de voisinage. Ils ont eu la nuit un accident opposé au nôtre et plus redoutable : le feu a pris dans une cale pleine de bois et il a fallu pratiquer un trou pour y faire entrer l'eau.

Mme Syllie nous apporte des bonbons et nous invite à visiter à notre tour son steamer. Elle nous mène à la grande et belle cabine toute décorée de ses portraits de famille et de menus objets disposés sur des planchettes qui font office d'étagères : on dirait un salon ou un boudoir. Ceci vous fera peut-être hausser les épaules; mais songez qu'elle en a pour de longs mois de voyage par eau et par terre, et puis, elle n'est pas religieuse. C'est une jeune petite femme du monde qui a tout quitté pour suivre son mari; ne lui est-il pas permis de rendre aussi riantes que possible, pour lui et pour elle-même, leurs demeures successives ?... Nous revoyons aussi les beaux chevaux sénégalais dont l'embarquement a coûté tant de peine.

La *Ville-d'Anvers* en est à son dernier voyage; comme bouquet, elle aura l'honneur de nous prendre à bord avec une partie de la cargaison abandonnée par la *Ville-de-Bruges*. Les caisses enregistrées sous la responsabilité du Capitaine passeront avant tout; les nôtres n'étant pas dans ce cas, saint Antoine seul en reste responsable.

C'est à pied que nous nous rendons à notre nouvel hôtel, une promenade de 200 à 300 mètres le long du rivage, par le chemin des hippopotames. Ces amphibies, que nous avons entendus grogner la nuit dernière, quittent le fleuve chaque soir pour aller loger dans la brousse; ils suivent ordinairement par troupes les

mêmes sentiers. Les traces toutes fraîches de leurs énormes pieds sont très visibles.

On prépare à Léo une nouvelle carcasse pour la *Ville-d'Anvers*, mais un examen sérieux a fait constater que la machine est encore en bon état, c'est l'essentiel; passer une jambe à travers le pont, comme je le fais dès la première heure, n'est qu'un appel à la circonspection.

Certaines d'entre vous désirent peut-être savoir ce que deviendra *Bruges*, auquel nous avons fait nos derniers adieux... Quand le malheureux sera complètement dépouillé, on l'attachera entre deux bateaux et ainsi, soulevé, il sera conduit au rivage où l'on pansera le mieux possible ses plaies, puis il tâchera de regagner Léopoldville pour y être remis à neuf.

Outre nous, il y a quatre passagers à bord ; quand le capitaine, le second et le mécanicien sont présents aux repas, la petite salle à manger est bien remplie. Parmi ces passagers, citons M. Léonard, un ancien commandant qui se rend à Mpueto sur le lac Muero. Il est instructif pour nous de l'entendre causer avec le R. P. De Clercq qui, par son affabilité, se fait des amis de tous les blancs que Dieu met sur son chemin.

Pour nous aussi, le R. P. Provincial est parfait de bonté et de sollicitude. Quelqu'un nous l'avait dépeint comme étant d'une gravité austère, parlant fort peu et ne quittant guère sa pipe. Le dernier point seul est assez vrai et ne dérange personne. C'est un savant dont la modestie égale le mérite, causeur aimable et intéressant, simple et indulgent comme tous les hommes supérieurs; enfin, ce qui ne gâte jamais rien, artiste musicien et dessinateur. Il veut bien nous prêter albums et livres; croquis de paysages et de portraits; fines petites caricatures parfois.

Mais ce qui excite surtout notre admiration, c'est la grande grammaire de la langue *Luba* (parlée par les Balubas). Quel travail intelligent et persévérant ce chef-d'œuvre doit avoir coûté ! Cent cinquante pages de grammaire et de syntaxe, le double de vocabulaire! Je



R. P. De Clercq, Provincial des Missions de Scheut au Congo.

n'aurai ni le temps ni la patience d'étudier les règles, exceptions, notes et remarques sur cette langue riche et compliquée. Et dire qu'il a fallu recueillir et fixer tout cela en écoutant parler les indigènes, en notant et comparant leurs expressions, les nuances de leurs tournures de phrases !...

Sur le Kassaï. Vendredi 29 juillet.

Hier, vers le soir, nous avons atteint *Kwamouth* (*Kwa*, nom donné au Kassaï proche de son embouchure dans le *Congo* ; *mouth*, embouchure). Les Jésuites y ont une ferme-chapelle. Père De Clercq descend et il revient avec le R. P. Cus. Celui-ci porte allègrement ses 58 ans, bien qu'il en ait passé la plus grande partie en mission, d'abord aux Indes, ici depuis trois ans. Il réside habituellement avec le R. P. Van Hencxthoven à *Wombali* (Casier-Saint-Jean), d'où ils rayonnent dans le Kwango.

A Kwamouth, les garçons cultivent la terre, avec le déplaisir de voir souvent leurs plantations dévastées par les éléphants. Ces géants sont encore si nombreux au Congo qu'il n'est pas à craindre que la race périsse ; aussi la loi qui défend de les tuer n'est-elle pas très populaire. Les législateurs qui l'ont édictée, avec d'excellentes intentions d'ailleurs, n'ont sans doute pas leurs propriétés sises au pays des éléphants.

Comment marier les boys de la petite colonie sans une colonie de filles chrétiennes aux environs ? Dernièrement, dix-sept filles arrivent de plus haut, disant qu'elles désirent demeurer à Kwamouth. Fort bien, mais qui en prendra soin ? On s'adresse à une femme chrétienne :

— Voulez-vous soigner pour ces enfants et leur apprendre le catéchisme ? On fera un chimbek pour les loger.

— Oui, je le veux.

— Eh bien ! vous serez leur mère et leur institutrice.

Ainsi fait. Les filles préparent les chikwangues pour elles-mêmes et pour les travailleurs. Chacune est fiancée à un boy; si elles sont bien sages, on les baptisera et on les mariera.

Ce matin, à la demande du Capitaine, le R. P. Cus est revenu, suivi de deux chèvres à échanger contre deux coupons d'étoffe, car aucune monnaie n'a cours dans cette région. La cuisine est bonne sur le bateau; toutefois les conserves fatiguent vite, aussi ne manque-t-on pas l'occasion de se procurer chèvres et poules, œufs et légumes frais.

VILLAGE PRÈS DE BERGHE-Ste MARIE.

Nous passons devant *Berghe-Sainte-Marie*. On aperçoit encore les débris des constructions que les missionnaires, après cinq ans de travaux et de souffrances, ont dû abandonner à cause de la *maladie du sommeil*. Nous saluons par une prière la tombe de la chère Sœur Ursmarine, ainsi que nous l'avons promis au Père Baten, son frère et son digne émule.

Vu aussi de loin *Berghe-Saint-Benoit*, où furent transportés, en 1900, quelques chrétiens, dans l'espoir de reconstituer l'œuvre désorganisée, mais tous succombèrent également.

C'est incroyable comme les voyageurs inexpérimentés, tels que nous sommes, se font illusion quant aux distances. Parfois le Père nous demande : « A combien de mètres vous croyez-vous du rivage! » Nous devinons 300, 500, quand c'est 2,000 qu'il faudrait dire. Notre attention a été attirée sur des pylones en fer pour le téléphone, lesquels nous paraissaient des poteaux ordinaires, et la rivière qui les séparait ne nous semblait pas bien large. Or, ils ont 35 mètres de haut et sont établis sur des fondations cimentées de 4 à 5 mètres de profondeur; plusieurs baleinières employées pour attacher les fils ont péri dans ce travail.

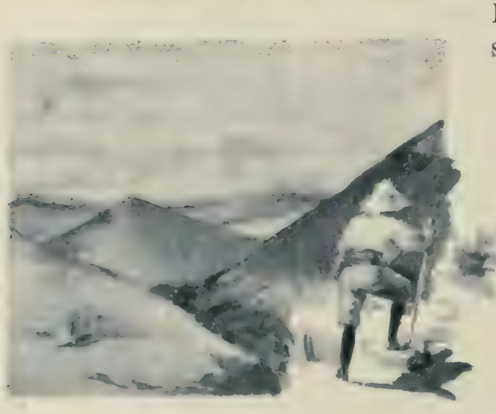
Arrêt à *Muchi*, poste de bois. Ce sera pour une heure au moins, aussi en profitons-nous pour nous dégourdir les jambes par une promenade à l'ombre des palmiers. Les nègres du bord en profitent aussi pour renouveler leurs provisions et toute la population indigène accourt étaler ses marchandises : poisson fumé, viande d'hippo séchée, manioc, bananes, etc. Les femmes ne manquent pas, chargées de bébés qui ont aux bras et aux jambes de gros anneaux de cuivre par douzaines ; le poids en dépasse sûrement celui du corps de ces pauvrets.

Notre Paul vient se poster devant nous, avec un sourire qui lui élargit la bouche jusqu'aux oreilles. Paul, c'est le jeune boy du R. P. De Clercq ; un garçonnet qui, bien qu'il ait ses parents au Mayumbe, a sollicité la faveur de suivre le Père pendant quelques *lunes*. (A chaque nouvelle lune, il fait une marque sur le bâton de son maître.) Lui aussi désire aller au marché, il lui faudrait de quoi payer,... du sel, par exemple. On retourne lui en chercher, plein une tasse. J'accompagne le gamin, curieuse d'assister à la transaction. Le sel, partagé en huit petites parts, le rend l'heureux possesseur d'autant de boules de manioc.

Encore un bout de navigation après Muchi, car mieux vaut stopper pour la nuit devant un bois qu'en face d'un village, ceci amenant presque toujours des palabres.

Nous avançons très lentement, car on ne se met journellement en route qu'à 7 heures du matin pour jeter l'ancre vers le soir; il faut s'arrêter fréquemment pour prendre du bois et celui-ci ne se trouve pas toujours préparé sur le rivage, vu qu'il y a tant de steamers à pourvoir.

Bien que nous ne restions pas oisives, les heures nous semblent s'envoler moins vite cette semaine. Ce qui s'envole, ce sont les pintades et les canards aperçus très souvent, mais à une distance qui excède la portée du fusil. Les crocodiles abondent sur les bords de la rivière; il en est parfois d'assez complaisants pour servir de bouée en faisant leur sieste sur quelque banc de sable. Quant aux hippopotames qui nagent par troupes dans le Kassaï, on tire dessus sans savoir s'ils sont atteints; en cas de blessure mortelle, la bête descend au fond de l'eau et ce n'est que deux heures plus tard que le cadavre remonte à la surface. Je vous ai dit que la nuit, c'est à terre qu'on peut rencontrer ces monstres. Hier au soir, deux jeunes passagers sont partis en guerre, espérant faire un bon coup. L'excellente affaire qu'eût été pour notre ménage un poids de 500 à 600 kilos de viande! Mais ces messieurs sont rentrés tout doucement vers 10 h. 1/2, opinant sans doute avec certain almanach, que la meilleure recette pour conserver la viande fraîche est de laisser vivre les bêtes...



VUE SUR LE FLEUVE.

La véritable chasse à l'hippopotame se fait en pirogue par des pêcheurs armés de harpons auxquels ils attachent un flotteur qui leur permet de suivre la trace de l'animal blessé.

31 juillet.

Ce deuxième dimanche sans messe (impossible de la dire convenablement ici) doit être de plus un jour d'œuvres exceptionnellement serviles.

A 9 heures nous dépassons *Bokala*, petit poste de l'Etat où une centaine de noirs viennent nous voir ou se faire voir; civils et militaires, tous sont endimanchés; les chrétiens, en fort petit nombre, portent, selon leur habitude, ostensiblement le scapulaire.

Il y a quelques années à peine, les steamers qui remontaient le Kassaï se voyaient traités en ennemis; il n'était pas rare que des flèches homicides fissent des victimes à leur bord. Immense est le progrès accompli depuis lors. Nous n'avons plus à concevoir de crainte; parfois seulement nous semblons en inspirer à quelque indigène qui apparaît isolément sur la lisière d'une forêt et prend ses jambes à son cou, dès qu'il se croit observé. D'autres fois, de petites pirogues s'éloignent à grande vitesse en nous apercevant, mais peut-être est-ce de peur d'être entraînées par le remous du steamer.

Vers 11 heures, le Capitaine s'aperçoit que la tige du gouvernail est courbée : impossible de diriger sûrement si l'on n'y remédie. Ce n'est pas une mince affaire, car cette tige pèse des centaines de kilos. Une trentaine de nègres s'attellent à un câble de fer pour la tirer sur le rivage. Là se creuse un puits où l'on entasse force bois et l'on fait un feu d'enfer pour chauffer à blanc la pièce déformée. Tandis que cette forge s'improvise, le second déjeuner nous est servi. Après quoi, nous avons le loisir de faire une étude de mœurs sur la noire troupe campée devant nous. Les nègres, réputés sales, sont propres sous plus d'un rapport; ils lavent soigneusement leurs personnes et leurs nippes partout où ils en trouvent l'occasion. Voici une femme avec son nourrisson et deux autres bambins; ils reçoivent tous un bain en règle et sont ensuite frottés avec l'huile de palme qui les fortifie,

les garantit contre les intempéries de l'air et les fait briller, il faut voir! Les ustensiles de ménage sont presque brillants aussi.

Cependant le gouvernail est sur le feu. Notre Capitaine, en apparence si flegmatique, anime les travailleurs par son exemple, frappant à tour de bras, d'un lourd pilon, sur le fer rougi; peu à peu celui-ci se redresse. Le remonter à la hauteur où il doit être revissé est encore plus difficile que le descendre; c'est sur le pont que les ouvriers viennent cette fois et ces hommes robustes y mettent pendant trois quarts d'heure toutes leurs forces. Le Capitaine ruisselle de sueur. « Vous devez être bien fatigué, lui dis-je. — Ces choses-là arrivent de temps en temps », répond-il avec tranquillité. Dieu soit béni! A 3 h. 1/2 on peut repartir.

1er août.

A midi, nous arrivons au confluent du Kassaï et du Kuango. C'est à peu près à ce point de son voyage que le R. P. Van Houtte mourut en octobre dernier; cette sainte mort fut décrite par les Sœurs qui en avaient été témoins.

Nous devons nous écarter un peu de notre route pour laisser descendre deux passagers à *Bandundu*. La Mission de *Wombali* n'en est éloignée que d'une vingtaine de minutes; le R. P. De Clercq, désireux de revoir le R. P. Van Henexthoven, s'y rend en baleinière. Il revient accompagné de la pirogue de la Mission qui porte le Frère Lombari avec une vingtaine d'enfants ravis de faire une promenade et de venir vendre les produits de leur potager.

Bandundu est un des postes de l'Etat où il y a le plus de mouvement; on dirait que c'est le port des baleinières et des petites pirogues.

2 août. Notre-Dame des Anges.

Fête de la chère maison de Courtrai et *Portiuncule*. C'est une portiuncule de patience qu'il nous faut exercer aujourd'hui. Notre steamer, comme tous ceux qui navi-

guent de ces côtés, n'a pas d'hélice, mais une roue à trois cercles concentriques, munie de larges planches pour rejeter le sable. Quoiqu'elles soient du bois le plus dur (du *tek*), ces planches s'usent à la longue ; la plupart de celles de la *Ville-d'Anvers* ont été remplacées déjà par des battants de fer. Une des rares survivantes vient de se briser ; heureusement on en possède une de rechange, mais la substitution prend près de quatre heures.

A 2 h. 1/2 on atteint *Dima*, syndicat des sociétés commerciales du Kassaï ; ces sociétés se sont réunies en une seule, si j'ai bien compris : la C. K. (Compagnie du Kassaï). L'habitude anglaise de désigner les firmes, etc., par leurs initiales s'est naturalisée ici.

Le directeur de la C. K., M. Dryepondt, qui connaît le R. P. De Clercq, vient avec plusieurs de ses agents le saluer sur le bateau et le presser de descendre. Vers 5 heures, le Père revient chargé de nous inviter à dîner avec le personnel dirigeant de la Compagnie ; mais il approuve que nous déclinions l'invitation.

P.-S.— Le dîner refusé se composait presque entièrement d'éléphant préparé de trois ou quatre façons différentes : excellent, mais dur à cuire et... à digérer. L'éléphant avait été tué par un chasseur noir qui ne sait pas lire les décrets prohibitifs.

3 août.

Passe très dangereuse : abondance de bancs de sable et de rochers. Plusieurs steamers y ont péri et nous apercevons l'épave de l'*Archiduchesse-Stéphanie*, naufragée en 1897. C'est donc encore une de ces heures où nous ressentirons l'effet de vos bonnes prières.

Au premier arrêt pour prendre du bois, scène comique : Nos gens se trouvaient devant un étalage de cannes à sucre ; le signal du départ étant donné, ils saisissent la marchandise et reviennent en courant vers le bateau, sans payer. Réclamations indignées des marchands. Le

second officier intervient, restitue ce qu'il peut attraper, on part et voilà tous ces grands enfants, voleurs et volés, se saluant par des cris joyeux.

Le moins joyeux est Paul. Le voyant revenir triomphant avec une grande canne dérobée, le Père s'élance à sa rencontre et jette son butin à la rivière; puis il lui tire les oreilles, de façon à lui imprimer dans la mémoire le septième commandement de Dieu. Quelques instants après, le moricaud monte en tapinois, se cachant les oreilles, et se glisse tout doucement dans la cabine de son maître dont il achève de nettoyer les souliers.

A l'étape suivante, marché plus régulier. Une pirogue chargée de grandes nattes vient se poster à un mètre du bateau; les amateurs offrent en échange des bouts d'étoffe, une culotte, une vieille chemise héritée d'un blanc; la défiance réciproque est telle, que vendeurs et acheteurs doivent tendre simultanément le bras et ne lâchent une marchandise qu'en saisissant l'autre.

Quel usage feront-ils de ces nattes ?... Les noirs ne peuvent loger sur le steamer; chaque soir donc, ils emportent leurs pénates et s'en vont faire, sur le sable ou dans le bois, des feux autour desquels ils mangent et dorment. Rien de curieux comme ces cortèges. J'ai vu descendre des femmes qui portaient en même temps leurs enfants et des bûches enflammées et qui pénétraient ainsi dans le fourré. En Belgique, toute la police serait sur pied pour empêcher les incendies; ici, je suppose que les anges gardiens s'en chargent.

Parfois, avant d'installer le ménage, il faut, avec le même dangereux luminaire, aller couper du bois; pour en avoir plus vite fini, c'est presque la moitié d'un arbre que quelques-uns trainent vers le bateau.

Ensuite, pêche aux flambeaux : la torche d'une main, le couteau de l'autre, ils marchent doucement dans l'eau, et piquent avec adresse les poissons retirés près du bord.

Il est un genre d'incendie très commun au Congo : faire brûler les hautes herbes sur une grande étendue est un

moyen expéditif de défrichement. Dans le Bas, déjà il nous est arrivé de suivre longtemps une route où la flamme crépitait à 3 ou 4 mètres de nos personnes, en nous gratifiant de fumée; le feu gagnait de proche en proche, sans que personne y prît garde.

4 août.

Simundane est un poste de la C. K., dont nous conserverons un excellent souvenir. Le chef de ce poste, un jeune Liégeois resté bon chrétien, est venu prier avec instances le Père et nous de descendre pour une heure chez lui. Le petit domaine qu'il quittera prochainement pour un autre, offre l'aspect le plus riant. Outre le caoutchouc, il y a planté de grandes avenues de bananiers, entre lesquelles des rectangles où le manioc, les patates, les légumes sont en plein rapport. La basse-cour est bien fournie et de belles chèvres broutent l'herbe. Pour soigner tout cela, une centaine de noirs qui n'ont pas l'air effarouché, mais un visage ouvert, prouvant qu'ils obéissent plutôt à un protecteur qu'à un tyran. Ils viennent sans gêne nous considérer, tandis que nous acceptons un verre de limonade. Nous demandons si l'on a besoin de les battre : rarement, et d'un fouet qui ne semble pas très meurtrier.

Oh ! si la Belgique pouvait envoyer au Congo une phalange de jeunes gens foncièrement bons qui, tout en s'y faisant une fortune honorable, prêtassent aux missionnaires le concours le plus efficace, celui d'une conduite exemplaire, la *vraie* civilisation y ferait des progrès rapides !

Causant de la nécessité plus ou moins réelle des châtiments corporels, notamment de la chicotte, le Révérend Père Provincial veut bien me communiquer quelques notes fort utiles sur l'éducation des enfants congolais. Je ne vous en citerai ici qu'une phrase à méditer en Belgique,

comme en mission : « Pour obtenir un amendement durable, il faut agir par l'instruction et la persuasion, et ces actions doivent être soutenues et fécondées par nos prières. »

6 août. Fête de la Transfiguration de N.-S.

Ce n'est pas le Thabor que nous avons dépassé, mais le *Mont Pogge;* peu remarquable, il doit son nom à un explorateur allemand.

Au poste où nous avons stoppé dans la matinée, M. J..., un Anversois, s'est montré extrêmement complaisant. Dans son grand magasin de caoutchouc, nous avons vu les différentes espèces de ce riche produit : caoutchouc d'arbre; caoutchouc d'herbes (provenant des racines d'une plante herbacée); caoutchouc extrait des lianes rouges et noires qu'on broie et au suc desquelles on mélange le jus d'oranges, de citrons, l'*amomum citratum* (en congolais : musunsu).

L'après-midi, autre histoire de caoutchouc !... Père De Clercq, qui observe tout, voit à la machine un échappement d'eau insolite. Ce ne sont d'abord que quelques gouttes, puis davantage. Le Capitaine averti, descend voir avec le mécanicien. Dévisser la plaque latérale du grand cylindre à vapeur, arracher la bande circulaire en caoutchouc qui se trouve être usée; à l'aide du ciseau et du marteau, en tailler une autre dans une large feuille de caoutchouc, recoller et revisser, tout cela ne prend qu'un quart d'heure pendant lequel la bonne Sœur Corine dit son chapelet avec une nerveuse ferveur. Est-elle impressionnable, pour une ancienne Congolaise !

Le soir, on jette l'ancre contre une plaine de sable si étendue qu'on se croirait encaissé dans une étroite rivière; ce n'est qu'en voyant au loin, bien loin, l'autre rive qu'on se rend compte du contraire.

Dimanche 7 août.

Court arrêt à *Mangai.* Puis encore et toujours le cri monotone du sondeur : sable! sable! des écueils à éviter avec une prudence extrême, car ils se déplacent, de sorte qu'on ne peut compter sur les indications d'un voyage précédent.

Robinson sort de sa tente pour nous saluer. C'est un ingénieur, M. Dufour, qui campe tantôt sur une île de sable, tantôt sur une autre, pour lever des plans et faire la carte du Kassaï.

8 août.

Un courant d'eau rougeâtre fait contraste avec la nuance terne du Kassaï : c'est la Luanje ou Loanje qui le fait rougir ainsi. Un peu plus loin, la *Luebe* forme la limite entre le Vicariat de Mgr Van Ronslé et la nouvelle Préfecture Apostolique du T. R. P. Cambier.

Après le diner, vent violent suivi d'une pluie battante, avec quelques coups de tonnerre sans éclairs. Il faut sauver au plus vite tout ce qui se trouve sur le pont inondé.

C'est dans cette retraite forcée que je clos ma trop longue lettre; il paraît qu'il y aura moyen de vous l'envoyer de *Basongo.*





HUITIÈME LETTRE

Deux tombes. — La fête de l'Assomption sur le Sankuru. — Concert de vampires — Palabre et fustigation. — Dieu protège les pauvres soldats! — Arrivée à Lusambo. — Mme French Sheldon. — Les bons offices du Commandant.

A bord de la *Ville-d'Anvers*, du 9 au 18 août.



C'est par un large escalier de hautes marches taillées dans le roc qu'on monte au poste de *Basongo*. Tandis qu'on porte la correspondance au bureau, nous allons prier à la tombe du R. P. Van Hove, enterré ici, il y aura tout juste deux ans demain. Elle est garantie par une petite clôture de bois et entourée de jeunes plants de bananiers. Nous y faisons tomber quelques semences d'immortelles emportées de Kinkanda : qu'elles germent et fleurissent, humbles symboles d'une gloire impérissable !

Nous regrettons de ne pouvoir visiter de même à *Butala* les restes du R. P. Chappel ; on ne s'arrête pas. *Butala* est sur le *Sankuru;* c'est sur cet affluent du Kassaï que nous voguons depuis Bena-Bendi. A *Isaka* et à *Ifuta*, rien de marquant.

15 août. Fête de l'Assomption.

Privées de toute cérémonie religieuse, nous pensons doublement aux belles solennités que vous aurez en l'honneur de la Reine du Ciel. *Salve Regina !*... Hormis les missionnaires, est-il quelqu'un sur le bateau qui songe à prier et à chômer?... Grand nettoyage, au contraire, lessive et repassage par tous les boys, car le terme du voyage approche.

Arrivés hier au soir à *Bena-Debele*, nous n'y avons pas eu trop bonne nuit. D'abord concert des *tailleurs de pierre* : c'est ainsi que nous surnommons les vampires, parents aux chauves-souris, je crois. Ces vilaines bêtes, suspendues aux arbres, la tête en bas, font entendre sans interruption un bruit analogue à celui du marteau frappant la pierre. Puis, écho lointain d'altercations assez vives...

Au matin, nous apprenons qu'il y a eu, entre les gens du bateau et ceux du village, une palabre assez grave pour que le chef du poste soit venu porter plainte au Capitaine. Tribunal et jugement. Le cuisinier et un mécanicien, reconnus coupables, sont condamnés aux vingt-cinq coups réglementaires de chicotte. La *chicotte* est une lanière en cuir d'hippopotame sous laquelle le sang jaillit bientôt, quand elle fonctionne dans la main vigoureuse d'un noir. Nous avons soin de ne pas assister à l'exécution.

Après avoir passé la rivière et le poste de *Lubefu*, nous approchons de *Dumbi*, mais voilà que le steamer s'enfonce si profondément dans le sable qu'il n'y a plus moyen de bouger. Il n'est pas rare d'être arrêté ainsi pendant plusieurs jours; heureusement nous n'en avons que pour deux heures.

Le dîner est exceptionnellement soigné aujourd'hui. Serait-ce à l'occasion de la fête?.. Quand nous prononçons le mot d'*Assomption*, le Capitaine a l'air tout interloqué. Pauvre brave homme! C'est un Suédois, aussi exempt de blague qu'un capitaine peut l'être. Non, ce n'est pas en l'honneur du 15 août que le cuisinier nous traite si bien ;

on prétend que c'est l'effet de la fustigation du matin, et que les nègres ne sont jamais de meilleure humeur qu'après une expiation qu'ils ont conscience d'avoir méritée : matière à étude pour les philosophes. C'est égal, je n'aimerai jamais la chicotte !

17 août.

A *Inkongo*, rencontre de la *Ville-de-Bruxelles*. Elle porte une troupe de soldats indigènes qui doivent aller combattre je ne sais quels révoltés. Plusieurs sont chrétiens et viennent entourer le Père De Clercq, le priant d'entendre leur confession. La chose est impossible. « En débarquant, leur dit le missionnaire, vous irez trouver tel prêtre qui pourra vous administrer les sacrements dans des circonstances plus convenables. — Mais nous serons peut-être tués!... » S'ils le sont, Dieu aura certainement pitié d'eux. Nous leur donnons des scapulaires et de petits crucifix.

Enfin *Lusambo* apparaît au loin. Nous passons devant la *Mission de Saint-Antoine*, où les Pères de Scheut sont en train de s'installer. A l'aide des jumelles, nous voyons le Père Huysmans (1), qui nous salue et se retire presque aussitôt, probablement pour dépêcher à Saint-Trudon un courrier chargé de nous annoncer.

Lusambo, qu'on longe avant de jeter l'ancre, est d'un aspect pittoresque et gracieux. Echelonnées dans la verdure, les constructions en briques rouges et blanches y ont un caractère différent de tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Cette ville est le chef-lieu du district de Lualabo, la résidence des autorités civiles et militaires de la région.

En l'absence du Commissaire, c'est son adjoint supérieur, M. Cnitelius, qui vient à bord présenter ses hom-

(1) Le R. P. Huysmans est mort à Saint-Antoine de Lusambo le 17 mars 1905. Il était au Congo depuis 1898.

mages et ses services. Il nous invite à dîner chez lui le soir et prête une pirogue au Révérend Père Provincial pour aller quérir le Père Huysmans à *Saint-Antoine*. Une heure après, M. Cnitelius revient chercher les Sœurs. A la descente du bateau, il nous présente *M*[me] *French Sheldon*, journaliste américaine chargée — par qui ?... — de faire une sorte d'enquête officieuse au Congo. Ce n'est pas sa première tournée en Afrique; elle s'y est trouvée jadis en même temps que Stanley.

Munie de pouvoirs spéciaux par les autorités supérieures de Boma, M[me] Sheldon s'en prévaut largement sur les steamers et dans les postes qu'il lui plaît d'inspecter. Age : 56 ans. Costume : robe en mousseline blanche avec ceinture flottante en gaze bleue; chapeau de paille blanche à larges bords, garni de tulle noir.

C'est avec cette illustre personne que nous passerons la soirée. Elle répond à nos compliments par plus de compliments encore : un assaut de politesses où nous avons peine à nous reconnaître nous-mêmes. Je crois lui faire plaisir en risquant un peu d'anglais; naïve erreur de ma part! la conversation se poursuit donc en français...

Les deux Pères étant arrivés, on dîne à 7 h. 1/2. Présents encore : le Juge, le Docteur et M. Léonard.

Après le repas, causerie, thé, cigares pour qui en désire, sous la véranda. A 9 heures, M[me] Sheldon se fait conduire à ses appartements ; tous ces messieurs veulent ensuite escorter les missionnaires jusqu'au bateau. M. Cnitelius a eu l'attention de faire disposer des planches et même une petite pirogue pour servir de pont, partout où nous risquerions de marcher dans un filet d'eau. Lui-même, une lampe à la main, prend la tête du cortège et nous conduit jusqu'à la porte de nos cabines où nous nous confondons en excuses et remercîments.

Encore une nuit à dormir, comme disent les enfants, et nous serons à Saint-Trudon. Bonsoir donc et à plus tard.





NEUVIÈME LETTRE

Départ de Lusambo. — Premier échantillon de la route des caravanes. — Moyo! — Saint-Trudon. — La maladie du sommeil. — Le prix d'une âme. — L'hôpital. — Visite à l'ancien établissement de la Mission. — Excellent civet. — Fleurs et légumes. — Redoutable engeance. — Tableau typique. — Régal de sel.

Saint-Trudon, 19 août 1904.

MALGRÉ notre désir de quitter Lusambo hier de grand matin, il a fallu attendre jusqu'à 10 heures l'arrivée des hamacs.

Nous avons d'abord à traverser le *Sankuru* jusqu'au-dessus de l'embouchure de la *Lubi.* Pour cela, M. Cnitelius nous installe dans la plus belle des pirogues. Immense doit avoir été l'arbre dans le tronc duquel elle fut creusée : plusieurs rameurs aux extrémités; les deux missionnaires et les trois Sœurs assis bien à l'aise, à la file, sur leurs chaises longues, et encore de la place de reste!

Après cette promenade sur l'eau, commence un échantillon de la route des caravanes, au plus chaud de la journée, hélas! Le mal n'est pas aussi grand pour nous, condamnées à nous laisser porter, que pour les piétons.

Quel chemin ! Aux endroits particulièrement difficiles, nous sortons d'autant plus volontiers de nos prisons que, fabriquées à la hâte, elles ne valent pas grand'chose. Nos conducteurs sont de bien braves gens; ils nous aident avec autant de douceur que d'adresse et, au besoin, de force musculaire. Les obstacles franchis, si je veux par plaisir marcher encore, je m'entends interpeller d'un ton si suppliant : « Mama ! mama ! » que je me laisse ensevelir de nouveau, par condescendance.

Nous traversons deux villages dont toute la population accourt incontinent. Nul ne répond à mon *Mbote*; c'est *Moyo* qu'il faut dire en ce pays; va pour *Moyo* ! (Salut, bonjour). Toute la caravane se rejoint devant une hutte qui sert d'auberge aux porteurs. Les deux Pères, ruisselants de sueur, vont quelques pas plus loin demander à boire chez un chrétien. En Belgique, avaler en pareille occurrence un grand verre d'eau froide, passerait pour une imprudence mortelle; ici, l'on n'en éprouva d'autre mal que de transpirer encore davantage, tout en se procurant l'illusion de s'être rafraîchi.

A 1 h. 1/2, nous nous retrouvons en face de la *Lubi*. Tandis que nous la traversons, le personnel de Saint-Trudon accourt sur l'autre rive et bientôt nous saisissons les mains tendues pour nous aider à gravir le talus, où l'on enfonce dans le sable jusqu'au-dessus des chevilles. Les enfants, arrivées les premières, dansent de joie en revoyant Sœur Corine. Mère Albanie et les Sœurs, le R. P. Senden, Supérieur de la Mission, et les autres Pères suivent de près.

Grâce à Dieu, tout le personnel est sur pied. Douze ans de Congo donnent à Mère Albanie le droit de paraître un peu fatiguée; elle en remontrerait pourtant à plus d'une jeunesse. Sœur Mélaine, qu'on nous avait dit malade, n'a pas l'air fort souffrant ; les trois autres Sœurs ont maigri, mais se portent bien.

Après avoir dit à Notre-Seigneur qu'Il est bien bon d'être si bon, nous restaurons un peu notre toilette et —

de grand appétit — nos estomacs; puis nous causons, puis nous prions, puis nous causons derechef et ce cercle nullement vicieux aboutit à une nuit excellente.

Aujourd'hui, on a fait connaissance avec la Mission. La Communauté est pauvrement, mais assez confortablement logée; les constructions sont de briques, les toits de longues herbes ; des nattes sur la terre battue remplacent le plancher. La chapelle est toute petite, mais très propre; journellement on y célèbre deux messes, quoique les Pères aient aussi leur chapelle. Il y a toujours ici plusieurs missionnaires, Saint-Trudon servant en quelque sorte de noviciat à ceux qui arrivent de Scheut en destination du Haut-Congo, comme à Moll-Sainte-Marie (Mayumbe), on initie ceux du Bas-Congo à la vie des missionnaires d'Afrique.

A Saint-Trudon, les Sœurs n'ont la garde des enfants que pendant la journée, la Mission se composant de familles. Chaque matin, chrétiens, catéchumènes et païens arrivent; on leur fait le catéchisme et on leur distribue de la besogne selon leur âge et leurs aptitudes.

Les femmes déposent leurs bébés à côté d'elles, interrompant le travail pour les nourrir non seulement de leur lait, mais de poignées de maïs écrasé, de quoi les étouffer, nous semble-t-il... Non, de quoi leur donner un ventre bien rebondi, ce qui est l'objet principal de la sollicitude maternelle. Une mère désolée veut-elle vous convaincre que son enfant est malade : « Voyez! dira-t-elle, il n'a plus de ventre! »

La grande et triste occupation ici est le soin des *malades du sommeil*. Il nous tardait de les voir. L'hôpital — ou l'ensemble des chimbeks de sticks et de paille ainsi qualifié — est à vingt minutes du couvent. Quel spectacle! Tout ce qui a été écrit à ce sujet ne peut en donner une juste idée; une description du R. P. Handekyn, publiée il y a quelques mois dans les Annales de Scheut, est ce qui approche le plus de la navrante réalité.

Les malheureux sont sortis de leurs chimbeks pour être lavés et soignés. C'est Mère Albanie qui revendique le droit de diriger cette besogne : vous savez qu'il n'est pas possible de trouver un cœur plus dévoué, surtout pour les pauvres malades. Sœur Gérulpha est son aide principale et ne se montre pas moins héroïque ; rien ne la rebute dans cet amas de misères physiques et morales. Les autres Sœurs s'estiment d'ailleurs heureuses de pouvoir aider à l'hôpital, quand les travaux de la Mission le permettent.

Et le système d'*isolement* que j'étais ardente à préconiser en Europe ?... Je n'ai pas cessé de croire qu'on devrait l'appliquer d'urgence à la première apparition du mal ; mais au point où les choses en sont venues ici, impossible ! On ne songe plus qu'à tirer du fléau l'avantage du salut de tant d'âmes.

Tous les villages environnants sont atteints et, pour empêcher qu'on ne s'y débarrasse des malades en les jetant dans la brousse, les missionnaires payent deux brasses d'étoffe (2 à 3 mètres) pour chacun de ceux qu'on leur apporte : parfois une centaine en un seul mois ! Une âme en échange d'un bout d'étoffe !... Voilà pour ceux qui aiment Notre-Seigneur une bonne occasion de lui prouver leur dévoûment en secondant les missionnaires dont les faibles ressources sont évidemment insuffisantes...

Le docteur Broden a passé plusieurs mois à Saint-Trudon, se livrant à des études consciencieuses. L'autopsie des cadavres et l'analyse du sang lui ont fait découvrir en certains cas — pas en tous — le microbe incriminé. Quant à la transmission par la piqûre de la mouche *tsé-tsé*, comment expliquer qu'elle n'existerait que parmi les noirs ?... Chose tristement curieuse : beaucoup passent par une période de folie, parfois furieuse, où ils deviennent dangereux au point qu'il faut les mettre à la chaîne.



Hopital des dormeurs.

20 août.

Bonne fête de saint Bernard! Laissez-moi vous dénoncer l'absence complète ici d'une statue de notre grand patron... Union toute particulière de prières en ce jour; quel bonheur de le passer en communauté!

Que ne puis-je vous offrir un bouquet des superbes lis blancs striés de rouge, qui embaument la cour d'un parfum suave et pénétrant, aux premières heures de la journée surtout. Le soleil leur enlève bientôt cet arome matinier, ils s'inclinent et se flétrissent, mais le lendemain de nouvelles couronnes de ces fleurs élégantes charment les yeux et l'odorat.

Une espèce de lis toute différente et plus durable croît à l'ombre des bois; on dirait du cuir jaune-brun, finement tacheté de rouge; impossible d'en sécher pour un herbier : les pétales fort épais cassent tout net.

Dimanche 21.

Grand'messe à 7 heures, à la chapelle des Pères. Plusieurs centaines d'indigènes grands et petits y assistent. A 8 heures, excellente conférence spirituelle par le R. P. Handekyn, directeur des Sœurs (frère de notre chère Sœur Alba, décédée à Luluabourg).

L'après-dîner, on nous fait voir le potager; les légumes poussent bien et l'on voudrait recevoir de nouvelles semences... Il est tant plus agréable et plus économique de manger des légumes frais que des conserves venues d'Europe. Quant aux pommes de terre, on en trouve ici de fort petites, mais bonnes, croissant facilement; on les appelle *patates de Madagascar*.

Les Sœurs ont maintenant une bonne nourriture. A part le café, l'eau était leur seule boisson; mais depuis peu, elles réussissent à fabriquer avec le maïs et la lupuline une bière qui, sans être comparable à celle de Belgique,

doit être assez fortifiante. L'inconvénient c'est qu'après avoir coûté un grand labeur, elle ne peut se conserver que trois ou quatre jours.

A 5 heures, salut ; même affluence que le matin. Nous sommes à genoux par terre, à la porte de la chapelle.

25 août.

Hier au soir, comme je récitais mon chapelet à la cour, au clair de la lune, je me suis arrêtée devant un tableau typique. Deux malades nouvellement apportés étaient accroupis devant un feu de bois; l'un d'eux avait été baptisé à cette même place une demi-heure auparavant, dans la crainte qu'il ne passât pas la nuit. L'autre tenait à la main un épi de maïs qu'il n'avait pas la force de porter à la bouche et le sommeil lui faisait pencher le corps en avant, de telle sorte que je craignais à tout moment qu'il ne tombât dans le feu, mais il était sous la garde du *sentry* (sentinelle). Celui-ci, après avoir mis en sûreté dans un arbre une antilope fraîchement tuée, vient s'asseoir sur un escabeau, armé de sa pipe à grande calebasse et d'un petit instrument de musique que presque tous les noirs fabriquent pour leur agrément et celui des autres (?). Il a de plus sous sa surveillance une femme accusée de vol, dont le procès s'instruira demain. On a trouvé chez elle un panier d'arachides dont elle ne peut justifier la provenance et qui doit avoir été escamoté chez nous par un sien ami. Elle est assise là tranquillement à grignoter du manioc, un bébé sur les genoux, en compagnie d'une autre matrone et de deux gamins du village.

Je les quitte pour aller à la méditation. La fête de saint Barthélemy me rappelle l'histoire entendue le matin, d'un petit chef écorché par d'autres chefs qui le considéraient comme délateur et qui, par un raffinement de cruauté, couvrirent de piment sa chair sanglante.

Jeudi 26.

Plusieurs fois déjà je suis retournée à l'hôpital. Ce matin, j'y suis arrivée à temps pour assister au réveil des malades; ils sont en moyenne cent quarante.

Je passe d'un chimbek à l'autre avec Sœur Gérulpha, qui constate d'abord les décès : deux seulement aujourd'hui, c'est le minimum. Il s'agit ensuite d'éveiller ceux qui dorment autour des bûches à peu près éteintes, appuyés l'un sur l'autre ou couchés dans la cendre. Ce n'est pas chose facile que de les faire sortir du chimbek qui doit de toute nécessité être rendu propre avant qu'on y remette les nattes écurées et séchées au soleil. Ce nettoyage des nattes est une besogne à laquelle du moins Sœur Gérulpha permet qu'on l'aide un peu. Je puis aussi accompagner les malades qui marchent encore, afin qu'ils aillent se laver au ruisseau dans le bois voisin. Après quelques pas, ils sont tentés de s'asseoir, mais il vaut mieux les encourager au mouvement. Ceux qui ne sont plus en état de marcher, sont lavés un à un, de la tête aux pieds, devant les chimbeks, des touffes de feuilles de bananier remplaçant les éponges qu'il serait impossible d'avoir en assez grande provision. On soigne ensuite leurs plaies et ils reçoivent leur nourriture dont ils se montrent encore avides pour la plupart. L'après-midi, une seconde distribution de rations a lieu; plusieurs femmes s'occupent presque uniquement à la Mission de préparer du manioc, du riz, etc., pour l'hôpital.

Les jeunes Pères Vervaecke et Van Nimmen ont chacun leurs jours pour aller catéchiser un peu les malades, baptiser et enterrer. Ils y mettent toute la ferveur de leur zèle apostolique. (Le premier a fait ses études au collège de Courtrai.)

Nous assistons à l'enterrement d'un enfant. Que de tombes! et il faut sans cesse en creuser de nouvelles. Plusieurs baptêmes ensuite; nous pouvons indiquer les noms à imposer cette semaine. Ceux de nos chers Supé-



Groupe de dormeurs de Saint-Trudon.

rieurs de Gand ayant été donnés et redonnés, nous proposons ceux des Supérieures de plusieurs affiliations et d'autres insignes bienfaiteurs et bienfaitrices.

En revenant de l'hôpital, nous allons voir un bébé nouvellement né et baptisé ; bientôt il s'envolera au Ciel, et sa mère, qui n'a pas même le courage de le regarder, le suivra de près. Nous constatons que ce n'est pas une farce de dire que les enfants des nègres naissent à peu près blancs et noircissent au bout d'une semaine ou deux. Parfois une mère, à qui l'on demande pourquoi elle tarde à faire baptiser son enfant, répond : « Il n'est pas encore noir. »

Après 4 heures, très agréable promenade à la montagne où s'étaient établis les Pères avant leur installation ici en 1899. Nous trouvons au sommet quelques débris des maisons construites alors, et trois ou quatre chimbeks entièrement recouverts de longues herbes, avec une seule ouverture de 75 centimètres de haut environ. De loin, on dirait des meules de foin de *chez nous*.

Une dizaine d'indigènes occupent ces huttes ; dès qu'ils nous aperçoivent, ils disposent par terre des tronçons de bois pour nous servir de sièges. Nous mourons de soif ; une Sœur abat quelques goaves et l'on me consulte pour savoir s'il est permis de les manger. Je ne crois pas mal faire en donnant une réponse *mordante*... Sur quoi, ces gens nous en apportent encore plusieurs ; ils sont bien bons vraiment — les gens et les fruits !

La descente de la montagne est rapide à mon gré, mais il faut s'habituer à l'exercice. Le numéro le plus charmant du programme, c'est le retour en pirogue sur la *Lubi* ; nous débarquons à la Mission vers 6 heures.

Pour souper, un civet de... singe. C'est excellent et je vous engagerais à en essayer, si la recette ne commençait comme toute recette respectable : « Ayez un singe... » C'est le quatre-vingt-treizième quadrumane que les chasseurs sont venus vendre à la Mission cette année.

Au Bas-Congo, nous avons vu des singes apprivoisés ; il

semble impossible de réduire à ce point celui dont on m'a fait cadeau ici. Ce pauvre petit exilé des bois a peur de tous et de tout. Il n'est heureux que le soir, alors que pour l'empêcher d'être volé ou dévoré, je l'attache à un grand arbre : en un clin d'œil, il a grimpé jusqu'au sommet. Faut-il en conclure que les animaux, comme les hommes, sont plus sauvages dans le Haut que dans le Bas?... Il y a certainement une différence entre les tribus de ces régions et celles que nous avons vues d'abord et l'on y vit toujours un peu sur le qui-vive en songeant aux révoltes d'il y a quelques années.

En ce moment, il n'y a pas lieu de trembler à Saint-Trudon, sauf pour un léopard qui rôde aux environs. Pour moi, je dors tranquille, malgré le léopard, malgré aussi le chant nocturne de certains insectes plus gros que des hannetons; je croyais d'abord à la présence d'un oiseau au dortoir.

Ce qui est un bien autre fléau, ce sont les *chiques*. Vous les connaissez de réputation; moi, par fâcheuse expérience. Je ne puis pas encore trop me plaindre de leur importunité; mais plusieurs Sœurs en ont déjà tant souffert que leurs pieds endoloris peuvent à peine supporter les chaussures habituelles.

28 août.

Assisté à l'hôpital au baptême d'un gentil garçon d'une douzaine d'années. Il comprend tout ce que lui dit le Père Vervaecke et, après la courte explication de chaque point de la foi, il répond avec de grands yeux brillants : « Je le crois ! » A ma demande, il reçoit le nom de Maurice. Hélas ! un sommeil de mort l'assoupira bientôt...

Mère Albanie veut me procurer le plaisir d'une distribution de sel aux malades. Comme je suis peu familiarisée avec ces noires figures, on en profite pour se présenter deux ou trois fois, avalant au plus vite la pincée reçue ou la cachant dans une main, tandis qu'on tend l'autre.

Hommes, femmes et enfants retrouvent assez de forces pour réclamer ce précieux bonbon et il y aurait presque *palabre*, si la Mère ne venait à mon secours.

Le sel que les indigènes retirent des cendres de certaines plantes qui flottent sur l'eau dans les rivières et les marais, diffère essentiellement du nôtre : le chlorure de potasse y domine.

1er septembre.

Les hommes de Luluabourg sont arrivés. (Il en reste peu d'assez robustes à Saint-Trudon pour servir de porteurs.) En conséquence, il vient d'être décidé que demain, premier vendredi du mois, nous partirons sous la protection du Sacré-Cœur, le Révérend Père Provincial, Père Handekyn, Sœur Archange et moi.



DIXIÈME LETTRE



Cortège original. — Règlement des journées et organisation du service sur la route des caravanes. — Beautés et accidents de la route. — Cuisine et logement. — Différentes manières de passer l'eau. — Thsimanga. — Ave Maria! — Les domaines de Kanioka et de Ngufulu. — Pourquoi les aiguilles de la montre ne marchent pas assez vite. — Passage de la Lulua. — Repos mérité.

Journal du 2 au 9 septembre.
Samedi soir, 3 septembre.



C'est donc hier matin que nous avons entrepris la fameuse route des caravanes. Cette route dont on a voulu nous faire peur, le chagrin de voir les pauvres noirs nous tenir lieu de chevaux m'empêche seul de la trouver fort amusante. Je tâcherai de vous la décrire quelque peu.

Notre caravane se compose de cent vingt personnes; la plupart des hommes vigoureux, quelques jeunes boys et deux ou trois femmes.

Au départ, la Communauté et une centaine de garçons et de filles de Saint-Trudon nous ont accompagnés pendant une vingtaine de minutes. Rien de plus curieux, de plus original, de plus pittoresque que ce cortège gravissant le sentier qui court en festons sur les collines.

Le costume tout à fait élémentaire des indigènes offre pourtant bien des variétés. Outre les divers tatouages, il y a les plumes dans leurs cheveux bizarrement arrangés, les peaux de singe ou de civette à la ceinture, les colliers de perles ou de dents de léopard, les sonnettes et les cale-

basses, etc., etc. Armés de fusils ou d'énormes coutelas, ils portent sur la tête, ou deux à deux sur les épaules, à l'aide d'un bambou, les caisses, ballots, paniers et sacs de tout calibre. Quarante hommes font le service des hamacs. Enfin, tous — y compris nous-mêmes — sont munis d'un bâton de voyage d'un mètre et demi à deux mètres de long.

Voici quel sera l'ordre du jour habituel : lever à 4 h.; déjeuner à la belle étoile et pied levé pour le départ. Cinq ou six heures de marche, avec la ressource du hamac à volonté; les porteurs suivent toujours de près, ne demandant pas mieux que de nous emporter à la course; marcher en accommodant leur allure à la nôtre les ennuie bien davantage.

En arrivant au village désigné pour l'étape, nous prenons aussitôt possession des chimbeks laissés à la disposition des voyageurs et nous faisons allumer un ou plusieurs feux de bois pour la préparation du dîner. Nous avons emmené deux cuisiniers; malheureusement, le plus habile, tombé malade dès le premier jour, a dû s'en retourner; Sœur Archange a pris la fonction sur elle.

Si l'on se remet en marche l'après-midi, ce n'est jamais pour longtemps; on se repose dans les chaises longues, on prie, on cause, on écrit même, comme vous voyez, jusqu'au souper pour lequel la table se dresse au dehors, le soleil n'étant plus à redouter. Entre 8 et 9 heures, on s'étend sur les malles-lits, avec grand plaisir et bonnes couvertures, une draperie quelconque étant suspendue devant l'unique ouverture du chimbek.

Le premier jour, il y avait deux bons gîtes; aujourd'hui chez *Ngongo* (nom du chef du village), un seulement est convenablement propre; les Pères veulent absolument nous le laisser et loger sous un hangar.

Nos repas ne sont pas des collations de carême. Nous avons de grands pains qui, grâce peut-être au manioc et au maïs entrés pour une bonne part dans la pâte, ne durcissent pas trop vite. On nous a munis de café, de riz, de

conserves ; nous immolons des chèvres et des poules et les bananes servent de dessert.

Quant aux domestiques, quelle altesse belge en a pour son service un si grand nombre et d'aussi bien disciplinés ? Les charges ont été distribuées au départ et pas un seul rappel à l'ordre ne sera nécessaire. Aux premières lueurs du jour, le *cook* a soin de l'eau bouillante, Sœur Archange fait le café et moi les tartines — seule opération culinaire de ma compétence. Une lanterne suspendue à un poteau éclaire le commun déjeuner pour lequel chacun choisit un siège à sa taille ; les pliants étant trop bas pour ma grandeur, je leur préfère la caisse au pain, surmontée d'une marmite renversée.

Nous n'avons pas avalé la dernière bouchée que les boys font invasion dans les chimbeks pour remplir, sans qu'il faille s'en occuper, leurs offices respectifs. Les uns replient les lits, les autres enlèvent les malles, les provisions et les ustensiles ; vous pouvez partir sans jeter un coup d'œil en arrière. Un bout de bougie à la main, ils inspecteront les moindres recoins et vous apporteront jusqu'à un chiffon oublié. Si les noirs sont nés voleurs, il faut que la grâce ait déjà bien surmonté la nature chez ces braves chrétiens !

Lundi 5 septembre.

Rude journée que celle d'hier. Pas de messe, mais des œuvres serviles ! La veille, nous avions eu à descendre et à remonter un ravin de 60 mètres au moins ; trois autres, plus profonds encore, éprouvent notre courage. Renonçant au hamac, il faut s'aider des pieds et des mains, du bâton et parfois même d'un bras étranger. Un des vétérans de la troupe a été spécialement chargé de mon auguste personne, et c'est qu'il prend son rôle au sérieux ! Ne me quittant jamais d'un pas, il ne m'impose point ses services quand je témoigne pouvoir m'en passer, mais au moindre

obstacle sérieux, il m'aide d'une façon parfaite. Se présente-t-il un large ruisseau à franchir, tandis que Sœur Archange cherche un gué ou parlemente, Tshimanga m'emporte sur son dos. Peut-être ses compagnons lui lancent-ils des quolibets, comme ma compagne m'adresse des taquineries, mais nous sommes une paire de philosophes antiques !...

Quelle belle nature dans ces fourrés! Hauts palmiers, sous la protection de troncs plus gigantesques encore ; arbustes chargés de grappes violettes ou de fleurs blanches étoilées; tiges rampantes et grimpantes aux corolles délicatement nuancées; presque partout une fleurette bleue qui, à l'instar du myosotis, semble nous dire, de la part du bon Dieu et de la vôtre : « *Ne m'oubliez pas.* » Oublier! on ne le pourrait guère quand même on le voudrait, et on ne le veut pas du tout... Les grillons cessent leurs nocturnes pour écouter la prière du matin des petits oiseaux nichés dans la verdure; un perroquet jacasse, un singe proteste; peut-être est-ce un serpent qui siffle, enroulé sur la branche dont s'écartent les brillants papillons...



PORTEURS DANS LA BROUSSE.

Vers midi, nous touchons les premières à *Kalamba* (les Pères se faisant beaucoup moins porter que nous). Kalamba est un gros village où viennent d'arriver bon nombre de porteurs de caoutchouc. Ils ont déposé leurs charges près du chimbek où nous devons entrer et se sont

couchés à l'ombre tout autour; ils en ont bien le droit, me semble-t-il. Ainsi n'en juge pas mon Tshimanga. Transformé soudain de chien fidèle en lion irrité, il s'élance sur eux et les apostrophe avec véhémence, pour les obliger à déguerpir; c'est presque une palabre en notre honneur. Baguette à la main, il force ensuite une escouade de garçons du village à nettoyer le chimbek.

Ce n'est toutefois que pour une courte halte. Après le dîner, le ciel devient si noir qu'on juge prudent de repartir pour être à *Mukadi* avant la tempête. Heureusement! à peine sommes-nous à destination que l'orage éclate et, bien que le sable boive avidement l'ondée, notre chimbek se trouve bientôt séparé par un lac de celui des Pères. Le R. P. De Clercq craint la foudre depuis qu'il a été témoin de plusieurs terribles accidents; deux formidables coups nous font supposer qu'il tremble bien un peu... Quand nous l'interrogeons ensuite, il se rit de nous, disant qu'au Congo ceci s'appelle à peine un orage.

Nous nous retirons de bonne heure avec l'intention de bien dormir, mais voilà qu'un vent violent s'élève et que la pluie pénètre par un défaut du toit de paille, précisément au-dessus du lit de Sœur Archange. Dormir sous un parapluie, c'est charmant... à raconter le lendemain.

Ce matin, au départ, il faisait frais et obscur. Plus de ravins; d'étroits sentiers à travers des herbes de 2 mètres de haut; elles nous caressent si obstinément la figure que nous bénissons Dieu de les avoir à peu près séchées. Lorsqu'il fait jour et que je prie mes porteurs de me laisser descendre, ils me montrent de gros nuages présageant une *tornade*, et ils n'en courent que plus fort. Je fais des sauts de carpe dans la machine pendant près de deux heures; après quoi, je me moque de la tornade imaginaire et mets pied à terre.

Ici, à *Kafambo*, nous sommes installés dans un vrai palais rustique : grand chimbek à deux compartiments pour les Pères et pour nous, séparés par un vestibule tout juste assez large pour y poser notre petite table.

Mardi 6 septembre.

Au sortir d'une forêt, il faut traverser l'eau sur un pont de branches qui, pour être mieux conditionné qu'au temps où Sœur Humilienne faillit s'y noyer, ne laisse pas de provoquer de ferventes invocations aux bons anges. Mon ange gardien noir ne me fait pas défaut : en essayant chaque branche avant de m'y laisser poser le pied, il risque de passer lui-même sous le pont. Pas d'accident, grâce à Dieu, et l'on n'en chemine que plus allègrement ensuite.

Impossible de marcher toute la matinée pourtant. Sœur Archange étant montée un instant avant moi dans son hamac, mes porteurs veulent à tout prix la devancer; la lutte s'engage, course folle où ils ne s'inquiètent pas des bonds qu'ils m'occasionnent. Je suis détraquée, démolie, fracassée, quand ils consentent à s'arrêter et il faut que je me livre à plusieurs exercices gymnastiques avant que mes jambes retrouvent leur équilibre. Et les reins! et l'estomac!.. Au dîner pourtant, je constate avec satisfaction que ce dernier n'a contracté aucune infirmité sérieuse.

Tshiniama est un très grand village. Nous en avons passé deux autres non moins considérables, situés sur une assez large route que par ordre de l'Etat on s'occupe d'établir dans cette partie du pays. Les chefs des villages viennent ordinairement nous gratifier de leur « moyo » ; le mot est congolais, mais le geste qui l'accompagne, européen : salut militaire emprunté à nos soldats.

A chaque étape, on nous fait des offrandes : bouc, chèvre, porc ou poule; de très grandes bananes aussi, meilleures étuvées que crues. En échange de ces cadeaux, les missionnaires donnent du sel et des étoffes. La plus grande partie de la viande sert à régaler les porteurs et l'empressement avec lequel ils s'en partagent jusqu'à la dernière fibre prouve combien leurs instincts carnassiers restent vivaces.

Vous vous figurez sans doute que nous avons fort chaud : pendant une bonne partie de la journée, au soleil, oui; matin et soir il fait frais et la nuit presque froid.

Mercredi 7.

Route des plus accidentées. Tshimanga ne veut pas toujours que j'essaye des ponts scabreux; il préfère avoir de l'eau jusqu'à mi-corps en me portant. Si haut qu'il me hisse sur ses épaules, mes souliers reçoivent une ablution dont ils avaient précisément besoin. Pour les sécher, voici un sentier facile où je crois pouvoir marcher la tête haute. Holà! je m'accroche à un rien et roule, roule, roule... Je me relève un peu étourdie et me secoue en me félicitant de n'avoir eu que les noirs pour témoins de la manœuvre. Ni mon costume ni moi, nous n'avons besoin de l'avertissement du mercredi des cendres pour nous souvenir que nous ne sommes que poussière!

Large avenue de bananiers : ce doit être l'entrée d'un poste où nous n'avons pas l'intention de nous arrêter. Le hamac marche en train express; pas si vite pourtant qu'un chien de blanc (à quatre pattes) n'ait le temps de venir me dire à l'oreille que son maître arrive. En effet : invitation à stopper un moment, réponse que nous sommes trop pressées et galop ininterrompu. L'étape est à *Lualanda*.

Jeudi 8. Ave Maria!

Nos gens ont fait de la musique et dansé une partie de cette dernière nuit à passer en voyage. Dès 3 heures du matin, ils sont en mouvement et à 4 h. 1/4 on se met en route. Magnifique ciel étoilé, Orion au zénith. C'est à pareil jour, peut-être à pareille heure que la douce Vierge Marie est venue réjouir la terre : *Stella Matutina!* Les astres du firmament ne lui faisaient-ils pas cortège, en

chantant à leur manière : *Quœ est ista?* Qu'elle veuille bien me pardonner de l'avoir redit à Prime, couchée dans un hamac... Je descends quand il fait jour. Plus guère de ravins, presque toujours la plaine. Mon guide s'est blessé légèrement; il me montre que la partie supérieure de son pied saigne. Moins riche que le Samaritain, je n'ai ni vin ni huile, et en fouillant ma poche, au lieu de deniers, je ne trouve qu'un mouchoir qui puisse servir de bandage. Il en résulte que je passe avec bain de pieds inoffensif les ruisseaux qui se présentent encore.

« Vous arriverez avant nous chez *Kanioka*, un vieux type qui est de nos amis. Annoncez-nous; faites-lui mes compliments », nous a dit le Révérend Père Provincial.

Voici un très grand village où de nombreux chimbeks s'abritent parmi de superbes palmiers. Un petit vieux à barbe grisonnante s'avance en nous tendant sa main huilée. « Kanioka ?... » Réponse affirmative.

« Moyo! compliments de *mon Père* qui vient là-bas. » *Shake hands* et en avant!

Vers 11 heures, nous descendons chez *Ngufulu* dont le village n'est ni moins beau ni moins propre que celui de Kanioka. Propre?... Certainement : chaque matin, ces chefs font balayer les rues et les cours de leurs domaines; le chimbek où l'on nous dépose est bien nettoyé aussi. Les sujets de Ngufulu ont sur tout le corps les tatouages les plus bizarres; quant à lui, c'est drapé dans une couverture de laine blanche qu'il vient offrir aux Pères un bouc, de grands régimes de bananes, du vin de palme et deux belles cuisses d'antilope. Malheureusement le porteur des ustensiles de cuisine est en retard et nous ne sommes pas disposés à manger de la viande crue. Dormons en attendant!

Non, si près du terme, cela ne va pas. Le Père Provincial surtout ne peut plus tenir en place. Il va revoir son ancienne et très chère Mission, et le R. P. Cambier dont il a été le compagnon d'infortune et d'héroïsme en 1895; il retrouvera hommes faits ses gamins d'alors, et

au sein de la petite communauté dont il fut le directeur, sa propre sœur, Sœur Armelle. Rien d'étonnant qu'il regarde sans cesse sa montre et en pousse même un peu l'aiguille...

Après le dîner, vers 2 heures, commence la marche finale. A 3 heures nous sommes en face de la *Lulua*, rivière que vous appelleriez très large et qu'il faut passer par groupes, en pirogue. Bientôt après, on distingue au loin, sur la montagne, la *Mission de Saint-Joseph*. C'est le moment pour nos gens de se faire beaux : tous changent de pagne.

Déjà les chrétiens arrivent; acclamations et tapage continus jusqu'à la Mission. Le programme dressé pour l'entrée triomphale du Révérend Père Provincial ne peut toutefois se réaliser; M. Chenot, commissaire de Lusambo, ayant précisément choisi ce jour pour sa première visite officielle, il faut s'occuper de lui et des agents qui l'accompagnent. Nous en sommes d'autant moins fâchées que notre costume de coton gris est dans un piteux état. La chère Mère Amalia et les Sœurs en reculent presque épouvantées, mais nous les embrassons bien fort et elles se hâtent de nous conduire à leur demeure toute décorée de feuillage et d'inscriptions de bienvenue.

Quel bonheur d'assister le soir au salut du 8 septembre! Comme le *Laudate Dominum* sort joyeux de nos cœurs!... Le Commissaire étant parti, les Pères et les Frères viennent nous saluer. Tant que nous étions en route, nous ne sentions pas la fatigue; maintenant le repos nous sourit; nous allons le prendre de bonne heure et, pour ma part, je dors environ dix heures sans désemparer!

En arrivant, je me suis informée s'il n'y avait pas de lettres à notre adresse : rien! Vous devez avoir écrit pourtant, depuis le mois de juin. Je commence à croire qu'il y a tous les genres de postes au Congo, excepté une bonne poste aux lettres...



ONZIÈME LETTRE

La grande et belle Mission Saint-Joseph à Luluabourg. — Sérénade. — Le T. R. P. Cambier, Préfet apostolique, et son œuvre. — Le personnel noir. — Plantations. — Sépulture des Missionnaires. — L'hôpital de la Mission et l'île des Dormeurs. — Un changement d'exercice — Lapins et oiseaux. — Hommage à transmettre.

Luluabourg, 10 septembre 1904.

Quoique j'attende toujours en vain de vos nouvelles, je ne veux pas tarder à vous en donner de cette belle Mission de Luluabourg. Aussi renommée que celle de Ki Santu, elle est plus intéressante encore pour vous, puisque ce sont les *Sœurs de Charité de Gand* qui s'y dépensent depuis plus de dix ans. Ce renom n'est pas dû seulement aux Annales de Scheut, mais aussi aux lettres de notre bien-aimée Sœur Godelième : *Six ans au Congo*. La plupart d'entre vous ont lu et relu ce volume, où se trouvent décrits en un style inimitable les débuts des Sœurs à Luluabourg et les progrès de la Mission.

L'espèce de culte que les noirs avaient voué à Sœur Godelième surexcitant sans doute leur imagination, ils ont prétendu durant quelque temps qu'elle apparaissait aux champs et ailleurs... Non, elle n'y revient pas, mais son souvenir est toujours vivant ici et nous aimons à entendre parler d'elle par Mère Amalia, Sœur Humilienne et Sœur Hygine qui passèrent avec elle par les premières difficultés, toujours les plus pénibles.

Je suis heureuse de pouvoir vous dire que ces trois vaillantes missionnaires donnent sous le rapport de la santé, comme sous tous les autres, le bon exemple à celles qui sont venues les rejoindre. Les fièvres sont moins fréquentes qu'autrefois, ce qui nous porte à croire qu'on peut, jusqu'à un certain point, s'acclimater au Congo. La bonne Sœur Armelle souffre beaucoup de *sarnes* aux jambes, mais elle est si courageuse! Jamais inoccupée et toujours souriante. « Souffrir, mais c'est la seule chose dont je sois capable, » dit-elle dans son humilité; « s'il faut partir par obéissance, j'y suis prête, sinon je ne demande qu'à mourir au Congo ».



P. Bracq. R. P. Cambier. P. Vandermolen.

Mais voilà un long prélude à la reprise de mon journal. Le lendemain de notre arrivée, après le déjeuner, un imposant cortège se présente : la troupe et la fanfare! Une trentaine de soldats en beau pagne bleu, drapeau en tête, et une nombreuse phalange de musiciens.

Le Révérend Père Vandermolen, Supérieur de la Mission, dirige la musique, et le Très Révérend Père Cambier, Préfet Apostolique, souffle lui-même, à pleins poumons, dans un instrument en cuivre. On exécute avec brio la *Brabançonne*, *Où peut-on être mieux? De Leeuw van Vlaanderen*, etc. Comme intermède, décharge simultanée et étourdissante de tous les fusils.

Le Très Révérend Père Préfet veut bien ensuite nous

faire voir toutes les belles et grandes choses qu'il a créées à Saint-Joseph, avec d'autant plus de mérite, qu'on s'y trouve à une énorme distance du chemin de fer et à huit jours d'un débarcadère pour les bateaux. Nous venons d'expérimenter les difficultés du transport. Comment sont arrivées jusqu'ici les grandes chaudières pour la brasserie, des instruments pour tous arts et métiers, harmonium et piano, tant d'objets utiles qu'il est impossible de se procurer au Congo, c'est presque inexplicable!

Très intéressantes la tannerie, la cordonnerie, etc., etc. A l'aide de quelle machine amène-t-on sous le hangar des charpentiers les arbres si grands et si lourds? Nous ne tardons pas à le voir. Une cinquantaine d'hommes portent sur leurs épaules un de ces géants de la forêt; un Frère dirige la manœuvre, car c'en est une véritable, où les signaux pour tourner, s'arrêter, se courber sont indispensables.

Les Pères occupent plusieurs grands bâtiments en briques, à toits de zinc; portes et châssis de fenêtres en un très beau bois indigène. Sœur Godelieve a décrit le merveilleux ameublement que le R. P. Cambier a fait de ses propres mains.

Dans sa toute petite chambre à coucher, au-dessus du lit qu'il n'occupe guère (couchant le plus souvent tout habillé sur une chaise longue), se trouve un long et large meuble de bois peint en noir... C'est son cercueil qu'il tient prêt depuis plusieurs années. Quel homme que ce *Nganga Buka!...*

Nous montons avec lui jusqu'à l'étage supérieur de la tour qui sert d'arsenal, de prison, de magasin et d'observatoire; la foudre en a tout récemment détruit le sommet, mais sans faire de victimes ni causer de dégât aux marchandises. Parmi celles-ci, citons deux pointes d'ivoire que nous n'avons pas, à beaucoup près, la force de soulever. Elles ne sont pas plus belles pourtant que celles que nous admirons à la chapelle, servant de lampe pour le Saint Sacrement, d'ornements au banc de communion et

de bénitier. Richesse incomparable qu'un pareil décor; mais à quel usage peut-on mieux l'employer que pour le culte divin? Le reste n'est pas à l'avenant dans l'humble église que le Préfet Apostolique voudrait remplacer par un temple plus digne du Chef des chefs et Seigneur des seigneurs : *Mfidi Mukulu.*

Le potager de Père Cambier lui fournit toujours le moyen d'offrir de très agréables cadeaux à ses nombreux visiteurs blancs; Sœur Chrysole, qui le soigne spécialement, en est bien un peu fière... Il y a même des asperges! La haie fleurie du potager nous arrache plus d'exclamations encore que l'enclos même : des roses si belles et en telle quantité que je pourrais en offrir à chacune de nos Sœurs de Belgique, si seulement... elles venaient les chercher.

Pour les Sœurs, la maison en pisé a été aussi remplacée par un bâtiment en briques; elles n'y sont pas trop au large, vu l'augmentation de la communauté; leur chapelle est assez spacieuse, mais bien pauvre; il faudra que je quête pour elles à mon retour... Mère Albanie (une des premières Sœurs à Luluabourg) a peint des insignes religieux sur les grandes nattes qui servent de doublure au toit; Mère Amalia et les Sœurs ont décoré les murs du sanctuaire à l'aide d'une couleur rouge tirée du suc d'une plante forestière.

Le personnel noir de la Mission se compose de deux mille chrétiens, vivant par familles, dans des chimbeks avoisinants. A 7 heures du matin, au roulement du tambour, tous doivent se présenter; les hommes devant le R. P. Vandermolen (frère de notre Sœur Ananie); les femmes, au nombre de deux cent soixante, devant Sœur Hygine et Sœur Chrysole. Divisés par groupes, ils sont employés à divers travaux jusqu'à midi, après quoi ils peuvent rentrer chez eux, se reposer ou travailler pour leur propre compte, comme il leur plaît.

Les plus grands garçons se rendent chez les Pères; les petits, une centaine, auprès de Sœur Armelle. Quant aux

filles, deux cent cinquante environ, Sœur Humilienne s'occupe des aînées; elle les instruit à l'ombre d'un petit hangar et les conduit ensuite aux champs qu'elles apprennent à cultiver et dont les produits leur sont dévolus, afin de leur inspirer l'amour du travail.

Sœur Maurilla mène de front la direction de la lessive et l'instruction élémentaire d'une centaine de fillettes assises par terre autour de sa buanderie. On ne peut tout faire à la fois; nous avons la promesse du R. P. Cambier qu'il construira l'an prochain école et atelier en règle. Sœur Jeannette soigne les malades; Sœur Laurent, la couture, et Mère Amalia a l'œil sur tout.

Les plantations sont fort importantes ici. L'objet principal en est le *café* dont la culture, la récolte, la dessiccation et l'emballage demandent beaucoup de labeur et de soin. Un grand nombre de femmes y sont employées; d'autres cultivent le manioc, le maïs, les ignames, etc. Les palmiers et les arachides donnent l'huile pour l'éclairage et pour la cuisine. Par le filtrage, on obtient une huile de palme si limpide qu'on ne pourrait souhaiter mieux, même en Europe, pour la lampe du sanctuaire. Les bananes et les mangues abondent ici comme ailleurs et plus encore, puisque les manguiers y donnent des fruits en toute saison.

12 septembre.

J'ai dit que Sœur Jeannette a le soin des malades. Chaque matin, après l'appel, elle distribue et applique des remèdes à ceux qui se présentent; après quoi, elle se rend à l'hôpital. Vraiment, je serais tentée d'envier son poste, si je n'avais l'assurance que jamais je n'arriverais à le remplir aussi bien.

L'hôpital se compose de deux grands chimbeks et d'une sorte de magasin-pharmacie pour tout ce qui est nécessaire aux pauvres malheureux. Non seulement Sœur Jeannette soigne ceux-ci avec la plus tendre cha-

rité, mais elle les évangélise. Il faudrait la voir au milieu du préau, environnée des malades grands et petits et leur faisant réciter prières et catéchisme!... C'est elle aussi qu'on vient avertir quand un cas de maladie survient dans l'une ou l'autre famille et qu'il faut préparer à la réception des derniers sacrements. Certes, Dieu lui a choisi une belle part! mais quelle part n'est pas belle dans l'héritage des Sœurs de Charité?...



Sépulture des Missionnaires.

Aujourd'hui j'ai parcouru les plantations; elles sont superbes. Il y a deux sortes de caféiers : à grosses et à petites fèves. Les fleurs des premiers ressemblent à de grandes fleurs d'oranger; les autres ont tout le long de leurs branches des touffes d'une cinquantaine de petites fleurs; le parfum des unes et des autres est exquis. Vive donc le café! et qu'il vous réjouisse de savoir que l'exportation ne nous prive pas d'en boire d'excellent.

Entre les vastes champs sont tracés non des sentiers étroits et abrupts, mais de larges voies, de vrais boulevards; un de ces chemins conduit au cimetière. Je vous enverrai la photographie de la sépulture des missionnaires, construction d'un caractère impressionnant. Sous le ciel bleu et les chauds rayons du soleil d'Afrique, elle fait songer aux sépulcres superposés dans les murailles humides des catacombes.

A droite reposent nos bien-aimées Consœurs Godelièvе, Hugoline et Alba; à gauche, le R. P. Berton et deux blancs : M. Jules Pinguet et M. Lucien Serste.

13 septembre.

Visite à l'île des Dormeurs, dont nous avions tant ouï parler. Elle a reçu récemment — par reconnaissance envers les bienfaiteurs — le nom de *Louvain-Alma-Mater*, comme on a nommé les villages voisins : *Ypres-Saint-Joseph*, *Grammont-Notre-Dame de la Montagne*, etc.



PREMIERS TRAVAUX DE DÉFRICHEMEMT A L'ALMA-MATER (ILE DES DORMEURS).

Rien de plus louable que les mesures prises ici par rapport à la terrible maladie. Pas un seul dormeur à l'hôpital ordinaire; aussitôt le mal constaté, ils sont transférés dans une grande île de la Lulua, située à une lieue et demie de la Mission. Les Sœurs y vont à tour de rôle passer la matinée.

Au départ, de bon matin, la promenade est délicieuse; je n'en dis pas autant du retour au brûlant soleil, vers l'heure du dîner. Aussi le Révérend Père Préfet, plein de sollicitude pour les Sœurs, va-t-il mettre un âne à leur disposition pour cette course journalière. Sur la route, rendue facile d'ailleurs, on rencontre plusieurs petits villages

catéchisés par les Pères, puis un ruisseau à passer sur une planche. Il sera prudent de quitter maître Aliboron avant de s'y risquer! Un peu plus loin s'élève une maisonnette où l'on peut prendre un rafraîchissement. Il ne reste qu'à passer la *Lulua* dans une petite pirogue



Groupe des Soeurs de Luluabourg.

manœuvrée par un noir, pour mettre pied à terre dans l'Université des dormeurs.

Il y a quelques mois, cette île n'offrait qu'un bois impénétrable, et ce n'a pas été un mince travail que d'y tracer des sentiers, d'y élever des chimbeks, de remplacer la brousse par une plantation de bananiers et, enfin d'y ménager, à l'ombre de la Croix, ce véritable champ du sommeil où les pauvres endormis se réveilleront un jour pour la vie éternelle. Les tombes sont entourées d'ananas; il en croît ici à foison.

Le nombre des malades est actuellement réduit à quinze, mais il sera bientôt doublé et triplé, car les chefs des villages environnants vont être avertis de nouveau que tous les pauvres dormeurs doivent être transportés ici, où les missionnaires, Pères et Sœurs, seront heureux de leur donner les soins que réclame leur misérable état... Oh! oui, bien misérables sont-ils! Si l'on reste impuissant à les guérir, on fera du moins tout ce qui est hnmainement possible pour les soulager; pour eux surtout, on sera sœur de charité!...

Nous trouvons ces infortunés presque tous déjà couchés sur leurs nattes à l'extérieur de chimbeks, car une femme qui n'est pas atteinte de la maladie, mais seulement d'une plaie à la jambe, est établie pour les garder et pour aider les Sœurs. Elle ne peut pas plus que les dormeurs repasser la Lulua. Tout en se tenant honorée de son poste de confiance, elle souffre un peu de son exil et ne manque pas l'occasion de demander à Mère Amalia, qui nous accompagne, quand elle pourra se rendre au marché. Un petit *matabiche* calme ses regrets et elle est fière de nous faire entendre comment elle prie avec les malades.

Ceux-ci étant lavés et soignés, Mère Amalia nous conduit à l'autre extrémité de l'île. Assises sur un petit tertre, nous contemplons un paysage enchanteur. La Lulua, parsemée d'ilots, rencontre çà et là de grands blocs de pierre qu'elle franchit en se jouant, pour retomber en une foule de petites cascades argentées. J'engage les poètes à venir rêver devant ce ravissant tableau.

Comme merveilles végétales, signalons les cactus en arbres et une plante si curieuse que j'essayerai d'en emporter quelques boutures. Du beau milieu des feuilles analogues à celles du laurier, sort sans aucun pétiole et comme collée sur le limbe, une jolie fleur rose ressemblant à une fleur d'amandier.

14 septembre.

Telle maîtresse de classe ou surveillante souhaite parfois que ses élèves soient sages comme des moutons; eh bien! je viens d'assister au changement d'exercice des trois cents moutons de céans!... La porte de l'étable étant ouverte, en un clin d'œil tous sont dehors, contre la clôture du préau. Celle-ci s'ouvre à son tour; c'est alors qu'il faut voir béliers, brebis et agneaux, non pas défiler comme de vulgaires moutons d'Europe, mais sauter par-dessus la tête les uns des autres et s'élancer dans toutes les directions en quête de leur pâture.

Cinquante bœufs, vaches et veaux; moins de chèvres qu'autrefois, car on les partage charitablement avec plusieurs autres Missions. Et le palais des lapins!... Oui, Jeannot Lapin peut se croire un personnage au sein de tant d'appartements si bien conditionnés. Vive la liberté quand même! semblent dire les poules, les canards et les pigeons en trottant autour de ce logis et en considérant de loin la grande volière où le R. P. Cambier nous permet de choisir, parmi les plus mignons et les plus brillants petits oiseaux que l'on puisse voir.

16 septembre.

Vous raconterai-je la scène où je me suis morfondue, confondue, presque fondue ce matin?... C'est mon devoir, puisque les honneurs que j'ai subis n'ont passé sur moi que pour arriver jusqu'à vous.

Ayant su, je ne sais comment, que c'est aujourd'hui ma fête, le R. P. Cambier est venu avec les autres Pères me présenter ses souhaits, devant la communauté qu'il désirait voir réunie. Son but, en effet, était de profiter de cette occasion pour remercier Mère Amalia et les Sœurs des services rendus à la Mission, me chargeant de transmettre aussi aux Supérieurs généraux l'expression de sa reconnaissance.

A l'issue d'un petit discours des mieux tournés, le Révérend Père Préfet m'a offert pour vous de jolis oiseaux formolisés et plusieurs haches fabriquées par les indigènes (pas de contrefaçons *made in Germany*). Jamais je n'ai reçu de cadeau de fête plus beau ni offert de meilleure grâce.

Vous voyez donc qu'on est content de nos Sœurs. Pour ma part, je suis heureuse de voir leur dévoûment apprécié, bien qu'elles n'aient d'autre ambition que de plaire à Dieu et de procurer sa gloire.





DOUZIÈME LETTRE

La Rose du Kassaï. — Mme Sheldon à Luluabourg. — Souvenirs du terrible drame de 1895. — Bon sang ne peut mentir : Le R. P. Augustin Janssens. — Le prix des œufs au marché. — Projet de tissage. — Mon ami Thomas. — Frère et sœur. — Faut-il prendre de la quinine ? — La Mikalai.

Luluabourg, 21 septembre 1904.



La *Rose du Kassaï.* C'est par cette périphrase fleurie que Mme Sheldon désigne la Mission Saint-Joseph, et elle ajoute que maintenant Père Cambier peut mourir. Moi, je dis qu'il peut vivre et longtemps encore : *Ad multos annos!*

Madame l'Américaine nous a honorées de deux visites. La première fois, c'était un dimanche, elle ne pouvait voir que superficiellement la Mission ; elle est donc revenue hier, après avoir passé par plusieurs aventures fâcheuses. Quittant le poste de l'Etat, en compagnie d'une escouade de noirs chargés de son hamac, de sa tente et de ses bagages, elle a commencé par imiter une chute de la Lulua qu'elle examinait de trop près. Plus loin, ayant été frappée d'une sorte d'insolation, accompagnée de syncopes, elle a fait chercher le Commissaire de Lusambo qui continuait sa tournée dans les environs. M. Chenot a eu le plaisir de la ramener au poste de Luluabourg, chez

M. De Cock ; il aura l'agrément de la voir bientôt retourner à Lusambo pour quelques semaines encore.

L'illustre exploratrice s'est montrée pleine d'admiration pour tout ce qu'elle voyait ici ; baisant les mains de Mère Amalia, elle l'appelait une femme héroïque, etc., etc. Apprenant que depuis l'accident du 23 juillet (que nous lui avions raconté à Lusambo), nous sommes encore privées de nos quinze caisses jetées sur le rivage du Congo, elle en a pris note sur son grand éventail et a promis de s'employer à la restitution de notre bien.

« Il y a beaucoup de *peace* ici maintenant », a dit Mme Sheldon. Oui, et il faut espérer que plus jamais ne s'y renouvelleront les événements dont Mère Amalia et les premières Sœurs ont été les témoins, pour ne pas dire les victimes, en 1895. Durant les récréations, nous les pressons de raconter quelques scènes de cet épouvantable drame : L'avertissement reçu de M. Pelser (par un billet au crayon, encore conservé) que quatorze blancs ont été massacrés et que les révoltés marchent vers la Mission ; la fuite précipitée où l'on n'a que le temps d'emporter le Saint Sacrement. Sous la protection des Pères Cambier et De Clercq, une marche de douze heures, bien qu'on tombe de fatigue et qu'on brûle de fièvre. Partout à redouter des ennemis furieux ou de soi-disant amis qui peuvent être des traîtres... Comment oublier surtout cette communion dans un chimbek abandonné, où le Père De Clercq distribue aux Sœurs d'une main tremblante les saintes espèces qui seront peut-être leur viatique, tandis qu'une petite fille tient un bout de bougie en guise de flambeau?... Puis le retour, où l'attitude résolue de Père Cambier impose aux rebelles, au point que nul n'ose toucher aux Sœurs qu'il fait défiler devant eux. La Mission transformée en caserne aussi longtemps que durent les troubles, et les Sœurs ne pouvant, par mesure de prudence, faire un pas sans être escortées d'un soldat...

Tout cela fut narré dans les lettres et les annales, mais combien plus émouvant à entendre de la bouche de celles

qui ont subi cette terrible épreuve ! Recommandons souvent à Dieu les missionnaires exposés à tant de dangers. Rien d'étonnant que le Révérend Père Préfet ne dorme que d'un œil et prenne ses précautions. Plusieurs hommes font jour et nuit office de sentinelles et, après l'avertissement de la cloche à 9 heures, ils ont ordre de tirer sur quiconque rôde encore sans répondre au qui-vive.

Des incendies, auxquels la malveillance ne paraît pas toujours étrangère, se produisent de temps en temps ; une grande étable a été la proie des flammes l'an dernier ; aussi un réservoir est-il tenu en permanence plein d'eau, au milieu de la cour.

Il vient d'arriver un chef porté et suivi par une troupe d'hommes à l'air sombre et abattu. Ce n'est pas un rebelle, mais un malade, rencontré par le R. P. Janssens au cours de sa tournée dans les villages. Ne le croyant pas assez mal pour être baptisé d'urgence et ne pouvant rester auprès de lui pour l'instruire, le zélé missionnaire l'a fait amener ici.

Pères et Sœurs ont chacun leur surnom que les indigènes (lorsqu'ils causent entre eux) leur décernent d'après une particularité remarquée dans leur personne ou dans leurs habitudes. Père Janssens est « le jeune petit Père. Oserai-je dire que, malgré sa barbe grandissante, je retrouve dans sa physionomie ouverte et son bon sourire tous les traits de l'enfant aux boucles blondes qui venait, il y a plus de vingt-cinq ans, voir ses sœurs au pensionnat de Courtrai ?...

Je ne puis assez remercier sa sœur, M[me] Jean Nobels, de m'avoir chargée d'une aussi agréable commission pour le Père Augustin : le joli groupe de la famille Nobels-Janssens et les photographies artistiques des trois aînés lui ont fait le plus grand plaisir. Nous avons aussi causé de ses vénérées tantes (1), de ses autres

(1) Les Révérendes Mères Pacifique et Amélie, des Sœurs de Charité et M[lle] Jeannette Janssens. Trois mois après cet entretien, Mère Amélie mourait saintement à Galle (Ceylan), où elle avait été envoyée comme fondatrice en 1896.

sœurs, de ses frères, dont plusieurs illustrent leur nom en Belgique et à l'étranger (1).

J'ai engagé le R. P. Janssens à donner plus fréquemment de ses nouvelles au pays natal : le devoir avant le plaisir, la truelle avant la plume, telle semble être sa devise; mais j'ai tâché de le convaincre qu'il est aussi obligé d'entretenir les doux liens de la famille que de cimenter les briques, comme il le faisait joyeusement tantôt.



R. P. Augustin Janssens

Ce matin, trente-sept femmes ont été baptisées à la chapelle des Sœurs, tandis que les maris de trente-trois d'entre elles recevaient la même insigne grâce dans la chapelle des Pères. Comme cela me rappelait Lahore! Mais ici ce ne sont pas de chétives enfants arrachées à la famine que notre Révérende Mère aurait joui de tenir dans ses bras et de voir passer du joug de Satan à l'aimable domination de notre béni Sauveur; ces nouvelles chrétiennes ont de la taille et de l'embonpoint. Toutes sont revêtues d'un pagne neuf à carreaux écossais, qui les couvre depuis le haut de la poitrine jusqu'au bas des jambes : modestie d'un jour, hélas!

A mesure que nous avancions sur le Kassaï, nous remarquions que les femmes accourant sur le rivage

(2) Dom Laurent Janssens, l'illustre bénédictin, Recteur du collège Saint-Anselme, à Rome, et M. Joseph Janssens, le grand peintre dont le portrait de Pie X est le plus récent chef-d'œuvre.

étaient de moins en moins vêtues ; nous espérions trouver mieux dans les Missions ; il paraît qu'il est presque impossible de changer leur coutume sous ce rapport. Espérons qu'on y parviendra, peu à peu, en commençant par les fillettes; l'atelier où elles pourront faire un vêtement, regardé comme une distinction et une récompense, exercera une heureuse influence sous ce rapport, me semble-t-il.

Le costume est plus sommaire encore chez les indigènes qui viennent au marché : de simples petits carrés d'étoffe tiennent lieu de pagne.

Grand marché ici tous les cinq jours; hommes et femmes y affluent de plusieurs lieues à la ronde. A leur arrivée, tous s'installent par terre, en attendant l'ouverture des transactions ; échange de marchandises, sans monnaie, ne l'oubliez pas. Les *mitakos* (gros fils de cuivre) eux-mêmes n'y jouent pas un grand rôle. Le signal donné, il se produit un tohu-bohu auquel nous n'avons nulle envie de nous mêler. Les Sœurs n'achètent que peu de chose, des œufs, par exemple, et cela devant leur maga-



CONSTRUCTION D'UN PIGEONNIER.

sin où l'on vient avec moins de bruit et plus d'ordre offrir ce qu'elles peuvent désirer. J'ai eu le plaisir d'acheter des œufs, pour combien ou pour quoi? Vous ne le devineriez pas... Non seulement pour des perles, des clous dorés, une petite sonnette, une vieille boîte de fer-blanc, mais encore en échange d'une aiguille ou d'un bout de fil. En ce dernier cas, j'avais à tenir la bobine, tandis que le



FEMMES PRÉPARANT LA CHICKWANGUE.

vendeur marchait à reculons, dévidant le fil jusqu'à ce qu'il fût jugé de longueur raisonnable.

C'est que les noirs se mêlent de coudre et s'en tirent aussi bien que de mainte autre chose. Qu'on en médise tant qu'on voudra, je les trouve adroits et intelligents. Ils savent toujours, comme on dit ici, *tirer leur plan.*

Beaucoup de plantes du Congo offrent dans leurs tiges ou dans leurs feuilles un tissu textile qu'ils ne manquent pas d'utiliser. Aussi le Révérend Père Préfet souhaite-t-il

voir ici des Sœurs initiées au métier du tissage et capables d'en diriger la pratique. Quelle fortune ce serait, en effet, pour un pays où les étoffes constituent le principal article d'échange. Nous lui disons que la chose ne serait nullement impossible. Il va donc faire venir des graines de coton; on sèmera, on récoltera, on filera, on tissera!... Vous le voyez, il ne manque plus que des Sœurs tisserandes; quand peut-on les attendre?...

Bien que je n'aie aucune occupation fixe ici, les journées ne me semblent pas longues. J'aime à voir les ouvriers de tout genre : les hommes qui charpentent, les femmes qui travaillent pour la brasserie, sous les palmiers de la grande cour; les enfants qui font des nattes et des tamis ou étirent pour en faire un beau et solide fil, les fibres du bambou, de l'agave, de l'ananas...

Lorsque j'écris ou tricote sous la véranda, j'ai pour admirateur un personnage que je ne puis manquer de vous faire connaître. *Thômas* (mettez l'accent tonique sur l'*o* et prononcez l'*s* final) peut avoir 4 à 5 ans; c'est le plus drôle des petits drôles. Son père et sa mère sont voleurs, ses petites sœurs sont voleuses et lui-même s'exerce au métier, faisant le guet pendant qu'on dérobe les fruits et s'en attribuant la première part. On m'a dit tout cela en me le présentant et il a écouté ce panégyrique avec tant de résignation que j'ai pris intérêt à son sort. Devinant ma sympathie, il y répond au delà de mes désirs, car aussitôt qu'il me voit assise, il vient se planter devant moi et y demeure un temps infini, immobile et silencieux. L'autre jour, cependant, il me demande une *mukanda* (image). N'en ayant pas sur moi, je taille dans un bout de papier une de ces poupées comme tout enfant d'Europe, désireux de joindre l'art à la science, a coutume d'en faire à l'école. C'est avec des yeux émerveillés qu'il contemple ceux que j'ai tracés au crayon bleu, et l'heure de la prière venue, il emporte bravement le chef-d'œuvre à l'église.

Si je fais signe à Thomas qu'il n'est pas bien lavé, il

imite mon geste, se frottant la figure, et si j'ajoute : *maï!* (de l'eau), il met les doigts en bouche pour les mouiller. Un vrai petit singe, en un mot, que *mon ami Thomas*, c'est le haut titre qu'on lui a décerné et qu'il se décerne à lui-même : *Mulumbe Mukalenge Edith*. Je voudrais bien vous apporter son portrait avec celui de sa maîtresse de classe, Sœur Armelle.

Il faut que je vous dise autre chose que pareilles balivernes à propos de cette bonne Sœur que vous vous attendiez plus ou moins à voir rentrer en Belgique. Je vous ai écrit déjà que ce départ lui causerait un vrai chagrin; quel supplice aussi serait pour elle la route des caravanes! Dans notre indécision, Mère Amalia et moi, avons cru ne pouvoir mieux faire que de nous en rapporter à l'avis du Révérend Père Provincial, frère de Sœur Armelle. A notre demande, il est venu voir les *sarnes*. Voici le touchant dialogue qui s'est alors établi.

— Mère Amalia ne m'oblige pas à partir, les Supérieurs généraux ne me l'ordonnent pas; vous ne m'y obligez pas non plus, n'est-ce pas?

— Je ne puis pas vous y obliger...

— Oh! quel bonheur! je savais bien que vous m'aimiez, et moi je vous aime encore deux fois plus qu'auparavant.

— On ne devrait pas même me consulter, à moins que ce ne soit pour se mettre à couvert de toute responsabilité vis-à-vis de la famille; quant à cela, je le prends sur moi. Je crois que s'il y a quelque chance de guérison, ce sera plutôt au Congo qu'en Belgique.

Une neuvaine au Sacré-Cœur étant proposée, la Sœur de dire :

— J'en ai déjà fait plusieurs.

— Avec la volonté de guérir?

— La volonté? oh! non...

— C'est cependant ce que Notre-Seigneur attend parfois. Nous voyons dans l'Evangile qu'il dit à l'aveugle : « Que voulez-vous que je vous fasse? »

— J'ai essayé; mais je ne sais pas vouloir guérir; j'aime mes *sarnes*...

— Vous avez raison, conclut alors le R. P. De Clercq; moi non plus je ne saurais pas dire au bon Dieu : Je veux ceci ou cela.

Le frère et la sœur ne sont-ils pas dignes l'un de l'autre?

28 septembre.

Enfin!! après quatre mois environ nous recevons une collection de lettres écrites en juin et juillet, de Gand et de maint autre lieu. On y pose des questions répondues; on constate une température exceptionnellement élevée en Belgique. Ici la saison des pluies est ouverte; presque chaque jour, vers 4 heures, les nuages s'amoncellent; bientôt l'orage éclate avec une pluie torrentielle qui continue la nuit entière. Au lever, il faut un parapluie pour se rendre à la chapelle; aussi chacune le suspend-elle à sa couchette. Brise fraîche et ciel couvert jusque vers 10 heures; alors seulement le soleil prend sa revanche en dardant tous ses feux.

Je vois avec plaisir que vous alliez bien il y a trois mois; vers la Noël vous apprendrez que nous nous portions bien dans le Haut-Kassaï. Vous ayant promis la vérité tout entière, je confesserai pourtant que ma santé de caoutchouc a subi une légère et passagère dépression. Dans un pays où tout le monde essaye de la fièvre, la repousser absolument, ne serait-ce pas un manque de condescendance? « Il est juste et louable que vous goûtiez des misères du Congo », m'a-t-on dit en riant. Un demi-jour de fièvre, suivi de quelques jours de rébellion dans les jambes, ce n'est pas trop, n'est-ce pas? Si j'en suis quitte pour si peu, je l'attribue au tantinet de quinine pris chaque matin. Les avis sont très partagés quant à cette drogue; je me range au conseil qui a pour lui l'expérience : depuis que Pères et Sœurs prennent réguliè-

rement la quinine, les fièvres sont bien moins fréquentes.

On ne m'a guère laissée marcher ces jours-ci ; heureusement j'avais presque tout vu. Notre dernière promenade a été une visite au potager des Sœurs, le long de la *Mikalai*. C'est à cause de ce ruisseau que les gens de la Mission de Luluabourg se donnent le nom de *Bena Mikalai*, gens de la Mikalai.

Dimanche 2 octobre.

Fête de Notre-Dame du Rosaire, pour laquelle le R. P. Cambier nous reproche de n'avoir pas assez dépouillé ses rosiers.

Il vient d'être décidé que le R. P. Handekyn, Sœur Archange et moi, nous partirons mardi pour *Hemptinne-Saint-Benoît*. Voilà en deux lignes de quoi vous étonner :

1° Le Révérend Père Provincial doit encore visiter, pendant plusieurs semaines, diverses Missions de la Préfecture. Le R. P. Handekyn, qui est venu faire sa retraite ici, ne peut plus tarder à retourner à Saint-Trudon et l'on me conseille de profiter de sa société.

2° A défaut de Sœur malade, on m'en donne une bien portante pour compagne. Je suis pour ma part enchantée du choix et la chère Sœur accepte de bon cœur l'épreuve de ce voyage rétrograde.

3° Les Révérends Pères Préfet et Provincial désirent que j'aille voir la Mission de Hemptinne, pour laquelle on souhaite vivement obtenir des Sœurs.

J'espère que Dieu bénira le tout.





TREIZIÈME LETTRE

Les adieux à Luluabourg. — En route vers Hemptinne. — Une Mission où saint Benoît semble inviter les Sœurs de Charité. — Route des caravanes. — Jour de congé pour la Saint-Ghislain. — Banquet champêtre et illumination. — Jets d'eau imprévus. — Pourquoi l'on s'arrête à Thsikuyu. — Retour à Saint-Trudon. — Un événement dans l'histoire de la navigation.

Hemptinne-Saint-Benoît. Jeudi 6 octobre



Deo gratias ! Un nouveau paquet de lettres nous dédommage des privations précédentes. Bonnes nouvelles, excepté des Indes. J'apprends, avec un vif chagrin, l'état de santé presque désespéré de l'excellent Mgr Pelckmans. Ce pasteur, bon entre tous, serait-il vraiment ravi à ses pauvres brebis? Il me tarde d'en avoir encore des nouvelles et, en même temps, je redoute d'apprendre l'issue fatale d'une seconde opération.

Comme je vous l'annonçai, c'est mardi, à 4 heures de l'après-midi, que j'ai pris congé — non sans émotion — de Saint-Joseph de Luluabourg et de ses chers habitants ; car pour moi, c'est bien l'adieu jusqu'au Ciel !

Vous intéresse-t-il de savoir comment *mon ami Thomas* s'est comporté en cette circonstance. Tandis que les porteurs reçoivent leurs charges, je lui remets pour un

moment mon bâton de voyage. Je ne sais si cette baguette magique lui fait monter à la tête des vapeurs de gloire, mais voilà que, se retournant vers une troupe de gamins, tous plus grands que lui, Thomas se met à les haranguer, disant qu'ils peuvent rentrer chez eux; que lui, distingué entre tous par mon amitié, pourra bientôt s'asseoir sur une chaise et se draper dans une couverture : apogée de ses rêves ambitieux, probablement!... Peu après, suivies d'un grand nombre de badauds, nous nous rendons chez les Pères qui veulent donner un pas de conduite aux partants, et le futur petit grand-homme se perd dans la foule.

Route facile et agréable. Nous en faisons cependant la plus grande partie en hamac, afin d'échapper à l'orage qui s'annonce.

Au soir, dans un petit bois où il faut traverser un ruisseau, je me trouve seule avec mes noirs. Ils s'arrêtent au beau milieu de l'eau. Songent-ils à m'y déposer?... Non, c'est leur tentation ordinaire de boire et de se laver qui fait qu'ils appellent leurs compagnons pour être relayés. Il fait bien noir quand nous atteignons *Mukalanga*, où nous trouvons de bons chimbeks pour la nuit.

Mercredi matin, à 9 heures, traversée de la Lulua, en plusieurs petites pirogues. Le R. P. Handekyn a reçu en cadeau à Luluabourg un bœuf dompté qui pourra tenir lieu de cheval; il s'agit de lui faire passer la rivière à la nage. Le négrillon qui le conduit entre dans la pirogue et, tenant l'animal de près, par une corde passée dans les naseaux, le force à suivre l'embarcation. D'une rive à l'autre nous l'entendons souffler !...

Une heure après, nous sommes en vue de Hemptinne et les missionnaires viennent à notre rencontre. Hospitalité bonne et cordiale au point de nous faire dire que volontiers on se dresserait ici une tente.

L'emplacement de la Mission est superbe, la population nombreuse et l'air excellent. Le Supérieur, R. P. Seghers, — un maître homme — désire remplacer

la modeste chapelle actuelle par une belle église. Dans cette prévision, les noirs, en venant au travail, apportent chaque jour une grosse pierre; les matériaux du nouveau temple forment déjà toute une pyramide à l'entrée de l'avenue. Le terrain destiné à la future *Maison des Sœurs* est choisi; vraiment cela fait venir l'eau à la bouche et c'est de tout cœur que je promets de plaider la cause d'une fondation.

Je ne vous ai pas dit encore comment nous avons eu ce matin la joyeuse surprise de vos lettres arrivées à Luluabourg après notre départ. Un coureur émérite — rien moins que mon Tshimanga en personne — a été dépêché hier au soir avec ordre d'être à Hemptinne au point du jour. C'est qu'une heure plus tard nous aurions été parties; ainsi était-il convenu, mais des nouvelles arrivées de Léopoldville sont cause qu'on nous mande d'attendre ici le Révérend Père Provincial.

7 septembre.

Oh! que Dieu est bon de permettre que nous passions ici le premier vendredi du mois: deux messes basses, une messe chantée et salut!... Plus de quarante noirs s'approchent de la sainte table, non seulement avec grande piété, mais avec un ordre vraiment étonnant. Le plain-chant fort juste, quoique sans accompagnement, faute d'harmonium, ne nous surprend pas moins. C'est le zèle intelligent du R. P. Savels (frère de Sœur Godefride) qui obtient ces beaux résultats auprès des garçons. Et dire que les filles n'ont personne pour s'en occuper!...

La maladie du sommeil a fait son apparition à Hemptinne; mais grâce à l'isolement, on espère l'arrêter. Le petit lazaret des dormeurs — une dizaine — est à un quart d'heure d'ici, près de la Lubi, sur une colline de laquelle il leur est strictement défendu de descendre, ainsi qu'aux deux femmes qui les soignent. Sœur Archange a pu réaliser un de ses rêves; nous avons fait cette promenade à dos d'âne.

Le Révérend Père Provincial est arrivé. La nouvelle qu'il apporte, c'est que le Père Dalle doit descendre avec nous jusqu'à Léopoldville. On partira demain, veille de la *Saint-Ghislain*. Nos vœux pour la chère Révérende Mère sont expédiés depuis bien longtemps, mais les recevra-t-elle à la date voulue?... Notre-Seigneur du moins aura reçu ce matin pour elle notre bouquet spirituel dans la sainte communion.

Sur la route de Hemptinne à Saint-Trudon, 10 octobre.

Inutile de vous dire que nous suivons d'esprit et de cœur vos festivités de ces jours-ci. Vos pensées sont nos pensées, mais nos divertissements ne sont pas les vôtres. Hier dimanche, privées de la sainte messe, c'est sous la voûte étoilée que nous avons offert de grand matin, pour la Révérende Mère, les prières et les courses de la journée.

Je ne comprends pas les refrains de mes porteurs; il paraît qu'ils chantent : « Nous portons la *Mukalenge* qui ne pèse pas plus qu'une caisse. » Tant mieux, si je n'ai pas grand poids, car... voici un marais à passer dans nos hamacs. En me cramponnant au bambou du mien, je reste suspendue au-dessus du niveau, tandis que la pauvre Sœur Archange, moins légère, prend un bain de siège.

Vers 10 heures, notre arrivée dans un grand village y cause une vraie révolution; il passe rarement des blancs sur cette route et, peut-être jamais avant nous, n'y vit-on une femme blanche. Aussi quel émoi parmi la nombreuse population! Les plus hardis pénètrent jusque dans notre *grand hôtel;* heureusement un geste, un regard suffit pour les mettre en fuite; les femmes nous considèrent avec ébahissement, les enfants avec terreur, et ceux que je veux caresser dans les bras de leurs mères poussent des cris aigus.

Nous n'avons amené qu'un apprenti cuisinier; Sœur Archange est le grand cordon-bleu. Je puis témoigner qu'elle a fait des progrès remarquables et ne s'épargne aucune peine pour le service de la petite caravane. Le 9 octobre est jour de régal; jugez si elle a bien fait les choses :

Dîner. — Potage lettré — Sardines hollandaises — Croquettes wallonnes — Ignames étu-



Village indigène.

vées à l'huile d'arachides — Fromage — Bananes — Bière indigène et café noir.

Souper. — Soupe au lait concentré — Gigot de chèvre — Grives congolaises — Galettes flamandes.

Ces deux festins ne se prennent pas en un même lieu. A 2 heures, un orage se faisant pressentir, on lève le camp; les gros nuages noirs courent après nous, mais nous courons encore plus vite.

De grands palmiers et de très misérables petits chimbeks nous attendent à notre nouvelle étape. A l'extrémité des branches de ces palmiers sont suspendues de grosses boules, que le Père Dalle reconnaît pour des nids. Saisir

son fusil, s'élancer à la chasse et nous rapporter six beaux oiseaux au plumage jaune tacheté de noir, et de la taille de nos merles, c'est l'affaire de quelques instants. Ce sont ces oiseaux qui figurent au menu sous le titre de grives congolaises.

A peine cet exploit accompli, les nuages crèvent. Par bonheur, la pluie n'est pas de trop longue durée, car il serait impossible d'entrer la table dans une de nos huttes. On l'installe sous un arbre; mais il fait noir et comment empêcher le vent d'éteindre la bougie? Il faut qu'un page la tienne derrière nous sous un parapluie.

Vous aurez illuminé à Terhaegen; je me figure de loin vos lanternes vénitiennes... Nous n'avons, nous, qu'une lanterne où d'abord le pétrole manquait à la mèche et où maintenant la mèche manque au pétrole. Cependant entre nos deux malles-lits, il y a tout juste la place d'illuminer par terre avec un bout de bougie fiché dans un bassin plein d'eau : c'est charmant et nous en rions de bon cœur avant de nous endormir. Le lendemain matin, hélas! de nombreux moucherons, attirés par mon idée lumineuse, jonchaient de leurs cadavres l'eau destinée aux ablutions.

On ne les fait pas longues les ablutions. Dès 3 h. 3/4, Père Dalle vient dire : *Benedicamus Domino*, devant le châle qui nous sert de clôture. Je réponds : *Deo gratias!* Sœur Archange répond : *Lomani!* c'est-à-dire qu'elle appelle le marmiton qui doit faire bouillir l'eau pour le café.

Que ne puis-je vous faire assister à l'acte du départ, surtout quand il n'y a ni lune ni étoiles, et que trois ou quatre feux de bois projettent seuls sur la scène une lueur fantastique! Comme je l'ai déjà dit, chacun de nos gens a sa fonction; les voilà tous à l'œuvre à la fois, aussi faut-il prendre garde de ne point culbuter les paniers, ni trébucher en enjambant les longs bambous qu'on est en train de rattacher aux caisses.

En échange de ses canaris de Saint-Trond, Sœur

Archange a reçu à Luluabourg quarante petits oiseaux congolais; moi j'ai eu pour cadeau quatre perroquets. Il s'agit de munir les cages de nourriture et de boisson avant qu'elles s'en aillent balancées sur la tête d'une négresse ou d'un boy. J'ai eu la naïveté de préparer, la veille au soir, sur un papier, une ration d'arachides : les rats ont tout raflé. Hâtons-nous! la procession se met en branle...

Mardi 11 octobre.

Quelle nuit! Orage épouvantable, pluie véritablement diluvienne. Nous sommes à l'abri et suffisamment enveloppées, mais de songer que la plupart de nos gens couchent dehors sans couvertures, nous donne le frisson. Pourvu qu'aucun ne soit atteint par la foudre!... Prier pour eux est tout ce que nous pouvons.

Le matin venu, nous constatons qu'il n'y a point eu d'accident; mais il est 7 h. 1/2 quand le temps permet de se remettre en marche. On y est en plein, lorsqu'une forte averse oblige de chercher asile dans un petit village où il n'y a de libres que des huttes destinées aux chèvres. Assises dans un de ces trous, sur un débris de lit indigène, nous nous régalons d'une galette mise en poche par précaution.

Impossible de rester ici ; il faut tâcher d'arriver à *Mukadi* où l'on sera mieux. Dès que le ciel s'éclaircit, en avant! Ah! ka! ka! ka!.. Nouveau déluge. On est armé de courage et de parapluies; mais le courage seul vient à point, les hautes herbes se moquant bien du reste. L'étroit sentier qui les traverse est changé en une rigole pleine d'eau ; nul autre parti à prendre que de s'y enfoncer résolument. *Mukadi* semble reculer à mesure que nous avançons... Nous finissons toutefois par y arriver, à l'état de fontaines. S'il fallait rester ainsi, la fièvre pourrait en résulter; mais voyez comme Dieu est bon! Notre garde-robe nous suit de près et nous permet de changer de la

tête aux pieds. Bientôt l'intérieur du toit de chaume et des murs de terre se trouve garni des suspensions les plus variées!...

Et maintenant, tandis que *Marthe* cuisine, *Marie* vous écrit, tout en contemplant trois poules qu'elle est chargée de garder. Pardon! voilà qu'elles s'enfuient...

12 octobre.

Temps délicieux! Cinq heures durant, on chemine sur un plateau d'où l'œil embrasse un vaste horizon et s'abaisse sur ces vallées profondes qui n'ont plus guère de secrets pour nous.

Arrêt au grand village de *Tshikuyu*. Ce qui me rend certaine du nom de ce chef, c'est qu'il vient d'arriver un messager chargé de le conduire prisonnier à Lusambo, pour n'avoir pas payé son tribut à l'Etat. Le pauvre homme est malade... Que Dieu et l'Etat aient pitié de lui!

Il fait si beau que les porteurs voudraient fournir une nouvelle étape l'après-midi; les jeunes boys pourtant, peu habitués à pareilles courses, sont rendus de fatigue et Père Handekyn préfère qu'on se repose. Ce bon Père (frère de feu Sœur Alba) est un ange de douceur et de modestie et en même temps plein de sollicitude pour nous. Père Dalle, assez original, a les qualités de son caractère. Le voilà déployant son activité pour improviser un four, pétrir et cuire du pain, car on n'a pu nous en donner suffisamment à Hemptinne, même en se privant du nécessaire.

Mais Jésus, le bon Pasteur des brebis et des agneaux, n'a-t-il pas un autre motif pour nous retenir ici?... Les deux missionnaires parcourant ce village encore tout païen, ont le bonheur d'y baptiser quatre petits enfants en danger de mort. *Laudate pueri Dominum.*

Toutes les fois que l'on stoppe dans un village, c'est à qui criera : *Maï! Maï!* De l'eau à boire, de l'eau pour se laver, de l'eau pour la cuisine... Les grandes dames-

jeannes s'épuisent promptement et les femmes qui nous accompagnent sont obligées, quelle que soit leur fatigue, d'aller les remplir. Où s'en vont-elles ? J'ai voulu les suivre : loin, bien loin dans le bois, jusqu'à ce qu'elles rencontrent une source ; par des chemins difficiles qu'il leur faut ensuite remonter, lourdement chargées. Je serai moins prodigue d'eau désormais !



Pont de lianes.

Nous allons nous retrouver sur la route que nous avons suivie en venant de Saint-Trudon à Luluabourg ; il sera donc inutile de vous en reparler. Les descentes et les escalades, les ravins et les ponts de lianes semblent un peu plus redoutables à qui les fait deux fois en cinq semaines, je l'avoue, et il se peut que je mérite au cours des manœuvres le reproche encouru déjà d'être, en compagnie du bœuf, au nombre des retardataires. Lui et moi, nous atteindrons le but quand même, s'il plaît à Dieu.

Je me demande ce que doit être cette route des caravanes, à la saison des pluies. Même à présent, elle ne serait guère praticable, si les indigènes n'avaient eu

l'esprit de coucher en travers des sentiers, dans les ravins, des branches d'arbre qui, s'enfonçant dans la terre, y ont formé comme autant de degrés où l'on peut poser le pied.

15 octobre.

Dieu soit béni ! Nous voici sains et saufs à Saint-Trudon. Y sont parvenues aussi en excellent état, ces jours derniers, les quinzes caisses abandonnées. Saint Antoine n'aura pas voulu se laisser supplanter par le grand éventail américain.



Mère Albanie et trois petits Dormeurs.

Le portrait de la bien-aimée maîtresse des novices a comblé de joie tous ses enfants; on lui a bien vite fait un cadre. Mais ce que Sœur Casimir apprendra le plus volontiers, c'est que dans les quatre maisons du Congo, ses filles lui font, ainsi qu'à nos bons Supérieurs, une couronne vivante par leur ferveur et leur régularité; j'en suis chaque jour plus édifiée. Quant à Mère Albanie, c'est vraiment une personne de grand mérite et d'incomparable dévoûment; une humilité excessive est son seul défaut. Les larmes me viennent aux yeux à la pensée qu'elle verra peut-être Saint-Trudon disparaître peu à peu par la maladie du sommeil; je crois que ni elle ni le R. P. Senden (qui parait souffrant) ne survivraient à leur chère Mission (1).

(1) Trois mois après cette lettre, Mère Albanie (dans le monde M[lle] Joséphine Delputte, de Saint-Genois) succombait à une hématurie. Elle avait passé plus de douze ans au Congo et sa mémoire restera chère et vénérée dans la préfecture du Haut-Kassaï.

La correspondance d'Europe vient de nous être transmise. Le steamer qui l'a portée à Lusambo n'a pas de cabines pour passagers; un plus grand le suivra de près, paraît-il.

Mille fois merci pour les chères lettres. C'en est donc fait! Le saint évêque de Lahore n'est plus de ce monde... Les intéressants détails sur sa maladie et son édifiante mort me sont infiniment précieux.

24 octobre.

Le bateau qui nous emportera n'est pas pressé d'arriver et nous ne sommes pas pressées de partir. En attendant, voici un petit événement pour l'histoire de la navigation en ce pays :

Un steamer de la C. K. tente de monter la *Lubi*, réputée navigable pour les pirogues seulement. Vers 1 heure, la sirène se fait entendre. Aussitôt chacun s'élance vers la rivière : Pères, Sœurs, indigènes, même des dormeurs que la curiosité réveille. Le R. P. Senden va saluer le capitaine et le second, lesquels abandonnent volontiers leur dîner pour celui qui leur est offert ici.

Ces messieurs descendus, nous montons jeter un coup d'œil sur le steamer. Soudain, la machine décharge sa vapeur et les noirs de prendre leurs jambes à leur cou, comme si l'enfer s'ouvrait pour les engloutir. Seuls, quelques vétérans, qui veulent montrer qu'ils ont déjà vu un bateau, continuent leur contemplation.

Si la Lubi est vraiment navigable, ne fût-ce qu'en partie, quelle aubaine pour voyageurs et marchandises! Songez qu'il faut journellement transporter de lourds fardeaux sur la route que je vous ai décrite, et que la maladie dépeuplant cette région, on est forcé de requérir très souvent les mêmes porteurs... Que le bon Dieu fasse donc tourner cet essai au profit de tous!

1er novembre.

Bonne fête de Toussaint! Vous n'entendez pas notre souhait, mais on l'entend au Ciel et l'on y recevra demain nos communes prières pour les âmes du Purgatoire. Il y a moyen de faire son purgatoire au Congo pour ceux qui doivent s'y donner du mouvement de 9 à 4 heures, car la chaleur a augmenté ces jours derniers.

4 novembre.

La coïncidence du premier vendredi du mois avec la Saint-Charles, 101e anniversaire de l'institution des Sœurs de la Charité, nous procure la bonne fortune d'avoir un *Salut* accompagné (à défaut d'organiste) par le seul roulement du tonnerre; d'incessants éclairs déchirent un ciel aux couleurs indescriptibles, et quelle pluie!...

Ce jour nous semble bien choisi pour vous envoyer nos souhaits de nouvel an. A notre excellente Révérende Mère, dont Dieu a si justement choisi le grand cœur pour y renfermer ceux de toutes les Sœurs de Charité; à la chère Mère Vicaire, à Sœur Casimir et à vous toutes, sainte et longue vie; tous les trésors du Cœur de Jésus ici-bas, en attendant ce bienheureux séjour où il n'y aura plus ni séparations, ni douleurs!

Bientôt, pour retourner vers vous, il faudra m'éloigner à jamais d'ici : telle est notre vie en ce monde, où rien n'est stable...

Outre le cadeau du 16 septembre, j'ai reçu à Luluabourg plusieurs curiosités indigènes. Le R. P. Senden — un collectionneur entendu — veut bien augmenter mon petit musée ambulant de plusieurs beaux spécimens d'oiseaux et d'insectes. La bonne Mère Albanie, désireuse d'y contribuer également, donne un congé aux enfants pour qu'elles aillent à la chasse. Elles en rapportent une trentaine d'espèces d'insectes; les plus remarquables,

payés d'une poignée de sel, sont noyés dans le pétrole et séchés au soleil; les autres servent de régal à celles qui les ont découverts.

De notre côté, nous collectionnons des fruits dans les bois. Il y en a de toute forme et de toute couleur : des *semelles* brunes, couvertes d'un fin duvet; des grappes et des pyramides; des boules d'un jaune orange, hérissées de piquants, etc. ; malheureusement, nous ne pouvons les conserver.

J'ai séché quelques feuilles pour votre herbier; parmi celles du papayer, il a fallu chercher la moindre ; les autres dépassent les dimensions de nos malles.

Splendides en leur feuillage et surtout en leur floraison, les agaves et les aloès gigantesques. Celui qu'on vient de me montrer serait-il de l'espèce que les botanistes appellent aloès pitte, qui ne fleurit qu'une fois et meurt ensuite?... On voulait m'en faire admirer les fleurs et je ne les voyais pas. Je les cherchais au niveau des feuilles, tandis qu'elles couronnent une tige beaucoup plus élevée, relativement mince, s'élançant comme un jeune arbre du milieu de la plante.

Le savon indigène, qui a l'apparence du savon de Marseille et qu'on dit très bon pour la lessive (je vous en apporterai), se fabrique de la manière suivante : on brûle une vieille tige de palmier. L'eau dans laquelle en ont bouilli les cendres étant ensuite mêlée à l'huile de palme, la saponifie aisément, à cause de la grande quantité de carbonate de potasse qu'elle contient. Il y a longtemps que les Congolais font de la prose et de la chimie sans le savoir!...

5 novembre.

Le steamer *Princesse-Clémentine* est arrivé à Lusambo. On y demandera place pour le R. P. Dalle, pour Sœur Archange et pour moi.

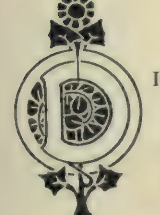




QUATORZIÈME LETTRE

Une ancienne connaissance. — Beauté des rives du Sankuru et du Kassaï. — Ce qu'il faut avant tout planter au Congo. — Les premiers seront les derniers. — Rencontre du steamer " Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours ". — Une chanson qui convient au R. P. Cus. — La grande barge de l'Etat. — Vive le Roi!

Sur le Sankuru. A bord de la *Princesse-Clémentine*.
9 novembre 1904.



Dimanche, à 9 heures, M. le Commissaire de Lusambo a eu l'amabilité de nous conduire lui-même à bord pour s'assurer que nous y aurions une cabine confortable. O surprise! Le Capitaine n'est autre que celui de la fameuse *Ville-de-Bruges*. Il a l'air de demander si nous aurons encore confiance en lui... Et pourquoi pas? Nul ne peut lui imputer l'accident dont il a été victime, car il passe pour le plus sérieux et le plus soigneux des capitaines.

Nous étions menacés d'une dizaine de passagers; ils ne sont que trois, agents de l'Etat qui retournent en Belgique et dont la compagnie pendant les repas ne semble pas à redouter.

Emportés par la vitesse du courant, nous avançons

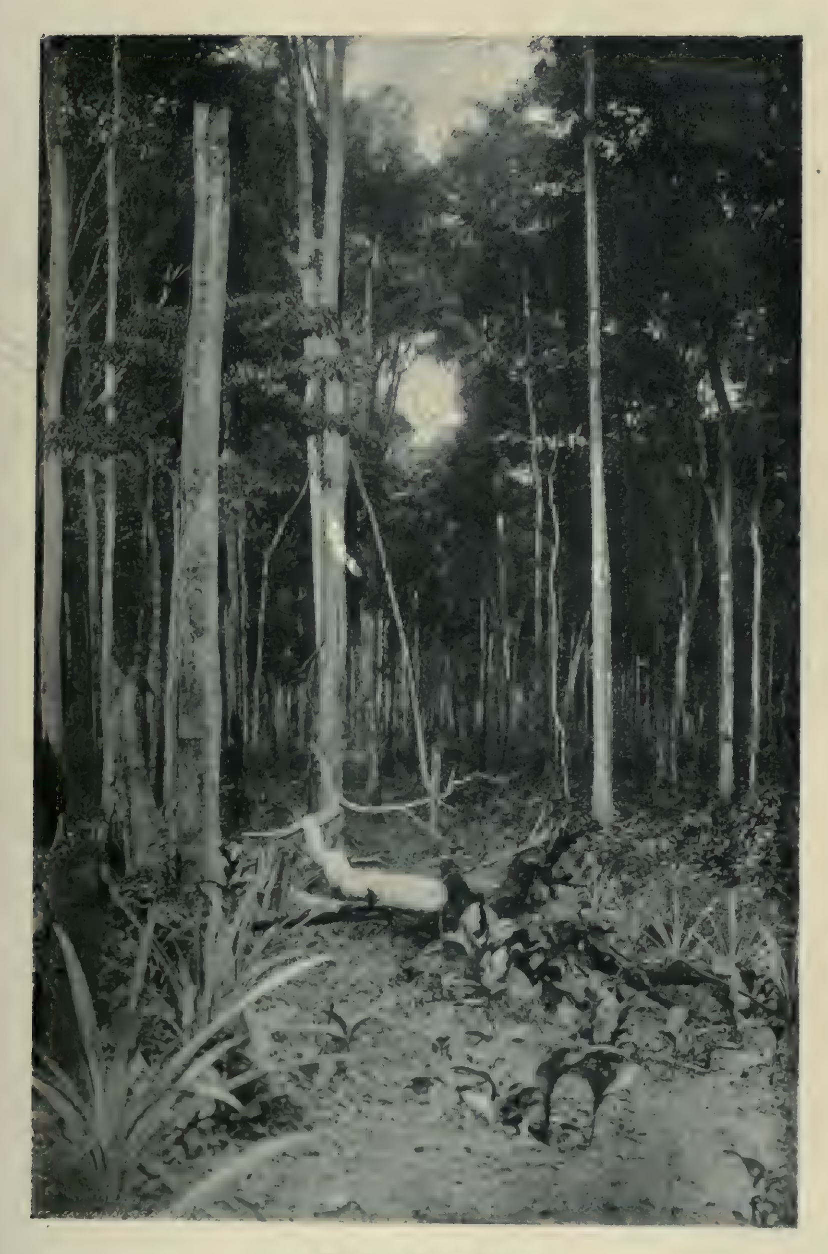
beaucoup plus vite qu'en montant il y a trois mois; aussi le Capitaine promet-il que nous serons à Léo pour la fête du Roi.

Chaque matin, le bateau se met en marche dès 5 h. 1/2 et, ne s'arrêtant que le temps de faire du bois, il continue jusqu'après 7 heures du soir; ceci tant mieux pour nous, mais tant pis pour les noirs, qui doivent descendre si tard dans les ténèbres. Requis par l'Etat pour les travaux publics à exécuter dans le Bas-Congo, ils sont fort nombreux sur notre steamer: dix-huit prisonniers entre autres, retenus par une même chaîne.

La « Princesse-Clémentine ».

Je viens de voir passer, sur une planche jetée du bateau à la rive, un de ces cortèges déjà décrits. On est précisément en train de lancer à la rivière les bûches encore flambantes du foyer de la machine; à chacune qui tombe, mille étincelles forment un feu d'artifice qui éclaire un moment le curieux défilé.

Comme au mois d'août, je ne me lasse pas d'admirer le fouillis de verdure qu'offrent presque partout les rives. Quelle exubérance et quelle variété! depuis les troncs superbes qui ne se ramifient qu'à une hauteur prodigieuse, en protégeant des berceaux de lianes entassés les uns sur les autres, jusqu'aux gracieuses fougères qui disputent la place à des millions de petits palmiers rotins. Les pluies viennent rendre tout cela plus frais et plus



Au Kassaï. — Grands Arbres.

vigoureux encore; puis apparaîtront les fleurs et les fruits en espèces innombrables.

Et que savons-nous des richesses souterraines?... Beau pays en vérité et grand honneur pour les Belges d'être appelés à le civiliser. Le feront-ils selon les vues de Dieu et les planteurs de caoutchouc aideront-ils avant tout les missionnaires à planter ici la Croix?...

Sur le Kassaï, 11 novembre

Hier après-midi, lutte de vitesse avec l'*Antoinette*, partie avant nous de Lusambo. A peine l'avons-nous devancée, au grand plaisir de nos gens qui crient aux autres : « Vous n'avez pas un steamer comme le nôtre! », que nous expions cette gloriole en donnant sur un banc de sable: quatre heures d'un travail de nègres pour nous en dégager!...

Aujourd'hui, rencontre du *Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours*, steamer des missionnaires de Scheut. On comptait si bien s'arrêter, voir Mgr Van Ronslé et les nouveaux missionnaires qu'il conduit à Saint-Trudon... Impossible! nous sommes dans une passe trop dangereuse.

Une heure après, nous trouvons à *Dima* le Frère Lombari, en train de restaurer le steamer des Pères Jésuites. Il nous raconte qu'il a fait la veille des réparations au *Notre-Dame*. Mgr Van Ronslé n'ayant plus exercé la fonction de capitaine depuis trois ans, sur un fleuve dont la carte varie sans cesse, et le Frère mécanicien en étant à son coup d'essai, ils ont eu plusieurs mésaventures.

12 novembre.

On accepte l'invitation du R. P. Cus à descendre pour une demi-heure à Casier-Saint-Jean. Le Capitaine espérait s'y procurer des légumes frais, mais le potager est dans

un piteux état. Une sorte de grillons creusant des trous, y entrainent les jeunes pousses pour les dévorer à mesure qu'elles sortent de terre. Quelques choux et un panier de papayes; c'est tout ce que peut fournir le Père Cus. Quel bon — j'allais dire vieux missionnaire! — mais j'aurais



WOMBALI.

tort, car bien qu'il frise la soixantaine, il compte passer encore de longues années au Congo, tout prêt à redire l'ancienne chanson :

Tout ce que j'aimais, oui, je l'aime !
J'ai bon pied, bon œil et bon bras;
Que me fait mon extrait de baptême!
S'il est vieux, je ne le suis pas.

Le R. P. Hendrickx est ici pour se reposer; il parait plus que fatigué et je ne m'étonnerais pas qu'il dût rentrer en Europe.

Sur le Congo, 13 novembre.

Rencontre de la plus considérable des *barges* de l'Etat. Ces bateaux de forme particulière, portent uniquement des marchandises, surtout du caoutchouc; ils sont accompagnés d'un remorqueur chargé des grandes machines à vapeur. Cette barge-ci, deux fois plus longue et plus large que notre steamer, ne cale pas moins de 350 tonnes.

Nous avons si bien marché que nous pourrions être à Léo ce soir, mais on préfère n'y aborder que demain matin. Qui eût jamais cru que dans mes vieux jours, je passerais la fête de Léopold II en *sa ville*, à tant de lieues de *notre* capitale!... Si je crie au Congo : Vive le Roi! je n'en reste pas moins *Belge de Belgique* et, ne pouvant nourrir l'espoir de rester en Afrique comme missionnaire, je laisse aller mon cœur à la douceur de l'au revoir.





QUINZIÈME LETTRE

Le « Te Deum » du 15 novembre à Léopoldville. — Somagongo. — Grands cœurs en petit logis. — Retour à Kinkanda. — Décors flamboyants. — Un moyen pour servir la soupe à heure fixe. — Mort et funérailles d'une religieuse franciscaine. — « God save the Queen! »

Kinkanda, dimanche 20 novembre 1904.

Nous revoici chez la bonne Mère Marie. Disons nos faits et gestes de la semaine. Lundi matin à 10 h. 1/2, entrée dans le port de Léo. Chez le R. P. Calon, hospitalité qui, pour avoir perdu la surprise de la nouveauté, n'en a pas moins de charmes. Le premier (unique) Vicaire de M. le Curé est pour le moment le joyeux Père Van Besien; vous pouvez dire à Sœur Léonille que son frère n'a pas le temps d'avoir la fièvre bilieuse.

Le mardi, fête de S. M. Léopold II. De grand matin, le canon tonne et chaque salve est répercutée par les échos de la montagne et du fleuve; cette double répétition, à quelques secondes d'intervalle, ressemble aux grondements lointains de la foudre; elle est d'un effet remarquable.

A 8 heures, *Te Deum* solennel. Les cent cinquante agents et fonctionnaires de l'Etat viennent pour cette

circonstance à la chapelle des Pères, seul sanctuaire de Léopoldville.

Du haut de la véranda où les Pères nous ont conseillé de rester, nous voyons arriver ces messieurs; les plus huppés en costume de drap bleu foncé, avec galons et décorations; le plus grand nombre tout de blanc habillés. Un détachement de la troupe les suit. La chapelle ne peut contenir qu'un petit nombre de personnes, mais une grande galerie, à l'usage journalier des bons noirs, y fait suite. C'est de là que l'assistance entend les trois missionnaires redire cet immortel cantique où la louange, l'action de grâces, l'humble et confiante supplication se succèdent et se confondent. O Seigneur, Roi des rois, *tu Rex gloriæ*, bénissez notre Roi et que sa gloire soit de contribuer à la vôtre!

R. P. Calon.

Tous sont partis; la fanfare retentit joyeuse et qui a de bons yeux peut suivre d'ici les jeux populaires organisés



Léopoldville — La Chapelle

en face du port. Un brillant soleil illumine les hauteurs et fait miroiter les eaux du fleuve où glissent les joyeux canots; la vue presque illimitée est splendide, et pourtant la tristesse, une sorte d'angoisse m'étreint le cœur... Ce n'est pas votre absence qui me cause cette peine, ni même le souvenir des millions d'infidèles



Maison des RR. PP. Rédemptoristes de Sonagongo.

encore privés de la foi; non, c'est la pensée de tant d'hommes, chrétiens par le baptême et vivant loin de Celui qui a fait pour eux ces merveilles visibles, faibles images des merveilles invisibles de sa grâce.

Mercredi matin, Sœur Archange et moi, nous avons pris le train pour arriver vers 4 heures, non plus à Tumba, mais à *Sonagongo* (qui recevra prochainement le nom de *Thysville*). La plupart des installations y ont été transférées, cette station paraissant mieux située pour être le terme du premier jour de voyage sur la ligne.

En juillet, nous avons logé chez les Rédemptoristes, qui ont une assez grande maison à Tumba. Cette fois, le R. P. Van Durme (frère de Sœur Cunégonde) et le R. P. Van den Plas, qui nous reçoivent à la descente du train, nous avertissent que nous trouverons tout chez

eux, sauf un lit, leur demeure étant d'une exiguïté extrême. En effet : trois petits compartiments qui tiendraient dans une bonne chambre; chapelle — salle à manger, à travailler, à fumer, etc., — chambre à coucher.

Ces bons Pères nous servent presque coup sur coup goûter et souper. Il y a bien longtemps que



Léopoldville. — La grande avenue.

nous n'avons vu un jambon *belge!* le pain et le café sont excellents; la bière, fabriquée à la Mission de Tumba, est la meilleure que nous ayons bue au Congo et le tout est assaisonné de tant de bon vouloir et de bonne humeur que nous sommes enchantées de l'accueil reçu en cet étroit logis.

Notre logement sera une des *maisons danoises* réservées aux agents de l'Etat. En ouvrant cette espèce de chalet, dont le chef de poste nous remet la clef, nous sommes surprises de voir notre chambre si bien aménagée : bons lits, chaises bourrées, lavabo, etc., nous y passons une excellente nuit. Le lendemain matin, sainte messe et communion. S'il y avait d'autres assistants que

nous, il faudrait écarter la natte qui sépare le misérable sanctuaire du petit réfectoire. Heureusement que ce provisoire par trop pauvre ait chance de cesser bientôt.

A 7 heures, nous nous retrouvons sur le train et, à 4 heures de l'après-midi, à Matadi. Le nouveau Supérieur, le R. P. Heintz, a la bonté de nous accompagner jusque sur la route de Kinkanda; mais le temps étant orageux, il nous fait bientôt monter en hamac, afin que nous soyons promptement à destination.

R. P. HEINTZ AU MILIEU DE SES ÉLÈVES.

J'ai été heureuse de trouver ici tout le monde en bonne santé et de refaire connaissance avec Sœur Méthodia. Réinstallée dans sa cuisine, elle joint à son ancien métier l'horlogerie apprise en Belgique. Tandis que son aide de camp, Joseph, fait marcher le feu, elle fait marcher les montres. Songez que ce Joseph m'a surnommée « la petite Sœur ». Il est vrai que ce n'est pas dans sa bouche un terme de mépris : lui-même n'étant pas de haute stature, il estime les gens de petite taille et se réjouit d'en rencontrer.

Sœur Azélie mérite un compliment pour n'avoir rien perdu encore de sa bonne mine; elle s'est mise avec ardeur à l'étude du congolais et ne s'en tire pas mal déjà avec les enfants.

Quel changement dans l'aspect de la cour et des jardins! Les grands *acacias flamboyants* sont couverts de fleurs au point de donner l'illusion d'une immense dra-



LÉOPOLDVILLE. — LE PALAIS DE JUSTICE.

perie rouge; vous ne pouvez vous faire une idée de pareille floraison. Plus loin, ce sont les orangers et citronniers et un bel arbre avec branches vigoureuses, feuilles luisantes et superbes fleurs blanches : le frangipanier.

Sur la route qui mène au village de Kinkanda, les jeunes manguiers portent des fruits; au village même, il en est de plus anciens surabondamment chargés. On n'est pas aussi favorisé de fruits ici qu'ailleurs, aussi les mangues sont-elles les bienvenues, surtout à l'hôpital où toutes les chambres sont occupées.

Le nouveau dortoir pour les enfants est achevé; quoique spacieux, il est bien plein, et si plusieurs n'étaient à la



Soeurs et enfants de Kinkanda devant la galerie de la Chapelle

veille de partir, je ne sais où logerait la troupe qu'on vient d'annoncer : elles seront soixante-dix! Nous avons assisté au dîner dans le réfectoire également nouveau; c'était plaisir à voir le riz et le poisson disparaître des assiettes.

28 novembre.

Un bien triste événement est venu nous surprendre. De Boma, on avait demandé par téléphone qu'une Franciscaine malade pût venir passer quelques jours ici et Mère Marie s'était empressée d'y consentir. Sachant qu'un bateau devait arriver hier, nous nous sommes portées vers 5 heures à la rencontre de la personne attendue. Serait-ce une des dernières venues, Mère Camille, peut-être? nous disions-nous en chemin. Notre pressentiment ne nous trompait pas. Bientôt nous reconnaissions avec émotion notre compagne de l'*Anversville*, portée en hamac et suivie d'une Sœur converse. La pauvre Mère Camille, bien fatiguée, fut promptement installée dans une chambre à deux lits où sa Consœur prendrait soin d'elle jusqu'au lendemain. Sœur Gabrielle devant alors retourner à Boma, nous la remplacerions auprès de la chère malade. Celle-ci, au dire du médecin, n'avait d'autre mal qu'une grande faiblesse dont aucun remède ne parvenait à triompher, et un changement d'air avait été proposé comme dernier essai avant le retour en Europe.

Toutes les précautions étant prises pour le cas où les deux religieuses auraient eu besoin d'aide, on les quitta vers 9 heures. Une heure après, la malade éprouva une sorte de syncope; Sœur Gabrielle, effrayée, sonna et presque en même temps courut appeler au secours; quand elle rentra dans la chambre avec Sœur Philémon, Mère Camille avait cessé de vivre. Jugez du saisissement de Mère Marie et de nous toutes; jugez aussi de la peine éprouvée par Sœur Gabrielle partant avec un tel message pour sa communauté de Boma!

Cet après-midi, nous avons conduit la dépouille mortelle au cimetière; elle y repose à côté de nos chères Consœurs.

Le R. P. Heintz est venu chanter les absoutes; deux autres Pères et plusieurs messieurs de Matadi suivaient le convoi funèbre, que nous avons accompagné en récitant à haute voix le chapelet.

Oh! que la vie est fragile et qu'il importe d'être toujours prêt à mourir!

7 décembre.

Veille du grand jour auquel toute cette année jubilaire a servi de préparation. Depuis dimanche, Sœur Méthodia a sorti les trésors rapportés de Belgique et chacune, à ses moments libres, aide à monter en guirlandes les feuilles et les fleurs argentées. Les lanternes vénitiennes ne pourront être suspendues qu'au dernier moment, car le temps est menaçant.

La saison des pluies est en retard ici. A notre arrivée, la chaleur était suffocante, même la nuit ; de fortes tornades ont depuis lors abaissé beaucoup la température (parfois de 10° en quelques instants). C'est maintenant le sol qui est couvert d'un tapis rouge, car le vent l'a jonché d'une multitude de fleurs d'acacia, de leurs fruits aussi : gousses de 20 à 30 centimètres de longueur sur 5 ou 6 de largeur, qui sèchent et durcissent et dont la chute sépare ordinairement les deux valves. Mme Sheldon trouve qu'elles pourraient servir d'encadrement original à de petites peintures : elle doit s'y entendre.

Nous avons eu la visite de Mme Sheldon et du Capitaine du *Léopoldville* la semaine dernière. Elle est actuellement en route pour l'Europe, mais avec l'intention de retourner au Congo et de décider plusieurs *young people* de sa connaissance qui usent leur vie à des futilités, à venir mieux l'employer en Afrique. *God save the queen of travellers!* et une fois de plus : *God bless you all!*



SEIZIÈME LETTRE

Le cinquantenaire de l'Immaculée Conception à Kinkanda. — Retour à Moanda. — L'article « mariage » au programme scolaire. — Tribut de reconnaissance. — Comment vivre et comment dormir? — Léopards et serpents. — Course de chèvres.

Moanda, 15 décembre 1904.



ous espérons recevoir de longs détails sur les fêtes du 8 décembre en Belgique. Au Congo, l'on a fait de son pauvre mieux. Voici comment cette mémorable journée s'est passée à Kinkanda.

Disons d'abord le plus consolant : trois malades blancs se sont approchés des saints sacrements à cette occasion; ceux qui étaient en état de se lever ont assisté à la messe. L'un d'eux a consacré de longues heures à faire des gerbes pour en orner la grotte et il est venu déposer sur l'autel un vrai chef-d'œuvre de patience : un cœur en fleurettes blanches sur fond de fleurs diversement nuancées.

Communion générale pour nos grandes filles chrétiennes et pour bon nombre d'autres indigènes; les bancs placés dans la véranda de la chapelle sont tous occupés. La statue de Marie, couronnée et enguirlandée de fleurs en papier d'argent, et les inscriptions, pareillement ornées, au-dessus de l'autel, attirent les regards émerveillés. De nombreuses lanternes décorent la galerie couverte, ainsi que la grotte.

La pluie commençant à tomber l'après-midi, pour ne pas frustrer le peuple d'une partie importante du programme, on se décide à faire les feux de Bengale devant la porte de la chapelle, à la fin du salut. Vous eussiez dû voir l'effet produit sur les noirs par cet éclat inattendu! En un clin d'œil, tous sont debout prêts à fuir; plusieurs même courent au dehors avant qu'on ait pu les rassurer par un signe.

Après le souper, heureusement, la pluie cesse et l'on peut se réunir pour chanter à la grotte et réaliser le feu d'artifice. Les pièces attachées à un arbre voisin réussissent assez pour provoquer l'enthousiasme des grands et petits enfants et graver en traits de feu dans leur mémoire la date du 8 décembre 1904. Marie Immaculée aura béni une fois de plus la chère Mission de Kinkanda. Un regret se mêle pour moi à cette douce pensée, car il faut partir le lendemain. Partout on est si bon pour moi et partout, après quelques jours de jouissance, c'est la peine de l'adieu!...



MATADI. — LA GARE.

Le vendredi, avant 7 heures du matin, nous sommes à Matadi; mais le bateau a tant à décharger, avant de se charger de nous, qu'il ne peut partir qu'à 10 heures. Nous profitons des heures d'attente pour compléter nos exercices de piété dans la jolie chapelle des Pères Rédemptoristes. Elle a été considérablement agrandie depuis juillet et les bannières, suspendues tout autour, nous parlent de

la grande fête jubilaire. Nous savons d'ailleurs quel mal se sont donné les missionnaires pour attirer les blancs et les noirs par des sermons et autres pieux exercices : Dieu tiendra compte des efforts de leur zèle! On ne perd jamais sa peine quand on travaille pour son amour.

Le *Wall* est un des plus grands steamers qui fassent le service régulier entre Matadi et la côte portugaise; nous



Boma. — Place de la Marine.

y sommes très commodément installées. En descendant vers 1 heure à Boma, nous nous faisons conduire à la Croix-Rouge, où nous avons demandé l'hospitalité pour un jour.

Le samedi 10, départ pour Banane. Nous y trouvons les RR. PP. Stock et Beel, qui comptaient aller, par le *Wall*, jusqu'à Saint-Paul-de-Loanda, mais leur projet ne pouvant se réaliser, nous dînons ensemble avant de prendre le chemin de Moanda, où nous avons le plaisir d'aboutir à 5 heures.

Tout va bien ici. On s'y occupe surtout présentement,

à préparer les enfants qui pourront être baptisées ou faire leur première communion vers Noël.

L'œuvre de l'éducation est bien celle qui doit primer dans nos Missions, n'est-ce pas ? J'aime donc à me renseigner sur tout ce qui s'y rapporte. Une décision prise par l'Etat pour ses deux colonies scolaires de Boma et de Moanda ne rend pas la tâche de nos Sœurs plus facile. Il paraît qu'il y a beaucoup de mauvais ménages, même au Congo... peut-être parce que les deux parties n'ont pas eu l'occasion de s'apprécier mutuellement, à leur juste valeur, avant le mariage. *Ergo*, il est décrété comme suit :

Les soldats de Boma viendront par groupes passer quelques semaines chez les Pères, et on leur permettra de faire la connaissance des filles.

Chaque matin, arrive chez Mère Josepha une liste de noms : ce sont les appelées, pas toujours les élues. Vers midi, elles vont passer deux heures avec ces messieurs, puis s'en reviennent, plus ou moins volontiers, à leur travail. Vous comprenez s'il est aisé de maintenir la discipline, indispensable pourtant, parmi deux cent quarante filles, dont une centaine encore païennes et qu'on ne veut pas soumettre à coups de chicotte. Il faut leur apprendre à user raisonnablement de leur liberté : la recette, pour en venir là, comprend certainement 99 p. c. de sainte patience.

Je viens de voir les belles choses envoyées de Courtrai aux missionnaires de Moanda et je vous prie d'en remercier vivement la chère Mère Maurice, les Sœurs et les élèves. Les ornements seront réservés pour la chapelle que les Pères vont établir à Banane ; l'aube, le rochet, les jolies pales, etc., serviront à la tournée dans les villages et les donatrices ne seront pas oubliées au saint Autel. Le R. P. Boumans l'aura écrit déjà, mais je tiens à exprimer encore notre reconnaissance.

Pas encore de pluies ici; le sol sablonneux y est d'une sécheresse désespérante, les plantations en retard, le

potager presque vide. Au matin, de gros nuages donnent bon espoir, puis le soleil vient tout absorber et n'en darde que plus fort pour s'être abreuvé à nos dépens. Disons pourtant qu'il y a toujours quelque brise et que si l'on peut s'asseoir à l'ombre, dans un courant d'air, il y a moyen de vivre. Vers le soir, au bord de la mer, la promenade est toujours délicieuse et le coucher du soleil admirable. Les étoiles ne le sont pas moins et quand, tout autre bruit ayant cessé, le murmure des vagues, expirant sur la falaise, arrive jusqu'à nous, il semble apporter une sensation d'agréable fraîcheur ; les nuits, d'ailleurs, sont bien moins chaudes ici qu'à Kinkanda.

Si l'on a laissé les moustiquaires hermétiquement fermées; si les *chiques* — les plus insupportables des petits êtres à supporter pour l'amour de Dieu — ont été soigneusement extraites; si l'on a confiance que les rats iront tout droit aux pièges préparés; si les histoires de léopards et de serpents ne hantent pas les rêves, le sommeil peut être aussi paisible ici qu'au dortoir de la Maison-Mère.

Léopards et serpents!... Un léopard rôde si effectivement autour de la Mission qu'il a enlevé un veau dont le cadavre déchiré s'est retrouvé à une notable distance de l'enclos; notez que celui-ci est entouré d'une assez haute palissade. On a dressé une solide trappe avec une chèvre comme appât pour le redoutable animal; il y est entré, a creusé un trou dans le sol et est sorti par ce passage souterrain. Aussi quiconque est enclin à trembler, tremble.

Quant aux serpents, ils n'épargnent ni les chèvres, ni la volaille. Exemple : Pour élever avec plus de soin la progéniture des dindons, des oies et des canards, on a fait une maisonnette au bord de la Moanda, où ils sont nourris de gros nids de fourmis trouvés dans les bois et d'autres délicatesses spéciales. Hier matin, une enfant découvre un énorme serpent couvrant tout entier une caisse où logeaient une poule et sa famille adoptive,

une quinzaine de canetons. Effrayée, la fillette court chercher un homme, qui assomme le fameux reptile. La caisse étant transportée ici, nous avons vu le serpent encore étendu sur ses victimes ensanglantées.

Moins terrible : Sur le point de me coucher, il me semble voir, au clair de la lune, un cortège insolite accompagné d'un tintement de clochette. Je m'approche de la fenêtre : une chèvre, deux, trois, qui paraissent hésitantes, puis celle qui porte clochette au cou ; puis vingt chèvres, cent chèvres, toute la troupe enfin, courant à fond de train par la grande allée des manguiers vers la maison des Pères. Ignorant s'il y a quelque mesure à prendre, je vais avertir la Supérieure. Non, il n'y a rien à faire ; les déserteuses doivent avoir pratiqué une ouverture dans la barricade et il ne faut pas songer à les rassembler avant le jour. Bonsoir !





DIX-SEPTIÈME LETTRE

Caravane de Noël. — Les noirs à la messe de minuit. — Une fête plus intime. — Importance des noms de baptême. — Mangues et ananas. — Nouvelle espèce de biftecks. — Bons ménages. — Elie ne peut pas mourir. — Frœbel congolais. — Les pique-bœufs. — Le boabab. — Le cimetière. — Promesses confiantes. — Meeting des perroquets. — Décès de quarante prisonniers.

Moanda, 1er janvier 1905.



OMMENT résister à la tentation d'écrire aujourd'hui : *Bonne année!* même en sachant que le souhait ne sera lu qu'en février!... Vos bons vœux pour la communauté de Moanda sont arrivés hier, et j'estime que ce n'est pas un vol d'en avoir pris ma part, puisque vous m'en aurez adressé là où je ne suis plus.

Que je vous parle maintenant de notre joyeux Noël. Les deux Pères qui évangélisent les villages à bien des lieues à la ronde, ont déployé toute leur éloquence pour engager les catéchumènes à venir à la grande fête; aussi, dès la veille, à midi, ils arrivent par caravanes, dans les costumes les plus variés, portant enfants et provisions, marchant, selon leur coutume, à la file l'un de l'autre, quelle que soit la largeur des chemins.

Bientôt ils sont réunis à plusieurs centaines autour de

la demeure des missionnaires, cherchant l'endroit le plus propice pour déposer leurs charges, car c'est à ciel découvert qu'ils attendront l'heure solennelle.

Vers 6 heures, j'accompagne Mère Josepha à la chapelle, où la jolie statuette de l'Enfant Jésus repose dans une crèche toute pleine de fleurs et de bougies, environnée, ainsi que l'autel, de ces gracieuses palmes qui valent mille décors artificiels.

Mais c'est au dehors de l'église surtout que le spectacle émeut et



MOANDA. — CHAPELLE DE LA MISSION.

réjouit le cœur. Les missionnaires sont là, rayonnants de joie, comme des pères au milieu de leurs très chers enfants, ayant une bonne parole pour chacun, félicitant surtout ceux qui viennent pour la première fois. Ici c'est un chef (on ne s'en douterait guère à son accoutrement), lequel s'est montré jusqu'ici hostile à la religion et qui amène aujourd'hui lui-même les gens de son village; là, c'est un enfant prodigue qui rentre au bercail. « Je vous présente L..., qui veut devenir un chrétien modèle, » nous dit le Père Stock, et, sur le côté, il ajoute que le gaillard vient de subir un an de détention à Boma.

« Tenez, s'écrie avec enthousiasme le zélé Père, je suis sûr que ces braves gens n'entreront pas si difficilement au Ciel, et pour moi, quand je baptise un noir bien préparé, il me semble le voir sauvé (1). »

A 11 h. 1/2, le canon de la Mission tonne, les clairons retentissent, la cloche sonne à se fendre et chacun est sur pied. La chapelle destinée à trois cents enfants au plus, est comble au point qu'on ne peut s'y frayer passage, et pourtant les plus grandes de nos filles seulement ont pu venir et des centaines d'indigènes doivent rester à l'extérieur. Ils tâchent de satisfaire leur pieuse curiosité, la plupart n'ayant jamais vu offrir le saint sacrifice dans une église.



R. P. Stock.

L'an dernier, on nous écrivait que les fenêtres étant restées closes, par respect pour certain lustre à bougies, les cierges s'étaient tordus, et que les vêtements des assistants auraient pu l'être aussi à l'issue de la cérémonie. Cette année, on a eu le bon esprit — avec ou sans lustre, je ne sais, — d'ouvrir portes et fenêtres, de sorte que rien n'a été tordu.

Les Sœurs seules communient à la messe de minuit. Après quelques heures de repos, les messes basses; plus de cent communions, y compris celles de nos grandes chrétiennes. C'est un beau nombre, vu que la plupart des noirs présents ne sont pas encore baptisés. Beaucoup passent à la Mission toute cette journée de Noël, qui marquera certainement dans leur vie et dans celle des missionnaires!

Le 26 décembre a été le couronnement de la fête pour

(1) La Mission de Moanda fut cruellement éprouvée au mois de mai 1905 par le décès du R. P. Stock. Après moins de trois années du plus fécond apostolat, il mourut comme un saint, offrant sa vie pour la conversion des infidèles.

Sœur Pudentienne et pour nous qui participons à sa joie. Elle a eu le bonheur de prononcer ses vœux perpétuels; cela s'est fait avec toute la solennité requise, et le R. P. Boumans ayant prêché en congolais, les enfants elles-mêmes ont pu comprendre plus ou moins la signification de ce grand acte.

Aujourd'hui belles étrennes : dix-huit filles ont fait leur première communion. Demain sept ou huit seront mariées et, le jour de l'Epiphanie, dix-sept seront baptisées.

Une particularité à propos de ces baptêmes. Les filles déjà chrétiennes entourent et obsèdent ma Mère pour obtenir qu'on donne aux enfants à baptiser les noms qu'elles-mêmes ont reçus. Vous ne pourriez croire quelle importance elles y attachent. Une sorte de parenté spirituelle, aussi forte qu'un lien de famille, s'établit entre celles qui portent le même nom de baptême. Elles fricotent, jouent, complotent... volent ensemble. Volent-elles encore beaucoup? Il n'y a plus guère que des voleuses de fruits; s'il faut les lapider, que ceux et celles qui n'ont volé dans leur enfance ni pommes, ni cerises, ni prunes, leur jettent la première pierre. Les manguiers plient sous le faix à cette saison. Je ne crois pas exagérer en disant qu'il y a des mangues par millions; chaque matin on ramasse en des tombereaux celles qui sont tombées et les enfants en reçoivent abondamment; mais elles en voient tant encore sur les arbres!.. Comment ne pas grimper à la cueillette, dès qu'elles échappent à la surveillance? Quant aux ananas, c'est par grands sacs qu'on vient les offrir en vente; vous seriez presque scandalisées de voir avec quel peu de respect on les traite!

Autre chose. Il y a quelques jours, j'aperçois dans une corbeille une cinquantaine de gros œufs arrondis, d'un jaune vif, et suspendue tout près, une énorme pièce qui parait être l'extrémité d'un poisson. Au repas suivant on nous sert ce que je prends pour des biftecks, mais je vois à la mine des Sœurs que ce n'est pas cela. Non, c'est l'ar-

rière-train d'une formidable tortue de mer. Je puis vous assurer que la chair en est fort bonne et que la bête entière eût suffi à rassasier une légion de convives. La carapace est exposée au soleil, mais la dessiccation peut durer à l'infini, l'huile dont l'odeur rappelle celle du foie de morue, suintant par les pores de l'épaisse et noire écaille. On a rendu les œufs aux indigènes qui ont eu la chance de faire pareille pêche; ils en sont friands, paraît-il.

— Hier au soir, vers 8 heures, nous entendons soudain le cri désespéré : « Ma mère! ma mère! » partir du petit village de Saint-Louis. Aussitôt Mère Josepha et deux Sœurs s'élancent dans cette direction.

Il s'agit d'une femme qu'on croit morte et qui n'a qu'une syncope; elle revient à elle en aspirant de l'ammoniaque. On fait sortir voisins et voisines qui encombraient le chimbek, et comme le mari continuait à se lamenter, une Sœur lui dit : « Ne faites plus ce bruit qui incommode votre femme; allez plutôt à la porte, prier pour elle. » Et le pauvre homme de prendre le grand chapelet suspendu à son lit et d'aller docilement le réciter à l'extérieur.

Vers la fin de cette même nuit, seconde alerte. Grand bruit de pas sous nos fenêtres. Cette fois, ce sont des hommes et des femmes qui viennent crier : « L'enfant de George va mourir! » Le père, la mère et l'enfant malade suivent de près, le premier sanglotant à fendre le cœur. Mère Josepha, qui soigne depuis plusieurs semaines le petit Elie atteint de la coqueluche, lui administre un calmant et tâche de calmer aussi les parents; mais ils ne peuvent se décider à quitter la Mission. Dans la journée, je vois la femme, épuisée de fatigue, couchée sur une natte avec l'enfant sur son sein, et le mari assis en silence à ses côtés, la figure gonflée par les larmes. Elie ne peut pas mourir, ma Mère doit l'en empêcher!...

8 janvier.

Vos chères lettres, revenues de Kinkanda à Banane depuis le 1er janvier, ne nous sont arrivées que hier au soir. Il y a lieu de réclamer, mais la bonne Providence n'a-t-elle pas eu ses raisons pour permettre ce retard? Il en résulte qu'il m'est impossible de partir par le prochain bateau : ce serait après-demain matin et rien n'est prêt. En prenant le steamer du 31 janvier, je serai encore en règle du reste : rentrée en février.

Peut-être aurai-je alors pour compagne une des deux Sœurs de Notre-Dame qui sont depuis quelques jours, pour motif de santé, chez nos Sœurs de Kinkanda.

S'il me tarde de vous revoir, je ne crois pas perdu mon temps ici où je puis recueillir des renseignements utiles pour les futures missionnaires. Dieu en accroisse le nombre! A côté de la vertu et de la santé, qu'elles tâchent d'acquérir des connaissances en tout métier et en bonne pédagogie chrétienne : le fond en est le même partout, je pense, malgré la différence qu'il doit nécessairement y avoir entre l'éducation des blancs et des noirs.

Un indigène venait vendre ici des nattes en fil de bambou. Un *matabiche* de Mère Josepha a décidé le brave homme, qui prend de l'âge, à communiquer les secrets de son art. L'installation en plein air de son métier de tisserand est vraiment intéressante.

Sur les nattes, on exécute à l'aiguille de jolis dessins, avec du coton, de la soie ou même avec du fil de bambou teint en diverses nuances; sous la direction de Sœur de Capistran, les enfants confectionnent aussi, en fines lanières de palmier (*borascus*), des boîtes, des corbeilles, etc., qu'elles ornent de cordelières en fil d'ananas ou de bananier; ce dernier peut être comparé à une fine soie blanche.

Tout ceci ne fait pas négliger la couture, et une bonne provision de dés, d'aiguilles et de fil européens viendrait fort à propos. Vous voyez que beaucoup de choses doivent

être menées de front avec les travaux du ménage, l'agriculture et le soin du bétail.

Parlant de bétail, je me reprocherais d'omettre une mention honorable pour les gracieux oiseaux blancs qui suivent partout les bestiaux. Ceux-ci les laissent circuler entre leurs pattes et monter sur leur dos, car ils les savent chargés de les délivrer d'une espèce de mouches très importunes. Ces précieux volatiles, qu'on ne peut tuer sans être passible d'amende, se nomment *pique-bœufs*. Providence admirable! Les gens qui nient l'existence de Dieu ne trouveraient-ils pas qu'il y a lieu de déifier Celui qui a disposé toutes choses avec tant de sagesse?...

Vous ai-je dit qu'il y a ici des *baobabs*, qu'une dizaine de Sœurs en cercle, les bras étendus, pourraient à peine embrasser?... C'est à l'un de ces géants qu'est adossée la petite grotte où les enfants viennent journellement réciter le chapelet au pied de la statue de Marie, et où moi-même j'aime à le dire à la tombée du jour.

Derrière le même arbre, reposent les Pères Dierkens et Wolters, Mère Etienne, Sœur Thérèse et M. Van de Kerchove, commissaire mort à Banane, cet excellent catholique ayant demandé à être inhumé à côté des missionnaires.

Ce petit cimetière, encadré de verdure et de fleurs, me semble singulièrement propice à la prière et à la méditation sur la mort bienheureuse des saints... Il y a quelques années, quelques mois, ceux qui dorment ici arrosaient de leurs sueurs la Mission qui s'étend devant nous; on croit les voir, les entendre, mais leur voix vient déjà du Ciel et nous invite à suivre leurs traces... « encore un peu de temps » !

Pour en revenir une dernière fois aux enfants, je vous dirai que je prone fort le système des encouragements et récompenses. Les bons points en papier étant peu pratiques ici, j'ai promis de vous en demander d'autre sorte, avec lesquels les fillettes pourraient acheter à la boutique de Mère Josepha des perles et des douceurs, de petits

objets de piété ou même un pagne de surplus à mettre dans la corbeille de noces. J'ai promis ici comme ailleurs... « Mais vous oubliez que vous n'avez plus le droit de rien promettre », me direz-vous. — Oh ! j'ai promis seulement de mendier. Si, à mon retour, je ne cherchais pas quelque moyen de venir en aide aux Missions du Congo, je suis sûre que chacun s'en étonnerait; on me croirait malade et je me porte si bien !

Vous vous informez de ma ménagerie et vous semblez en avoir peur. Rassurez-vous quant aux singes : je n'emmènerai qu'une petite guenon (*n*)*Kima*, âgée de 6 semaines, que la chasse a rendue orpheline et qu'on m'accuse de gâter démesurément (pure calomnie). Les perroquets! leur nombre n'a cessé de croître, plusieurs missionnaires me priant d'en emporter pour parents et amis. Il faudrait voir et entendre le meeting des Cocos dans la grande cour. Chacun parle sans écouter les autres, et il n'y a pas plus de constance dans le langage que dans les idées de ces discoureurs du vingtième siècle. Ils imitent tour à tour les enfants, les ânes, les coqs et les chèvres. J'espère qu'ils ne m'attireront pas mauvaise affaire sur le bateau.

J'aurais préféré vous apporter les quarante petits émigrés de Luluabourg. Hélas! presque tous ont succombé, au grand regret de Sœur Archange, qui se figurait déjà les voir en cage à Mons et à Saint-Trond, y rappelant à tous le cher Congo! C'est un de ces menus sacrifices à fine pointe pour lesquels il faut toujours avoir une petite réserve de renoncement.

Je renonce, moi, à vous conter d'autres bagatelles, car l'*Anversville* est attendu à Banane. Trois semaines encore et je m'embarquerai sur le *Léopoldville*. Ces huit mois passés au Congo m'apparaîtront peut-être bientôt comme un rêve... Mais non! car je m'y suis trouvée sans cesse en face de saisissantes réalités de plus d'un genre. Une impression n'a pas varié et elle dominera mes souvenirs : partout j'ai vu de près les missionnaires, religieux et

religieuses, bravant avec un joyeux courage fatigues et souffrances sous un climat meurtrier. Partout j'ai été témoin de leur dévouement désintéressé pour leurs chers noirs, lesquels se rendent mieux compte qu'on ne le croit de ce qu'ils doivent à ces véritables protecteurs et bienfaiteurs. Vous ne m'en voudrez pas, je pense, quand vous m'entendrez exprimer le vœu que les Sœurs de Charité, appelées à l'honneur de ce saint apostolat, puissent voir leur nombre se multiplier au Congo, sous la bénédiction de Jésus et de Marie.



TABLE DES MATIÈRES

Cinquième lettre :

Sixième lettre :

Septième lettre :

Huitième lettre :

Neuvième lettre :

Dixième lettre :

Onzième lettre :

Douzième lettre :

Treizième lettre :

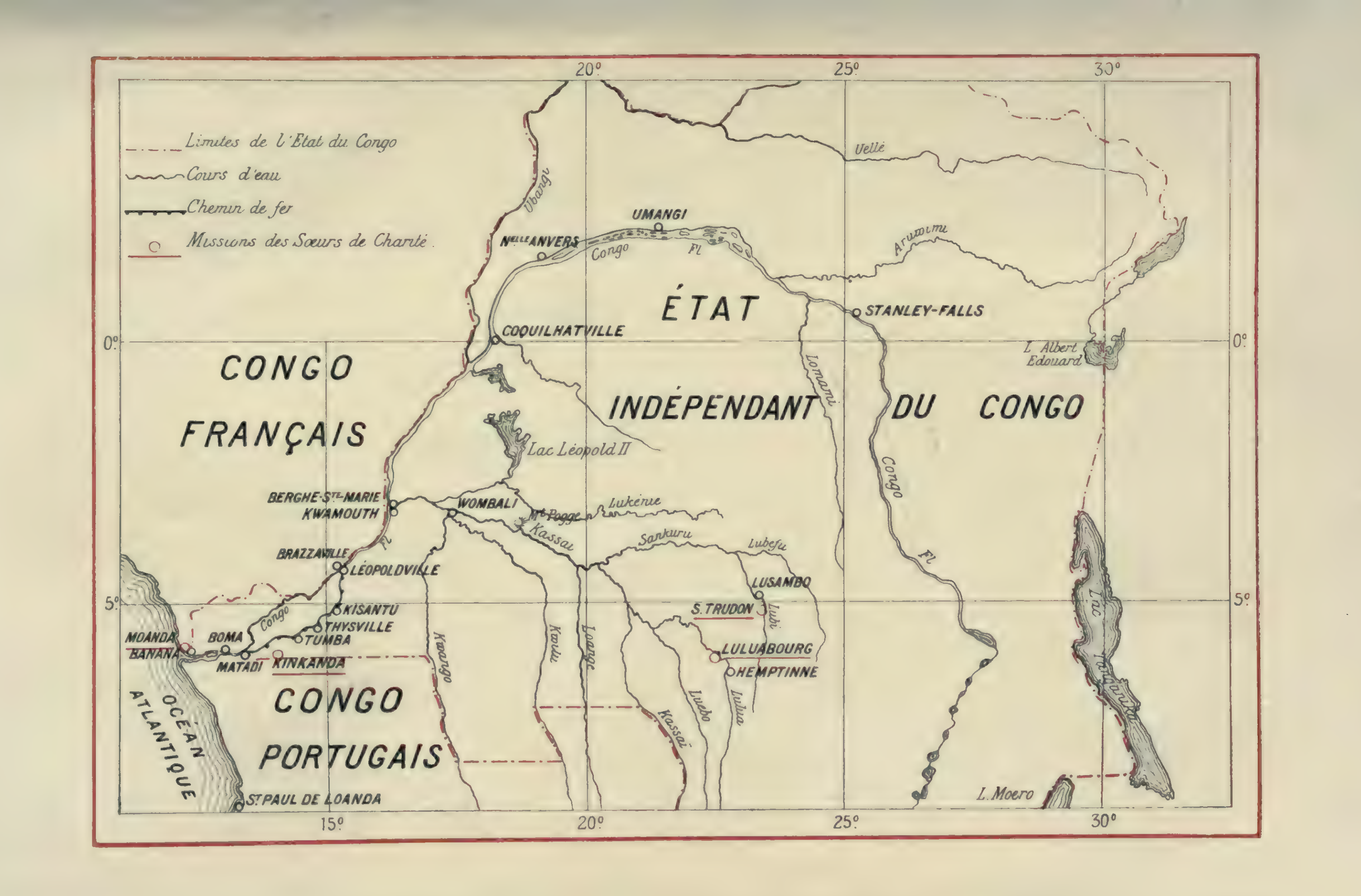
Quatorzième lettre :

Quinzième lettre :

Seizième lettre :

Dix-septième lettre :




Limites de l'Etat du Congo
Cours d'eau
Chemin de fer
Missions des Sœurs de Charité
CONGO FRANÇAIS
ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO
CONGO PORTUGAIS
OCÉAN ATLANTIQUE
UMANGI
Nelle ANVERS
COQUILHATVILLE
STANLEY-FALLS
BERGHE-Ste-MARIE
KWAMOUTH
WOMBALI
Mt Pogge
BRAZZAVILLE
LÉOPOLDVILLE
KISANTU
THYSVILLE
TUMBA
MOANDA
BANANA
BOMA
MATADI
KINKANDA
St PAUL DE LOANDA
LUSAMBO
S. TRUDON
LULUABOURG
HEMPTINNE
Ubangi
Congo
Fl
Aruwimi
Vellé
Lomami
Lac Léopold II
Lukénie
Kassai
Sankuru
Lubefu
Lubi
Kwango
Kwilu
Loange
Luebo
Lulua
L. Albert Edouard
Lac Tanganika
L. Moero
0°
5°
15°
20°
25°
30°

